

Journal documentaire de Philippe Billé, année 2017.

Lundi 2 janvier 2017. Pour présenter mes voeux aux lecteurs de mon blog et à mes contacts dans Facebook, j'ai pensé choisir une image dans le beau gisement iconographique des anciennes couvertures du *Chasseur français*. Je n'arrivais pas à me décider, peut-être parce que je les ai trop vues, ou que je ne sais plus lesquelles de mes préférées j'ai déjà employées à cet usage. Mais du coup cela m'a donné l'idée de chercher en ligne des oeuvres d'un des auteurs réguliers de ces unes d'antan, le peintre animalier havrais Georges-Frédéric Rötig (1873-1961). Mon choix s'est porté sur une très belle vue de «Matinée d'hiver, harde de cerfs en forêt», dans les tons sépia, avec une luminosité remarquable. L'image a beaucoup plu, pensez donc, 22 likes sur Facebook, c'est pour moi un véritable raz-de-marée d'assentiment. En voulant rechercher des renseignements complémentaires sur l'image, que j'avais prise me semble-t-il sur un site de vente d'oeuvres d'art, j'ai été incapable de la retrouver. Et j'ai vu que ce talentueux peintre français ne dispose dans Wikipédia que d'un médiocre article en italien. Il faudrait réparer cette injustice.

Mardi 3 janvier 2017. Pour minimiser la réalité des faits, c'est à dire pour mentir autant que possible, le ministère de l'Intérieur n'indique donc plus le nombre de voitures incendiées rituellement à chaque nouvel an, mais seulement les départs de feu (qui à eux seuls se comptent déjà par centaines, ce qui est tout de même un bel indice de la barbarie qui sévit dans le pays). Je lui suggère, pour que les chiffres soient encore moins inquiétants, de ne plus comptabiliser que les villes où ont lieu ces exactions, ou même les départements, cela aurait tout de suite meilleure allure. En lisant *Sud Ouest*, je vois qu'il y a eu sept voitures brûlées dans la seule île de Ré, qui n'a pourtant pas la réputation d'un endroit particulièrement agité. Il est moins surprenant qu'il y ait eu également sept voitures brûlées dans un parking de Pessac, banlieue de Bordeaux. Par négligence, ou par hypocrisie, le journal se contente de localiser l'incident dans l'allée des Lilas, que personne ne connaît, et se garde bien de mentionner qu'il s'agit de la cité Saige-Formanoir, renommée pour sa "diversité". C'est la résidence où j'ai habité ces deux dernières années, jusqu'à cet été, et que je ne suis pas mécontent d'avoir quittée, tant l'ambiance y devenait irrespirable. La photo montre précisément le parking où je me garais tous les jours, et où ma voiture aurait été carbonisée avec les autres, si je fréquentais encore cette zone. Le quartier se transforme peu à peu en ce qu'on appelle un ghetto, terme ambigu. Le ghetto se crée par la fuite ininterrompue de toute personne ayant les moyens de fuir, et un minimum de goût pour la tranquillité. Ce fait divers va maintenant tomber dans l'oubli qui lui tend les bras, et le journal n'en parlera plus, d'autant que selon toute vraisemblance aucun coupable ne sera arrêté, encore moins condamné.

Vendredi 6 janvier 2017. Depuis que j'ai renoncé au service public, ma vie d'auditeur oscille entre une radio popu, RTL, et une radio pour adultes, Radio-Classique.

Samedi 7 janvier 2017. Salle de cinéma = caverne de Platon.

Mardi 10 janvier 2017. Depuis l'été dernier je ne dispose donc plus de l'appartement de Saige, situé terriblement en territoire opprimé, mais idéalement à un petit quart d'heure de marche de mon lieu de travail. Pendant tout le quadrimestre de fin d'année j'ai été hébergé aux abords de la baie d'Arcachon, ce qui ne manquait pas de charme, mais se payait au prix d'une heure de voiture matin et soir. A mesure que l'on avançait vers le coeur de l'hiver le trajet se faisait de plus en plus dans l'obscurité de la nuit, ajoutant aux dangers de la route, où surgissent à tout moment sangliers et chevreuils. Je remettais sans cesse à plus tard la corvée de chercher une autre habitation, quand s'est présentée l'occasion de sous-louer, à un voyageur longuement absent, un petit appartement sous les

toits, dans le quartier des Chartrons. Me revoici donc bordelais, trois ou quatre nuits par semaine. J'occupe un troisième et dernier étage, sans autre fenêtre que des velux, dans un affluent de la rue Notre-Dame, non loin de l'église Saint-Louis. Un de mes premiers soins a été de m'assurer que je pourrais m'enfuir par les toits, en cas d'incendie ou d'invasion. Le détail a son importance, pour un partisan du droit de l'homme au rez-de-chaussée.

Mercredi 11 janvier 2017. Nous jugeons parfois sévèrement, parce que nous avons des préjugés. D'autres fois, c'est simplement parce que nous avons des yeux.

Jeudi 12 janvier 2017. Le tramway de Bordeaux marche assez bien, quand il n'est pas en panne. Le problème est que ça lui arrive plus souvent qu'à son tour, malgré plusieurs années de rodage. Je viens d'en faire les frais deux fois en une semaine, cela promet de la joie pour les temps qui viennent. La machine s'arrête, un haut-parleur annonce que le trafic est interrompu jusqu'à cinq, dix ou douze stations de là, et aboie quelques vagues conseils, comme celui de prendre des bus. Lesquels, à quel endroit, pour aller où? Le message serait à peu près le même si la voix haut-parlante disait aux passagers : Démerdez-vous, et allez vous faire foutre. Le chauffeur prend la fuite en marmonnant, le personnel d'assistance est inexistant. La compagnie marque en ces occasions tout le mépris du voyageur que l'on sentait déjà dans sa façon de le trimballer dans des rames surchargées, quand au moins la bêtaillère avance. Cette organisation lamentable est digne du Tiers-Monde. Je pense que même un pays communiste ferait mieux.

Dimanche 15 janvier 2017. Je ne suis pas bien content de ma note de l'autre jour (le 29 décembre) sur Mario Payeras, où j'évoquais surtout les aspects négatifs d'un livre, qui pourtant m'a bien plu à certains égards. L'ayant laissé dans mon ermitage, je ne l'ai plus sous les yeux, pour en parler précisément. En y repensant je me souviens d'un passage où l'auteur décrit les rigueurs du climat selon les saisons. Tantôt celle où les hommes sont assaillis jour et nuit de petits moustiques qu'ils passent leur temps à écraser sur leur peau couverte de sang, dont ils ne songent à se protéger sous des draps à cause de la chaleur, et dont certains leur entrent même dans la bouche quand ils mangent. Tantôt celle où les pluies submergent les gués, et il faut traverser les rivières sur la pointe des pieds, avec de l'eau jusqu'au cou et le chargement sur la nuque. Il y a aussi un moment où les combattants reviennent après plusieurs mois à une de leurs caches, où les livres qu'ils y avaient déposés ont pourri entre temps, à l'exception de trois d'entre eux : *L'an I de la révolution* (probablement de Victor Serge), *Cent ans de solitude* (dont le style a sans doute influencé le conteur) et *El país de las sombras largas* (après enquête, je pense qu'il doit s'agir du best seller du romancier suisse Hans Ruesch, par ailleurs pilote automobile, ouvrage d'abord paru en 1950 sous le titre *Top of the world*, puis intitulé en italien *Paese dalle ombre lunghe* et en français *Igloos dans la nuit*, alors qu'*Au pays des longues ombres* aurait été tout aussi bien. On imagine l'impression que pouvait produire cette histoire de banquise sur les lecteurs perdus au fin fond des jungles quatémalteques).

Mardi 17 janvier 2017. Un plaisir supplémentaire du tram, par cette froidure, c'est qu'on voyage non seulement dans un troupeau, mais dans un troupeau qui tousse.

Jeudi 19 janvier 2017. Haïku urbain.
 Au bord du trottoir,
 Dans un rond de dégueulis,
 Des pigeons festoient.

Vendredi 20 janvier 2017. J'ai lu dans le journal qu'un couple de jeunes Slovaques s'emploie régulièrement à ramasser les déchets qui traînent dans

leur environnement, et qu'il y a ici et là dans le monde quelques autres «chasseurs d'ordures». Je me sens donc un peu moins seul, quand je pratique à l'occasion cette activité de «cantonnier bénévole» (selon la formule de Thoreau) mais les compagnons sont encore bien rares. Il faudrait que cela prenne l'ampleur d'une mode.

J'ai lu *Le Bar des Palmistes*, petit livre où Denis Tillinac raconte un bref voyage en Guyane (à Cayenne, et sur les rives des fleuves-frontières, Oyapock et Maroni) en 1988. Cette guyanerie plaisante, mais un peu fade, occupe une soirée.

L'ancien premier ministre Manuel Valls s'est fait gifler par un excité. Malgré toute mon antipathie pour le personnage, ce comportement me paraît inacceptable. Je trouve aussi grave, et peut-être plus que le geste lui-même, l'approbation qu'il recueille chez certains. Il paraît que Mélenchon a désapprouvé cette action, et je lui donne raison. Je suis si rarement d'accord avec lui, que j'ai voulu le noter.

Samedi 21 janvier 2017. Comme j'étais occupé par les soldes et par d'autres affaires, j'ai raté en partie les cérémonies d'intronisation de Donald Trump. Ce n'est pas très grave, car autant Trump m'est sympathique, autant je ne suis pas fan de cérémonies, avec leurs flonflons inévitables. La vision de Donald en train de danser un slow sirupeux avec Madame n'était pas très à mon goût, par exemple. Pas plus que les scènes de protestation hystérique, également inévitables, où se manifeste cette espèce de fascisme crasseux (vitres brisées, voitures incendiées, etc) qui a le culot de se prétendre «antifasciste». L'événement était quand même l'occasion de voir de belles images, ainsi les élégants uniformes bleu-blanc-rouge d'une fanfare de Noirs de l'Alabama, venue défiler en hommage au nouveau président, ou la tenue très chic de Melania, lors de la rencontre entre le nouveau couple présidentiel et l'ancien. Monsieur Trump a prononcé un excellent discours de 17 minutes, dont je retiens en particulier cette phrase : «Il est temps de rappeler ce vieux dicton que nos soldats n'oublieront jamais : que nous soyons noirs, bruns ou blancs, un même sang rouge coule dans nos veines de patriotes!» («It is time to remember that old wisdom our soldiers will never forget : that whether we are black or brown or white, we all bleed the same red blood of patriots!») Parmi les quelques décisions prises par Trump avant son entrée en fonction, j'ai bien aimé celle de renoncer à son salaire de président, qui sera versé à des oeuvres de charité, et son refus du projet d'un nouvel avion présidentiel, qu'il jugeait trop coûteux. Il a montré là un sens de la générosité, de l'économie, et de la fermeté, dont j'espère qu'il augure bien de son action future.

Jeudi 2 février 2017. Finalement je réserve au tram, quand je peux m'y installer à mon aise, c'est à dire assis et dans le sens de la marche, ce qui n'est jamais assuré, la lecture du *Vocabulaire du christianisme*, de Michel Feuillet (Que sais-je, 2004). S'agissant d'un dictionnaire, que rien n'oblige à suivre du début à la fin, j'ai pris le parti au contraire de remonter du Z vers le A, à coups d'une ou deux doubles pages au cours de chaque trajet, et j'en suis déjà dans les B. La fin approche, ou plutôt le début. En lisant l'autre jour que le catéchumène est la personne à qui la religion est enseignée par le catéchiste, je réalise que c'est par licence poétique mais à contresens, pour les besoins d'une rime interne, que Brassens utilisait le mot dans ses *Trompettes de la renommée* : «Le Ciel en soit loué, je vis en bonne entente / Avec le père Duval, la Calotte chantante / Lui le catéchumène et moi l'énergumène ... »

Vendredi 3 février 2017. En ouvrant au hasard le *Discours de la vérité* (*Discurso de la verdad*, 1670) de Miguel Mañara, je suis tombé sur la belle image selon laquelle «Notre vie est comme le navire, qui passe promptement, sans laisser nulle trace sur son passage : avec la même hâte passe notre vie, sans laisser de nous aucun souvenir» («Es nuestra vida como el navío, que corre con presteza, sin dejar rastro ni señal por donde pasó : pasa con la misma priesa nuestra vida, sin dejar de nosotros memoria» (je retraduis

sans suivre tout à fait les termes de cette version bilingue de chez J Millon, 1990)).

Dimanche 5 février 2017. Il nous manque un compteur de likes, un likomètre, qui nous permettrait d'évaluer, sur Facebook, l'amitié réelle ou factice de nos friends.

Mardi 7 février 2017. J'ai lu d'un trait, ou presque, *Le vingt-septième livre* de Marc-Edouard Nabe. D'abord paru en 2006 comme préface à une réédition de sa première oeuvre, le texte est ici repris en volume séparé (*Le Dilettante*, 2008). Il est amusant, et brillant dans la forme, mais je ne sais que penser du fond. Nabe y examine sa situation et se dit écrivain raté, ignoré, oublié, méprisé. Il en rajoute sans doute, même s'il est vrai qu'il est ostracisé par la presse bien-pensante. Il se compare et s'adresse à Michel Houellebecq, écrivain à succès et son ancien voisin parisien. Outre leur destin public inégal, Nabe oppose leur caractère, lui le dynamique enthousiaste et Michel le sinistre déprimé. Il y a en tout cas un mystère Houellebecq. Pour ma part je me demande depuis longtemps comment un aussi évident réac pessimiste peut être aussi bien vu par la médiatérie, dont il est un enfant chéri. En repensant à lui, je me disais qu'il me rappelle quelqu'un, par sa silhouette générale, et plus particulièrement par sa tête ronde, son nez en truffe, ses yeux mi-clos et ses cheveux raides : c'est Gaston Lagaffe! Mais un Gaston qui réussit ses coups, assurément.

Mercredi 8 février 2017. En faisant du rangement, je retrouve un des «dix livres curieux», appartenant à la Bibliothèque ibérique de l'Université, que j'avais présentés au public en décembre 2004. Il s'agit du *Cubellas y sus gentes*, d'un certain Lionello Petri. Quatre ans plus tôt, en décembre 2000, j'avais rédigé sur ce mince ouvrage, dans ma *Lettre documentaire* 340, une courte note, que j'ai ensuite négligé de reprendre dans la version pdf de mes journaux, sans doute parce que j'avais jugé inutile d'attirer l'attention de mes rares lecteurs sur un petit livre aussi introuvable, au sujet si limité. Je le regrette aujourd'hui et je reproduis ici cette note : «Etrange et charmante brochure que ce *Cubellas y sus gentes*, sous-titré en catalan *Cubelles i la seva gent* (Barcelone, 1993, 67 pages). Lionello Petri, traducteur italien né au Maroc, y évoque une vingtaine de «gens» du petit village catalan où il est installé depuis quelques années. La plupart des portraits comprennent un entretien, et une photo de la personne, parfois en compagnie de l'auteur. Ainsi défilent, après deux illustres ancêtres, un jardinier, un journaliste, une coiffeuse, etc, sans égard particulier pour la hiérarchie sociale, puisqu'on n'y trouve par exemple ni le maire, ni le curé.» Des années après, je reste sous le charme de cet opuscule enthousiaste et soigneux, plein de la sympathie de son concepteur pour une bourgade dont il n'était pas originaire, mais un habitant tardif, arrivé là seulement en 1986, à quelque cinquante-quatre ans, soit sept ans seulement avant la publication, date à laquelle il devenait sexagénaire. La vie est ainsi faite que c'est parfois un étranger, qui plus est un cosmopolite, en l'occurrence d'origine italo-anglo-espagnole, qui rend si bien hommage à la vie locale. J'aime beaucoup l'éclectisme sans façons du choix des personnages présentés, et des sujets abordés. Il n'y manque pas une page consacrée à la localité française homonyme, Cubelles en Haute-Loire, que l'auteur a visitée en compagnie de son épouse anglaise. Un trait qui m'amuse est la disposition pompeuse par laquelle cette modeste livrette est dotée de pas moins de quatre pièces liminaires (Notice sur l'auteur, Préface, Eclaircissement de l'auteur, et Introduction), pièces données comme la page de titre en version bilingue catalan-espagnol, alors que le reste de l'ouvrage n'est écrit qu'en espagnol. En relisant attentivement ces pages, j'apprends ou je me rappelle que Cubelles est située sur la rive de la Méditerranée, à mi-chemin entre Barcelone et Tarragone. Elle se trouve à côté d'une autre localité côtière, Villanueva y Geltrú (en catalan Vilanova i la Geltru) et celle-ci en est si proche qu'elle s'est appelée jadis Villanueva de Cubelles. Je songe à présent que je suis probablement

passé là, lors d'un voyage en auto-stop avec mon copain Bernard, dans l'Antiquité, c'est à dire dans la première moitié des années 70. Après avoir gagné Barcelone, nous avons longé la côte catalane jusqu'à l'embouchure de l'Ebre. Je crois me souvenir que Villanueva fut le village où nous dormîmes sur le sable de la plage, comme des hippies, le ventre à peu près vide car tous les magasins étaient fermés pour cause de Semaine sainte, et nous n'avions trouvé à manger qu'une sorte d'oeuf bizarrement cuit, au goût anisé vaguement écoeurant. En voulant maintenant me renseigner sur l'auteur, je vois qu'il est difficile d'obtenir sur lui des informations en ligne, d'abord parce que lui-même ne semble guère avoir été actif sur le net, ensuite parce qu'il souffre d'avoir eu un homonyme célèbre, Lionello Petri ayant aussi été le nom d'un grand botaniste italien (1875-1946). Je m'y suis repris en ajoutant son deuxième nom de famille, qu'il signale une fois : Lionello Petri García. Je découvre ainsi son avis de décès. Lionelli Petri, né en 1932, est mort en 2015, à 83 ans. Il ne semble pas avoir laissé beaucoup de traces, sinon cette monographie sur Cubelles, qui mérite de rester dans le souvenir.

Jeudi 9 février 2017. Il n'est pas si courant, que le nom d'un musée soit un alexandrin, tel à Bordeaux celui du Musée des arts décoratifs et du design.

Mardi 14 février 2017. Il n'en faut pas tant pour déstabiliser un vieux garçon dans mon genre, et je dois dire que depuis le mois dernier je n'en mène pas large, entre le départ d'une collègue irremplaçable, le devoir de la remplacer quand même dans la faible mesure du possible, mon installation dans un quartier lointain de la ville, et l'obligation consécutive de recourir aux services de l'affreux tramway. Sans parler de ma voiture, qui n'en finit pas d'exiger des réparations, ni de ma propre carrosserie, qui résiste à l'érosion comme elle peut. J'affronte ces épreuves en songeant, pour me consoler, que cela pourrait être pire. Cela se peut toujours. Je me suis à peine détendu en allant passer ce week-end dans mon ermitage de La Croix, où le temps glacial ne s'est radouci que pour faire place à la pluie. Mais enfin cela m'a un peu divertit. Entre quelques corvées, comme d'effacer les 77 appels en absence sur mon répondeur, absence il est vrai plus longue que d'habitude, dans les six semaines, j'ai pu inspecter le jardin et les bois. Je me suis occupé d'un petit châtaignier que j'ai replanté pour la quatrième ou cinquième fois, si ce n'est la sixième, en espérant que c'est la bonne. J'ai coupé les rameaux d'un prunier pourpre que je taille en têtard, et j'en ai tiré un fagot assez beau et long. J'ai offert à un jeune père une maquette en bois, représentant le squelette d'un stégosaure, que j'avais achetée jadis pour mon fils, et que nous n'avions jamais eu le courage de monter en entier. J'espère que ce jeune homme saura mieux s'en débrouiller, avec son propre rejeton. Nous nous étions donné rendez-vous à l'Inter de Beauvoir, où il est venu en side-car. C'était ma troisième tentative de donner quelque chose par l'intermédiaire du site Récupe, et la première à aboutir. Donner peut être beaucoup plus laborieux qu'on ne s'imagine. A Inter, j'ai acheté une brioche qui m'a déçu, je la trouve sèche et fade. En considérant l'emballage, j'ai vu qu'elle était du type Familiale. La prochaine fois, je regarderai s'ils n'en font pas de la Spéciale Vieux Garçon Intraitable, qui m'irait mieux.

Jeudi 16 février 2017. L'appartement que j'occupe en semaine, c'est à dire du lundi soir au jeudi matin, a beau se trouver en plein Bordeaux, rarement je me suis senti aussi isolé que dans ce logement. C'est que je n'y ai ni radio, ni télévision, ni internet, ni téléphone. Ce n'est pas mal, car je m'y consacre d'autant mieux au plaisir de lire, quelquefois d'écrire, ou seulement à réfléchir. Il m'inquiète un peu de songer que j'aurais du mal à demander de l'aide, en cas de difficulté, mais jusqu'à présent cela s'est bien passé. Je ne profite guère de la ville, quittant la maison sur les huit heures du matin, pour n'y rentrer qu'après dix-huit, d'ordinaire assez fatigué pour n'avoir plus envie que de manger un peu et de me mettre au lit, plutôt que de flâner. Les premiers soirs, le mois dernier, malgré le

froid, j'ai visité un peu le quartier, pour voir les ressources qu'il présente. Il y a surtout des épiceries fines et des antiquaires, mais aussi deux supérettes. Au Carrefour City de la rue Notre-Dame, l'autre jour, je n'ai acheté qu'un sandwich au thon, très bon marché : 1,09 euro. La caissière était une sorte d'Orientale, qui n'avait pas l'air d'humeur à plaisanter. Quand elle m'eut annoncé le prix, je lui ai demandé d'un air sérieux si l'on pouvait payer par chèque. Elle a commencé à m'expliquer que ce n'était pas possible, avant de se raviser en comprenant que je blaguais. Elle a même souri et m'a souhaité bon appétit. C'était bien aimable.

Dimanche 19 février 2017. Dieu ne se serait-il pas simplifié la vie, en créant les hommes parfaits et infaillibles, au lieu d'avoir ensuite à les juger, à les condamner ou à les absoudre, à les envoyer rôtir ou à les ressusciter? Serait-ce qu'Il avait peur de s'ennuyer?

Jeudi 23 février 2017. Dans le fond, un carré n'est rien d'autre qu'un rectangle communiste.

Vendredi 24 février 2017. Le *Que sais-je Vocabulaire du christianisme*, de Michel Feuillet, m'a beaucoup plu, par la précision et la concision des définitions, par le large éventail des entrées, par le choix judicieux des exemples, par le système des renvois. Il a rafraîchi mes connaissances, qui en avaient grand besoin, et m'en a apporté de nouvelles, que je ne retiendrai peut-être pas, mais je me promets de garder à portée cet excellent petit instrument. J'étais étonné d'y apprendre, par exemple, qu'une image aussi familière que celle de l'Ane et du Boeuf de la Crèche ne se trouve pas dans les textes canoniques, mais dans un évangile apocryphe.

A propos d'iconographie chrétienne, je lisais l'autre jour sur le net les protestations d'un mécontent, qui voyait de l'ethnocentrisme dans le fait que les vilains artistes chrétiens aient souvent représenté le Christ sous des traits qui n'étaient pas ceux d'un Arabe. Le censeur furieux se mélangeait un peu les pinceaux, car à vrai dire Jésus vivait à l'époque heureuse où les Arabes se contentaient encore d'habiter l'Arabie, loin de la Terre Sainte. Il y a d'ailleurs quelque chronocentrisme, à croire que l'on avait jadis une idée aussi nette qu'aujourd'hui du type ethnique des pays lointains. Et puis il ne faut pas exagérer, on n'a pas non plus vu beaucoup de portraits d'un Jésus blond avec les cheveux en brosse. Et de toute façon, quelle importance? Pour ma part je considère comme un charme de l'imagerie chrétienne, cette liberté d'interprétation, par laquelle on a pu représenter par exemple des scènes bibliques, dans des paysages ou des décors très évidemment européens. Le portrait d'ailleurs importe moins que les attributs, dans la représentation de ces personnages antiques dont on ignore à tout jamais les traits réels. Il faut aussi remarquer que la religiosité européenne n'était pas bien ennemie de l'Etranger, pour adopter un dieu venu d'Orient, alors qu'elle en avait déjà une tripotée sur place. Mais surtout c'est se méprendre, que de croire que la parole de Jésus est une affaire de clocher, si j'ose dire. On pourrait tout aussi bien le dépeindre sous les traits d'un Eskimo, que cela ne changerait rien au sens de son message. Même si le pays des Eskimos n'est pas le mieux servi en matériaux, pour donner le bois d'une croix.

Samedi 25 février 2017. J'ai essayé de lire *La vie devant soi*, d'Emile Ajar (prix Goncourt 1975), mais je n'y suis pas arrivé.

Dimanche 26 février 2017. Dernièrement j'ai eu l'occasion de lire par hasard l'un après l'autre deux livres qui se ressemblent, en ce que ce sont des recueils d'articles sur des vies d'écrivains, écrits par des Espagnols.

Dans l'un, *El escritor en su paraíso* (l'écrivain dans son paradis) un philologue, Angel Esteban, présente dans l'ordre alphabétique des noms, selon le sous-titre, «*Treinta grandes autores que fueron bibliotecarios*» (trente grands auteurs qui ont été bibliothécaires. Cáceres : Editorial Periférica, 2014). La plupart sont des écrivains maintenant morts, à une exception près. Il y a parmi eux sept Espagnols (Arias Montano, Moratín, G

Fuertes, BJ Gallardo, Hartzenbusch, Menéndez Pelayo, d'Ors) et neuf Hispano-Américains (R Arenas, Borges, R Darío, P Groussac, ML Guzmán, Onetti, R Palma, J Vasconcelos, Vargas Llosa), les autres, près de la moitié, étant extérieurs au monde hispanique (G Bataille, R Burton, L Carroll, Casanova, Goethe, les Grimm, Hölderlin, S King, Musil, Perec, Perrault, Proust, Soljénitsyne, Strindberg). Leur activité dans la profession a correspondu à des situations très variables, allant de directeurs de bibliothèques nationales, à ceux qui furent de simples auxiliaires, pendant quelques années ou quelques mois de leur jeunesse, avec des cas spéciaux comme celui, assez enviable, de Casanova, qui fut le bibliothécaire d'un comte, ou celui de G Perec, qui fut plus exactement documentaliste. En lisant le chapitre consacré aux frères Grimm, qui ont officié à l'université de Göttingen de 1830 à 1841, je me suis dit qu'à quelques années près, ils auraient pu rencontrer mon cher Henri Ternaux, qui avait présenté là ses deux premiers travaux savants en 1826. Un autre détail qui m'a intrigué concerne la bibliothèque nationale d'Argentine. Je savais déjà que Borges, qui en a été le directeur, avait perdu la vue dans ses dernières années. Mais j'apprends là que deux de ses prédécesseurs dans le poste, Paul Groussac (un Toulousain, arrivé à Buenos Aires sans parler un mot d'espagnol) et avant lui José Mármol, sont également morts aveugles, cela ressemble à une malédiction.

L'autre livre, ce sont les *Vidas escritas* (vies écrites) par Javier Marías. L'ouvrage a d'abord paru en 1992, mais je l'ai lu dans une des rééditions ultérieures (celle-ci en poche, Mondadori, 2008), présentant l'intérêt que la photographie illustrant chaque étude a été choisie par l'auteur lui-même, et non par l'éditeur comme auparavant. Dans la partie principale, Marías évoque sans ordre apparent vingt écrivains, tous morts et non-hispaniques, ayant vécu entre le XVIIIe et le XXe siècle. Il s'amuse à insister sur les aspects pittoresques, voire excentriques ou, pour reprendre son mot, «calamiteux», de ces personnalités hors du commun. Une préface laisse entendre qu'il a parfois forcé le trait, inventé tel détail. Cette disposition d'abord m'a refroidi, mais en fin de compte je me suis beaucoup divertie avec ces portraits savoureux, d'une extrême drôlerie. Je les ai lus sans ordre mais avec joie, en commençant par Rimbaud, venu rencontrer Verlaine à Paris les mains dans les poches, sans vêtements de rechange, et empestant à la ronde. L'auteur prévient que trois des personnages lui sont antipathiques (Joyce, Mann et Mishima, qui à son goût se prenaient trop au sérieux), et l'on voit en effet qu'il s'en moque méchamment, alors qu'il se moque gentiment des autres (Faulkner, Conrad, Blixen, Lampedusa, James, Doyle, Stevenson, Tourgueniev, Nabokov, Rilke, Lowry, du Deffand, Kipling, Rimbaud, Barnes, Wilde, Sterne). Voilà un livre qui mériterait la traduction. Il est complété de quelques autres textes, dont des esquisses biographiques plus courtes, des descriptions de photos, et une évocation, à travers leur correspondance, de l'amitié entre Tourgueniev le voyageur et Flaubert le sédentaire dans leurs dernières années, celui-là envoyant à celui-ci, au cours de ses déplacements, du caviar, du saumon, ou une robe de chambre!

Lundi 27 février 2017. Les terribles «violences policières» en France.. Vu le bordel qui règne dans le pays, soi-disant en état d'urgence, il m'a l'air de souffrir surtout de la non-violence policière. Je serais curieux de savoir ce que représentent lesdites «violences policières», par rapport aux violences non-policières : un millième? un dix-millième?

Mardi 28 février 2017. Mes néologismes de ces derniers temps : Richarles, Thomathieu, chocolatin, westernité.

Samedi 4 mars 2017. Je me demande si, au lieu de diffuser mes notes brèves au fil des jours, je ne ferais pas mieux de les conserver pour les publier ensemble en fin de semaine. Cela confirmerait ma vocation d'écrivain du dimanche. A moins que je ne choisisse le vendredi, ou le samedi.

La solitude et l'anxiété réveillent en moi la sauvagerie : par moments je bois de la soupe industrielle à même la casserole, debout devant l'évier.

Guerres, attentats, discorde, rien ne va plus dans le monde. Le service après-vente de Dieu est débordé.

J'ai lu dans le tram un recueil de poèmes de Michel Houellebecq, *Configuration du dernier rivage* (Flammarion, 2013). Malgré ma sympathie pour l'auteur, ils ne m'ont pas paru formidables, mais il faut dire qu'ils ne font rien pour donner cette impression. Il y a au contraire dans leur ton profane, dans leur mètre incertain, dans leur tenue négligée, un parti pris de dérision. J'en citerai quand même trois alexandrins parfaits, qui m'amuse par leur ton lugubre : un au passé, «Je tenais des propos concernant les teckels», un au présent, «J'ai pour seul compagnon un compteur électrique», et un au futur, quand l'auteur part en voyage vers des cieux exotiques, «Je verrai les natifs me fixer, pleins de haine». J'ai bien aimé aussi ce distique peu romantique : «... J'ai même visité la nature / Et je l'ai trouvée mal rangée.»

Autant les «violences faites aux femmes» sont de plus en plus souvent et bruyamment dénoncées, autant les enquêtes sociologiques sur le profil des auteurs de ces violences sont inexistantes, ou discrètes. On frappe. Qui c'est? C'est les hommes (comme par hasard). Oui, mais lesquels? Hum.

Ces graffiti stupides, qui salopent les murs, sont un attentat permanent contre le bon goût. Ce crime devrait être puni de prison ferme, assortie si possible de châtiments corporels et de travaux forcés.

Si je n'avais la flemme de rédiger les statuts, je fonderais volontiers le Mouvement pour un Anticommunisme Méditatif.

Un des pires spectacles, auxquels j'assiste régulièrement, est celui des pauvres gens qui gaspillent leur argent à des jeux de grille. Je les vois par exemple à la Coop de Villeneuve. Ou dans les Tabac-Journaux. Le comble a été l'autre jour cette jeune mère, qui enseignait à son lardon la façon de procéder. Soyez radins, voudrais-je leur dire, c'est votre seul salut. Mais à quoi bon... La pauvreté matérielle et la spirituelle s'engendrent l'une l'autre, comme l'oeuf et la poule, et cela sans fin.

Un thème possible : A la tombée du jour, au fin fond de vos bois paisibles, vous vous attardez à couper quelques dernières branches, quand soudain le halètement d'un chien vous arrive droit dessus.

Quand je vois tous ces jeunes gens, et ces moins jeunes, muettement absorbés dans la contemplation de leur très petit écran, je me dis que ces nouveaux appareils ont la vertu de contribuer à l'insonorisation du monde, ce qui est appréciable, si je ne me trompe.

Jeudi soir à la nuit tombée, je prenais l'air à un vélux tourné vers le Sud, d'où me parvenaient les échos de la foire installée place des Quinconces, sonore mais invisible depuis mon poste. Alors est arrivé de loin un vol de grues, formant un arc irrégulier, lançant les cris que l'on connaît. Eclairés d'en dessous par les lumières de la foire, les oiseaux paraissaient argentés sur le ciel bleu foncé. Cette vision inattendue n'a duré que quelques instants, le temps que le vol passe et disparaisse derrière le toit, en direction du Nord.

Fête Debord Eve.

Dimanche 5 mars 2017. Il y a de cela bien trois ans, un jour où mon goût des lectures scabreuses m'avait conduit à examiner la bibliographie du professeur Faurisson (tu n'as vraiment que ça à foutre), je me suis avisé que le sulfureux révisionniste n'était pas seulement l'auteur de célèbres études littéraires (sur Rimbaud, Lautréamont, Nerval) et historiques (sur ce que l'on sait), mais aussi d'un ouvrage plus anodin, une édition scolaire de l'*Andromaque* de Racine, parue en 1968 et réparée en 1976 dans la collection des Classiques illustrés Hachette (la belle affaire). Je voulus aussitôt posséder cet ouvrage, et je m'amusais d'avance d'en faire citation ou de le montrer aux copains (un rien t'amuse). J'eus tôt fait d'en acquérir un exemplaire pour un malheureux doublon ou guère plus, sur PriceMinister (c'est malin). Or peu de temps après j'ai si bien rangé le mince volume, que j'en ai perdu tout souvenir, et pensant maintenant à le

rechercher, il me faut bien constater qu'il est introuvable, et qu'il semble avoir tout à fait disparu (c'est bien fait, c'est le Petit Jésus qui t'a puni).

Mardi 7 mars 2017. J'ai rêvé que j'étais intrigué par le titre d'un livre, *Naya*, qui semblait un mélange de Nahuatl (c'est à dire Aztèque) et Maya.

Mercredi 8 mars 2017. Il y a de cela déjà quelques années, une méditation documentaire m'avait amené à examiner la question des rapports physiques, si je peux dire, entre Adolf Hitler et Bordeaux. En vérité le thème est bien mince, car il semble que le chancelier ne soit jamais venu dans cette ville que de passage, à l'aller puis au retour du voyage en train qui le conduisit à Hendaye, le lundi 23 octobre 1940, pour s'y entretenir avec le général Franco de la possibilité que l'Espagne entre en guerre aux côtés des forces de l'Axe. Les deux chefs d'Etat se sont rencontrés en présence de leurs ministres des Affaires étrangères respectifs, Joachim von Ribbentrop et Ramón Serrano Suñer. Hitler s'était arrêté la veille, le dimanche 22, pour rencontrer Pierre Laval à Montoire sur le Loir, dans le Loir et Cher, et devait y faire halte de nouveau en revenant le mardi 24, cette fois-ci pour discuter avec le maréchal Pétain en personne. Les entrevues de Montoire et de Hendaye ont ensuite revêtu une valeur emblématique, même s'il paraît que sur le moment, il s'est surtout agi de dialogues de sourds, et elles sont largement décrites et commentées dans l'historiographie. Il n'en va pas de même des deux passages à Bordeaux, qui restent dans l'obscurité. Il est vrai qu'Adolf n'avait rien de spécial à y faire, n'y a peut-être rien fait, et pas même mis pied à terre, si seulement le convoi s'y est arrêté. Les quelques documents que j'ai pu consulter ne précisent d'ailleurs pas si le passage à l'aller eut lieu le dimanche soir ou le lundi matin, comme il est plausible, le train étant arrivé à Hendaye le lundi à 15 h 30. Quant au voyage de retour par Bordeaux, il n'a pu avoir lieu que le mardi matin, s'il est vrai que Franco fut en retard au rendez-vous et que l'entretien dura neuf heures. A l'époque où je m'interrogeais sur cette question, j'avais demandé l'avis d'un historien de ma connaissance qui, sans être spécialiste de la période, avait tout de même pu me procurer quelques informations. Selon lui le maréchal Wilhelm Keitel, dans ses *Souvenirs*, indiquait que les Allemands ne s'étaient pas arrêtés à l'aller, et ne parlait pas du retour («mais je doute qu'au retour, H ait été d'humeur à faire du tourisme», ajoutait plaisamment mon informateur). Toujours selon lui, le journaliste Wythe Williams a rapporté (mais où?) qu'il y aurait eu un arrêt à Bordeaux pour faire le plein de carburant («refueling»). Je me demandais si la presse d'alors avait signalé cet épisode : avait-il fait les gros titres, le chancelier en avait-il profité pour rencontrer les autorités locales, y avait-il eu des mesures de sécurité pour interdire l'accès du public à la gare? J'aurais voulu consulter à ce propos le quotidien local *La Petite Gironde*, ancêtre de *Sud Ouest*, mais il ne faisait pas et ne fait toujours pas partie de la documentation numérisée disponible en ligne. Une solution était d'aller consulter la collection conservée aux Archives départementales de la Gironde, à Bordeaux, mais mon emploi du temps ne me permettait guère une telle expédition, surtout pour une question si peu importante. Profitant de ce que je suis redevenu bordelais à temps partiel, j'ai pu satisfaire enfin ma curiosité en me rendant vendredi dernier auxdites Archives, où j'ai eu accès à un microfilm reproduisant l'intégralité du journal pour le mois d'octobre 1940. Mais à vrai dire, il n'y avait pas grand chose à voir. C'était en effet un petit canard que cette *Petite Gironde*, à peine quatre pages quotidiennes les jours de semaine. J'ai feuilleté les éditions de la huitaine de jours encadrant l'épisode. On y évoque çà et là «l'ex-général de Gaulle» et les bombardements sur l'Angleterre, mais on n'y dit strictement rien du voyage en train, qui était probablement une opération secrète. Curieusement, on signale dans les éditions du 22 et du 23 des rencontres non datées de von Ribbentrop avec le Duce, qui ont pu avoir lieu peu avant, et il y a le

jeudi 26 à la une un bizarre entrefilet daté de Berlin, selon lequel «Le chancelier Hitler a reçu M. Serrano Suner (...) On apprend de source autorisée que M. Serrano Suner a été reçu mercredi par le Führer à la nouvelle chancellerie. L'entretien a duré environ une heure.» La «source autorisée» n'est pas très limpide. Ah, tant pis. J'ai vu dans ces journaux que l'on passait alors en feuilleton *Le fuseau d'or*, d'un certain Jean Rameau, écrivain landais dont j'apprends ainsi l'existence, c'est au moins ça.

Jeudi 9 mars 2017. Pour essayer de réformer la vague antipathie que m'inspirent les pigeons, j'ai consacré du temps à étudier les caractéristiques physiques qui permettent de distinguer leurs différentes espèces. Et je m'amuse maintenant à identifier comme je peux ces oiseaux que j'ai souvent sous les yeux, comme vous j'imagine, en ville et en banlieue, sur le campus et à la campagne. Cela ne va pas sans difficultés, mais voici l'état présent de mes connaissances, quant aux trois espèces qui vivent en France.

Le Pigeon ramier (*Columba palumbus*), soit la Palombe des chasseurs, est le plus facile à reconnaître, d'abord par sa grande taille, une quarantaine de centimètres, contre une trentaine pour les deux autres espèces, qui ont plutôt le gabarit de tourterelles. On remarque en outre chez lui les taches blanches qu'il a au cou et celles, surtout visibles en vol, qu'il a aux ailes.

Le Pigeon biset (*Columba livia*) est facile à reconnaître dans sa forme typique, grâce aux deux bandes noires qui barrent son aile gris clair, très nettes quand il est posé, et à la tache blanche qu'il a au croupion, bien visible en vol, mais parfois cachée quand il est posé avec les ailes trop repliées. Le problème vient de ce que c'est l'espèce qui a été depuis longtemps domestiquée, comme volaille comestible, comme oiseau d'ornement, et comme pigeon voyageur, et que la domestication lui a fait revêtir toutes sortes d'apparences, notamment dans la couleur du plumage, qui peut être gris clair ou foncé, marron, blanc, ou panaché de différentes façons, caractéristiques que l'on retrouve chez beaucoup de pigeons urbains libres, qui sont des bisets plus ou moins anciennement issus d'élevages.

Le Pigeon colombin (*Columba oenas*) arbore une grisaille, qui à mes yeux ne permet guère de le distinguer assurément d'un biset atypique. Le colombin et le biset se différencient par deux détails invariables, mais souvent peu visibles : c'est que le biset a l'oeil rouge et le bec sombre, le colombin l'oeil noir et le bec rougeâtre à pointe pâle. Mais c'est une chose de voir ces détails clairement exposés dans les guides, c'en est une autre que de les repérer sur le terrain. On dit aussi que le colombin est rare en ville, où domine le biset, ce qui est une indication.

Pour la curiosité, je signalerai enfin que le nom générique des pigeons en latin, *Columba*, avait donné l'ancien mot français Coulon, qui fut le terme usuel avant d'être remplacé par Pigeon, lequel vient de l'italien. Quant au mot Colombe, qui n'appartient pas à la nomenclature ornithologique française, il désigne un pigeon blanc, et donc un biset (même si biset est le diminutif de bis, qui veut dire gris).

Vendredi 17 mars 2017. Cela paraîtra difficile à croire, mais j'ai les mêmes difficultés avec ma couturière et avec mon bûcheron. Ils s'imaginent savoir mieux que moi ce qui me convient, et j'en suis parfois réduit à négocier.

Sur une vieille carte, j'ai vu que la Croix-Comtesse était appelée «Croix-la-Comtesse», soit par erreur, soit que ce fût en effet son nom jadis. Avec cela je ne sais toujours pas ce qu'il y a de crucial en ce village, où nulle croix n'est particulièrement visible, et qui ne se trouve pas à une croisée de routes, étant même tout à l'écart.

Je n'interviens pas beaucoup en politique, mais en lisant l'autre jour les propos d'un de mes «amis» de Facebook, selon qui les idées de droite et d'extrême droite conduisaient à la guerre civile, je n'ai pu m'empêcher de faire remarquer que sous ce rapport, l'extrême gauche ne me paraissait pas moins dangereuse. Il me semble que l'Histoire le prouve

assez, et mon interlocuteur en fut d'accord. Mais là-dessus un autre «ami» de longue date, qui s'est récemment découvert une passion pour Mélenchon, a déboulé pour me couvrir d'injures, avec toute l'hystérie haineuse qui est souvent le fait, j'ai remarqué, de ceux qui proclament volontiers lutter «contre la haine». Cet épisode m'a consterné à la fois personnellement, parce que c'est encore une porte qui me claque au nez, je n'avais pas besoin de ça, et plus généralement, car j'ai l'impression que l'esprit public est maintenant plein d'un fanatisme digne des guerres de religion, qui n'annonce rien de bon.

Samedi avec mon aide de camp nous sommes allés marcher un moment le long de l'océan au Grand Crohot. Nous avons emporté un sac à tout hasard et nous l'avons rempli avec deux trois bûches, quelques jolis cailloux et coquillages, enfin des déchets, bouteilles et lambeaux, dont j'étais content de débarrasser la plage. Pour nettoyer le monde, il faudrait que beaucoup de volontaires se fixent pour règle de ne plus faire une promenade sans ramasser au moins un déchet en cours de route. Mais des quelques dizaines de personnes croisées sur ce bord de mer, aucune n'avait l'air de se soucier d'une telle idée. Et le lendemain il s'est avéré que deux des coquillages, deux petits escargots jaune-orange biscornus, que nous avions laissés dehors sur une table, étaient encore vivants. Le temps avait tourné à la pluie mais il a fallu aller les rejeter dans l'eau du Bassin.

J'ai regardé en différé les 53 minutes de la prestation de Jean-Luc Mélenchon samedi soir chez Ruquier, où l'on peut dire qu'il s'est fait servir la soupe du début à la fin, en pays conquis. Sans conteste c'est un tribun spectaculaire, plein de bagout, presque drôle (la sympathie qu'il affichait naguère encore pour une vieille dictature pourrie comme celle de Cuba m'empêche de le trouver tout à fait drôle). Mais il ne suffit pas d'avoir une grande gueule pour être convainquant. Un point notable à mes yeux a été son affirmation répétée qu'il trouvait scandaleux, quand il exposait son programme, qu'on lui demande combien cela coûterait. C'est pourtant bien une question qui se pose.

J'ai voulu lire un petit livre de Pasolini, moins de cent pages, et il m'est tombé des mains avant même que j'arrive à la moitié. Il s'agissait de *La longue route de sable* (Arléa, 1999), des notes d'un voyage en voiture le long des côtes de l'Italie depuis la frontière française jusqu'à Trieste. L'éditeur nonchalant affirme en couverture que la scène a lieu «A la fin de l'été 1959», quand elle se déroule en fait de juin à août. Et il estime que c'est là «Un texte magique», mais j'ai eu plutôt l'impression d'un insupportable babil.

J'ai lu dans le désordre, mais je crois en entier, le nouveau recueil de poèmes de Lucien Suel, *Ni bruit ni fureur*, paru à la Table Ronde. Un titre aussi à rebours du goût actuel pour le vacarme et le chambard aurait suffi à lui seul pour me ravir, mais le contenu m'a plu également, comme je l'attendais d'un poète dont je suis fan depuis longtemps, pour la rigueur de son travail et son genre d'inspiration. Parmi les oeuvres que je ne connaissais pas déjà, les deux qui m'ont le plus étonné sont les deux poèmes en prose qu'il consacre à deux de ses amis disparus, Christophe Tarkos (1963-2004) et Christophe Wattel (1964-2003), qui partagent le même prénom et le destin parallèle d'hommes morts trop tôt et presque aux mêmes dates. L'hommage à Wattel est une série de trente-neuf paragraphes numérotés, autant que d'années vécues, formés chacun d'un souvenir ou d'une évocation du personnage. Pour Tarkos, Lucien a façonné un ingénieux condensé de la correspondance qu'il a reçue de lui, avant l'époque des e-mails volatiles : chaque alinéa comprend la ville, la date, et un détail ou un résumé de la lettre. Devant les poèmes de ce livre on se dit plus d'une fois : quelle bonne idée il a eue là, et comme il l'a bien réalisée.

Mercredi soir à la débauche, nouvelle panne du tramway, la troisième que j'essuie en deux mois. Elle touchait une fois de plus la station Peixotto, qui m'a l'air d'être le Triangle des Bermudes du tram bordelais. Quelle médiocrité. Comment les étudiants, qui se révoltent tous les quatre matins sous les prétextes les plus discutables, supportent-ils un tel désastre sans broncher?

Les nazis eux non plus n'aimaient pas les frontières, surtout celles qui les séparaient des pays voisins. Eux aussi à leur façon pouvaient brailler No border!

D'ordinaire les phrases des merles ont le format d'alexandrins. Mais j'entends aux Chartrons un chanteur feignant qui ne va pas au-delà de l'octosyllabe.

Samedi 25 mars 2017. Une course nous ayant conduits au Sud du Bassin, avec mon aide de camp, vendredi de la semaine dernière, nous avons visité l'église principale d'Arcachon, la seule que je n'y avais pas encore vue, la basilique Notre-Dame. Elle est sans grande surprise, abondamment pourvue d'une bonne trentaine de vitraux, signés de Henri Feur et du grand Dagrand. J'en ai fait un relevé selon mon habitude, mais sans avoir le courage d'entrer dans le détail des verrières les plus compliquées. Il y a dans l'axe de l'église une rue qui descend vers une jetée, où nous avons observé un moment l'activité d'un homme âgé, qui pêchait au moyen d'un petit carrelet, d'un mètre de large. Il tirait de l'eau opaque d'énormes araignées, et une telle quantité de petits crabes verts, que le fond de la mer semblait occupé par une véritable armée de ces bêtes, à seulement quelques mètres de la plage.

Les quelques fours à micro-ondes que je connais font un bruit considérable, quand ils sont en marche, mais ils donnent quand même un petit coup de sonnette, en fin de course, au cas où on ne se serait pas aperçu que leur énorme raffut vient de s'arrêter.

Les relations immatérielles des réseaux sociaux suffisent à établir une communication satisfaisante, malgré quoi je ne déteste pas, à l'occasion, faire la connaissance réelle d'un de mes «amis» fantômes. Ainsi le week-end dernier, ayant su la présence dans les parages d'un jeune homme dont j'aime bien la sûreté de jugement, j'ai voulu le rencontrer et j'y suis parvenu. Ne connaissant guère les cafés de Bordeaux ni d'ailleurs, j'ai laissé à mon invité le choix d'un lieu, qui s'est porté au hasard des rues sur le Michel, je crois, rue du Pas Saint Georges, où nous avons passé une heure à bavarder en buvant de la bière, lundi soir. J'ai quitté ce gentilhomme en le remerciant d'avoir bien voulu partager ma compagnie un moment. Il ne mesurait sans doute pas qu'à mes yeux de handicapé des relations sociales, une telle rencontre avait plus d'importance qu'il ne paraissait.

Je ne connais guère que de réputation le penseur anglais Herbert Spencer, qui n'est plus aussi en vogue aujourd'hui que de son temps, même si des titres comme *Le droit d'ignorer l'Etat* ou *L'individu contre l'Etat* peuvent plaire aux libertaires de nos jours. Il m'est passé entre les mains une vieille édition espagnole d'un de ses ouvrages, *La beneficencia* (1893) qui semble correspondre aux parties V et VI de ses *Principles of ethics*, dont la version française est *Le rôle moral de la bienfaisance* (1895). Un trait notable du livre est que le traducteur espagnol n'est autre que Miguel de Unamuno en personne. Un autre est l'air démodé du sujet, pourtant intéressant. Qui maintenant étudie la bienfaisance paternelle, ou filiale, etc?

J'ai lu un court texte de Paul Morand, *Mes débuts* (1933, Arléa, 1994). Son très petit format était commode pour le tram, et son ton caracolant m'a amusé, sans m'emballer.

Avec ma directrice de conscience nous fûmes hier à Cazaux. Le bourg même, situé dans les terres, ne présente pas grand intérêt, sinon une charmante petite église bâtie en garluque, et dotée d'une vitrerie très à mon goût, peu nombreuse et placée à faible hauteur. Sept vitraux seulement, dont deux grisailles et cinq historiés, signés Guibert et Guitard, datant de 1954, et ne cédant en rien à la tendance abstraite qui ravageait alors les fenêtres. Celui de sainte Bernadette m'a plu spécialement, par la grâce du paysage champêtre qui lui sert de fond. Il y a aussi dans l'église une vénérable statue en bois de la Vierge à l'Enfant, qui daterait du XIIIe siècle. Après cette visite nous fûmes casser la croûte au bord du lac, sur un banc du port désert, avec pour seule compagnie un couple de canards

colverts. Le calme n'était troublé que de temps en temps par le beau grondement des avions de chasse.

Samedi 1 avril 2017. Je me demande si la proportion des individus beaux, des laids, et des intermédiaires, se maintient dans un rapport constant à travers les époques. C'est là un sujet de méditation, qui apporte plus de rêverie que de certitude. Je pense à ça probablement parce que ces temps-ci la fréquentation des transports publics me replonge régulièrement dans la multitude, où l'on est au spectacle.

J'ai beaucoup aimé le *Hernando Colón, Enquête sur un bâtard*, de Bruno Bayen (Seuil, 1992), même si je l'ai lu trop vite pour le suivre jusque dans tous ses méandres. Il raconte la vie et la postérité de Fernand Colomb, fils naturel et le deuxième de Christophe, qui fut le biographe admiratif de son père et réunit une collection de quinze mille livres, ce qui ne serait pas commun aujourd'hui et l'était moins encore de son temps. Cet ouvrage curieux est un documentaire bien renseigné, découpé en 62 chapitres numérotés, ayant parfois la brièveté d'un paragraphe, c'est en même temps une oeuvre littéraire au style impeccable, ferme et concis, un rien précieux, à visiter.

Les pigeons que je vois le matin sur les quais, ce sont tous des bisets. Des typiques, repérables de loin à leurs deux barres noires sur l'aile gris clair, et avec eux toute la bisetterie composite que leur espèce a engendrée. C'est arrivé sur le campus que l'on voit aussi des ramiers, le campus chaque jour moins rustique mais qui conserve encore des lambeaux de campagne.

Vendredi 7 avril 2017. Sur la plage de Cassy, vendredi dernier, parmi les livres offerts dans une boîte, j'ai pris le *Coeur pensif*, de Jean de La Varende, pour approcher un peu cet écrivain dont je ne connaissais guère que le nom, et pour le plaisir de m'approprier ce petit volume à l'air désuet, relié de toile, un rien kitsch, fleurant les années soixante, mes préférées (paru au Cercle du Bibliophile en 1964). Il y a au début, sur une vingtaine de pages, une fausse interview de l'auteur, fabriquée de propos glanés, et illustrée de photos où je découvrais ses traits, son air rustaud de vieux hobereau «aux mains calleuses». Sur plusieurs il montre des maquettes de bateau, qui étaient paraît-il sa passion. J'essaierai de le lire.

Et le lendemain, dans une brocante de la société Saint Vincent de Paul, où l'on vendait les livres au prix irrésistible d'un euro les cinq, j'en ai acheté quinze : deux albums (un sur *Van Dongen et les Fauves*, et un sur *La vie secrète des bêtes dans les déserts*), deux moyens formats (une belle réédition illustrée, reliée toile, du *Boréal* de Paul-Emile Victor, et le sixième volume des *Français sous l'Occupation*), puis onze formats de poche : une biographie de Brassens, un Bob Morane (*Le masque de jade*), *Paludes*, le *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*, *Quoi? L'éternité* et le volume d'entretiens de Yourcenar avec Matthieu Galey (*Les yeux ouverts*), *Sky my husband!*, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, *Les infortunes de la vertu*, suivies d'*Historiettes, contes et fabliaux*, *L'échappée belle*, et les *Confessions d'un babyboomer*.

J'ai d'abord commencé à lire *L'échappée belle*, d'Anna Gavalda. Ce sont de plaisantes historiettes familiales de la petite bourgeoisie, bien tournées, mais cet habile babil m'a lassé au bout d'une dizaine de pages, quand l'auteur soudain passe de la satire légère au catéchisme antiraciste lourdaud. Le charme était rompu, et j'en suis resté là.

Quand on traverse la rue Ferrère, à l'Entrepôt Lainé, si l'on regarde vers le Jardin Public, on voit en plein dans l'axe un Pin parasol monumental, qui a belle allure.

Il y a eu dans Bordeaux, dimanche, une manifestation spécialement destinée à protester contre un meeting du Front National, qui se tenait dans les faubourgs de la ville. Attaché au pluralisme de la vie politique, je n'arrive pas à trouver normal ce genre de démonstration, menée paraît-il à grand renfort de tambours et de pétards, et encore faut-il s'estimer heureux que l'on ait échappé en partie aux ravages qui étaient à craindre.

Force est de constater, une fois de plus, que l'ennemi le plus acharné de la liberté d'opinion, et donc de la démocratie, dans la France d'aujourd'hui, c'est l'extrême gauche.

Ce mardi soir, prenant l'air à mon vélux préféré, j'ai vu voler mes premières chauves-souris de l'année, au-dessus des toits de Bordeaux.

J'ai lu le mince volume *Sky my husband! Ciel mon mari!* (en poche au Seuil) dans lequel un certain Jean-Loup Chiflet a réuni des expressions françaises, dans l'ordre alphabétique du mot principal, en leur adjoignant ce que serait leur traduction en anglais mot à mot, et ce qu'est leur équivalent dans l'usage réel (C'est vachement chouette / It is cowly owl / It is very nice). J'ai trouvé cela assez drôle, car je m'amuse moi-même volontiers à créer de fausses tournures par traduction au mot à mot, mais j'avoue qu'une telle accumulation dans un livre entier, même bref, est un peu lassante, d'autant que l'auteur parfois exagère en choisissant une option délibérément absurde (par exemple Se tuer à la tâche / To kill oneself at the spot, comme si tâche était la même chose que tache sans accent).

Un charme, une étrangeté en tout cas, de la sculpture de Plensa installée à la Comédie, représentant une tête de femme doucement aplatie et comme en biais, est que c'est un visage auquel on ne peut faire face.

Samedi 15 avril 2017. De passage à La Croix le week-end dernier, je me disais une fois de plus qu'il y a dans chaque cour de ferme un élément décisif, qui manque à mon jardin pour lui donner un air vraiment rural : le tas de pierres informe, celui sur lequel on jette la nouvelle pierre que l'on a trouvée, et où l'on va puiser en cas de besoin. Mais j'ai beau méditer la question, je ne vois pas d'endroit où l'installation d'une telle carrière ne poserait pas de problème, esthétique ou pratique. Alors je m'en passe.

Au marché d'Aulnay, je me suis procuré le magazine gratuit *The Deux-Sèvres Monthly*, dont le titre m'enchantait. Ce copieux mensuel de 52 pages colorées réunit des articles et des annonces, à l'intention de la colonie anglophone. Il fait plaisir à feuilleter, pour le bon goût et l'ordre soigneux de sa mise en pages, tels qu'on en trouve rarement chez ses équivalents indigènes. Et s'il en est déjà au n° 74, c'est une affaire qui marche.

On voit en bord de route, à la sortie d'un village du canton, un panneau en haut duquel est annoncé en grosses lettres « VILLENEUVE LA COMTESSE vous informe : », cependant que tout le reste du tableau est vide. J'aime beaucoup cette impression apaisante d'un endroit où il ne se passe rien.

Il y a un paradoxe esthétique des vieux murs campagnards, murs de maison ou murets d'enceinte, dont il faudrait maintenir l'enduit protecteur, mais dont la décrépitude laisse apparaître les beaux alignements de moellons, que l'on ne devrait pas voir et qui font plaisir à voir.

Bien des années après la première, j'ai refait une tentative de lire les *Paludes* de Gide, mais j'en suis toujours incapable. Cette petite oeuvre soigneusement dérisoire me rebute décidément. On dit qu'elle plaisait à Barthes et je veux bien le croire.

Il y aurait de quoi entretenir un petit commerce viable en revendant toute la marchandise (stylos, carnets, lunettes, briquets, etc) égarée par les étudiants dans tous les coins et recoins de l'université, pelouses comprises.

Jeudi soir, par exception, j'ai accompli un geste social : on m'avait invité à un vernissage en ville et je m'y suis rendu. Après quoi je suis rentré à pied du cours Victor Hugo aux Chartrons, via Saint-Pierre et les quais. Cette rare occasion de parcourir le centre-ville m'a permis de constater que le processus de terrassisation du monde s'est encore amplifié. L'espace public n'est plus qu'une immense, une interminable terrasse de café, en tout cas à Bordeaux et à cette heure-là. Je ne vois rien d'idéal dans cet état de chose.

Autre défi, hier vendredi, je suis allé passer la journée en Dordogne. Réveillé à 6 heures, dans le tram à 6 h 30, à Pessac vers 7 heures pour prendre ma voiture et la route avec. Je comptais musarder en chemin, et finalement j'ai seulement pris de l'essence à la sortie de Bordeaux, et me suis ravitaillé dans un vaste Leclerc au large de Sainte-Foy. J'étais au bois de Cunèges vers 10 heures et je me suis battu contre la nature jusqu'après 17 h 30. Ce fut du bon temps. Je ne m'éloignais jamais plus d'une heure du grand feu que je relançais à chaque fois, près du cabanon qui tient encore debout. Et je tenais moi-même debout, ce qui n'est pas rien.

Vendredi 21 avril 2017. Parce que j'ai coutume de ne retourner dans ma Charente qu'une fois par mois, et de préférence la première fin de semaine, car c'est ce seul vendredi-là qu'un planteur de Vendée vient jusqu'au marché de Loulay vendre ses fruits, et surtout un jus de pomme sans égal, et comme aussi, malgré mon attachement aux droits et aux devoirs civiques, je n'envisage pas de refaire le long voyage à seulement deux semaines d'intervalle, je me suis résolu à ne pas aller voter ce 23 avril au premier tour de l'élection présidentielle, et à me contenter du second le 7 mai, sous réserve que les deux candidats restants me laissent encore envie de choisir entre eux. J'assisterai donc en simple spectateur à la première étape de cette course, dont le déroulement jusqu'à présent ne m'a pas déçu, par ses intéressants coups de théâtre. Il se trouve d'ailleurs que mon choix aurait été malaisé entre les onze concurrents au départ, tous plus prometteurs les uns que les autres. Ma seule certitude est que, dans l'état actuel de mes réflexions, les conservateurs dans l'ensemble me font meilleur effet que leurs adversaires «progressistes» aux annonces mirobolantes. Quand j'entends par exemple Mélenchon, le fou furieux «insoumis», promettre que tous les soins médicaux seraient remboursés à 100 %, je me dis qu'il est surtout insoumis aux règles de l'économie, ou du bon sens.

En visitant ce lundi le domaine de Graveyron, j'ai eu la chance de voir pour la première fois un grèbe ailleurs que dans les livres, un Grèbe huppé me semble-t-il, qui stationnait sur un bras d'eau.

Venant à relire la notice de Wikipédia consacrée à Marie Trintignant, je constate que l'encyclopédie en ligne a heureusement renoncé à sa formulation hypocrite d'il y a quelques années, quand elle affirmait que l'actrice était «décédée des suites d'un oedème cérébral» le 1er août 2003, pour ne pas dire d'emblée qu'elle avait été tabassée à mort par son copain humaniste Bertrand «Super-Trempe» Cantat.

Repensant aux trois belles pensées d'André Siegfried, que j'avais découvertes en traduction espagnole, et que faute de mieux je m'étais aventuré à retraduire en français dans ma note du 31 mars 2010, sans être bien sûr d'en avoir reconstitué la formulation originale, j'ai finalement fait venir un exemplaire des *Quelques maximes de l'auteur* (nouvelle édition augmentée, Paris, 1946) où j'ai pu vérifier que je n'étais pas tombé loin.

J'ai lu le début d'un petit Stefan Zweig, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, mais à mon goût le récit était trop chargé de superlatifs, et j'ai abandonné.

Je n'aime pas cette manière du Wikipédia francophone, de présenter les morts avec le verbe être au présent, comme s'ils étaient encore vivants (Marie Trintignant est une actrice, André Siegfried est un sociologue, Stefan Zweig est un écrivain ...). Il me semble que les versions en d'autres langues emploient en général le temps qui convient : Untel is (ist, es, é, etc) tant qu'il vit, mais was (war, era, etc) quand précisément il n'est plus, ce qui me paraît mieux dit.

Hier soir j'ai regardé en partie une émission de télé où les aspirants présidents exposaient leurs idées, quand on a appris qu'un policier venait d'être tué à Paris, lors d'une énième attaque terroriste. L'annonce a été faite peu avant que le candidat trotskiste Poutou, avec sa lucidité habituelle, n'affirme que la police devrait être désarmée. Il paraît qu'on avait affaire une fois de plus à un criminel islamiste déjà

connu pour une belle série de forfaits, mais qui pouvait toutefois se promener en liberté. Tel est aujourd'hui notre cadre de vie.

Samedi 22 avril 2017. L'issue d'une élection démocratique est toujours plus ou moins incertaine, et dans le cas présent elle l'est particulièrement, du fait que sur les onze candidats, les quatre concurrents qui se détachent nettement du lot ont des chances quasiment égales de parvenir au second tour, si l'on tient compte de la très relative fiabilité des sondages d'opinion, et des possibles évolutions de dernière minute. Si les chances des quatre candidats sont comparables, les résultats possibles sont au nombre de six. On peut se le figurer visuellement en imaginant un carré dont les quatre coins représenteraient les quatre concurrents. Le nombre de combinaisons possibles est égal aux quatre côtés, plus les deux diagonales, soit six. Les six résultats possibles sont donc : Fillon-Le Pen, Le Pen-Macron, Macron-Mélenchon, Mélenchon-Fillon, Fillon-Macron, et Le Pen-Mélenchon. On remarque que chacun des quatre candidats figure dans trois des six combinaisons, et a donc une chance sur deux de se retrouver au second tour. Sur les six combinaisons, une seule serait un duel gauche-gauche (Mélenchon-Macron), et une seule un duel droite-droite (Fillon-Le Pen), hypothèses peu vraisemblables mais pas exclues.

Samedi 29 avril 2017. Ainsi donc, à l'issue du premier tour de l'élection présidentielle, le candidat d'extrême gauche Mélenchon, qui faisait une belle course et se voyait déjà en haut de l'affiche, est éliminé en plein vol, mais de peu. Les deux partis de la droite et de la gauche bourgeoises sont eux aussi écartés, et menacent ruine. Fort heureusement pour eux ils sont si proches et si ressemblants, qu'ils trouvent là encore l'occasion de se jeter dans les bras l'un de l'autre, pour soutenir l'un des deux finalistes, le centriste Macron, candidat des banquiers sans frontières et de la médiatérie unanime, qui se trouve en position avantageuse. L'arrivée de sa concurrente FN en finale nous vaut un entre-deux-tours comparable à celui de 2002, avec un degré d'affolement certes moindre, mais tout de même une belle dose d'hystérie. De toutes parts s'élèvent des voix appelant à l'union générale des blancs bonnets et des bonnets blancs pour «faire barrage au FN» (dont celles des présidents d'université, montrant là un sens du devoir de réserve assez relâché). On présente communément la diabolique Marine comme la réincarnation simultanée de Hitler et de Pétain, ce qui n'est pas rien. J'ai du mal à y croire. Autant je comprends que l'on se méfie de ce parti, ou d'ailleurs de tout autre, autant je trouve ce genre de calomnie abusive et peu convaincante. J'ai beau chercher, je ne vois nulle part les troupes paramilitaires du FN défiler au pas de l'oie, ni commettre le centième des violences publiques, dont les «jeunes» de banlieue et les sectes gauchistes se rendent coupables tous les quatre matins, le plus souvent impunément. Je partage plutôt le point de vue qu'avait exprimé il y a quelques années Lionel Jospin, avouant que cette assimilation du FN au fascisme était pure foutaise. Mais il continue de régner dans l'idéologie française une croyance selon laquelle la république ne peut être menacée que par cette mouvance, cependant que l'extrême gauche bénéficie d'un traitement beaucoup plus indulgent. Ainsi Mélenchon peut-il tranquillement faire allégeance à la dictature marxiste cubaine, ou tenir un propos ouvertement raciste comme «Je ne peux pas survivre quand il y a que des blonds aux yeux bleus, c'est au-delà de mes forces», sans que cela suscite un scandale particulier. On devrait pourtant constater que le communisme, en cent ans de travaux pratiques, n'a jamais réussi à accoucher d'autre chose que de tyrannies infectes, au moins aussi atroces que les divers fascismes, et hélas plus durables. Ou que la très justement honnie Collaboration a largement été un mouvement de gauche (les deux principaux partis collabos furent créés par le socialiste Marcel Déat et le communiste Jacques Doriot, René Bousquet était un radical-socialiste comme Maurice Papon...). Je crois donc que nous aurions des controverses plus profitables, si certains commençaient par «faire barrage» à leurs préjugés, mais enfin... La politique me saoule, tiens, parlons d'autre chose.

Des joies du tram, par exemple, sujet inépuisable. Pour échapper à l'angoisse du ticket en carton, que régulièrement le composteur avale sans vous le rendre, vous achetez une carte magnétique en plastique, plus commode, je passe les détails. Et dès lors, de temps en temps, après une journée de boulot, alors que vous êtes levé depuis tôt le matin, vous vous arrêtez le soir pour faire recharger votre carte moderne à la boutique des Quinconces, où d'abord vous devez naturellement faire la queue, debout. La dernière fois, 22 minutes, montre en main. En voyageant, j'ai remarqué qu'il y a dans toutes les rames une inscription murale indiquant que leur contenance maximale est de 70 places assises et 230 places debout. Ainsi donc il est prévu qu'aux heures de pointe, et à vrai dire la plupart du temps, le confort très relatif de la station assise ne soit qu'un privilège accordé à moins d'un usager sur quatre. Je ne me ferai jamais à cette bétailière.

Un rare avantage de ma condition actuelle est qu'en rentrant chez moi je peux flâner un moment dans la foire des antiquaires, installée pour quinze jours aux Quinconces. C'est un délassément bienvenu. Comme les brocanteurs ne sont pas seuls à occuper la place, car il y a de part et d'autre une rangée de charcutiers et une de jardiniers, les organisateurs ont adopté pour slogan cette belle trilogie : «Antiquités, Jambons, Horticulteurs».

J'ai lu avec intérêt le petit livre peu littéraire mais très prenant de Carlos Ruiz-Garcia, *Lettre à un ami* (Pleine Page, 2009). C'est la publication posthume d'un mémoire dans lequel cet ouvrier espagnol raconte ce que fut sa vie mouvementée durant la guerre. Il dit avoir écrit son témoignage de mémoire, sans vérifier les détails, et l'ayant moi-même lu sans prendre de notes, j'en rapporterai ici les grandes lignes comme je m'en souviens. Né en 1920 en Catalogne, il s'engagea dans l'armée républicaine lors de la guerre civile et participa à quelques combats, puis à la retraite vers le Roussillon. Il connut en 1939 la vie pénible des camps de réfugiés, un premier très sommaire, fait de tentes sans sol, où les exilés couchaient à même le sable et souffraient en permanence de diarrhée, puis un second moins austère, avec des baraques en bois. Lorsque la deuxième guerre mondiale éclata en France, il fut expédié dans le Nord du pays, puis avec quelques compatriotes participa à une débâcle buissonnière, revenant vers le Sud par de petites routes secondaires, jusque dans le Limousin où il séjourna quelque temps, participant aux travaux agricoles. Il fut ensuite envoyé à Lyon, et de là en Dordogne, à Montpon, puis en Gironde, au camp de Saint-Médard en Jalles, où il passa la fin de la guerre, forcé de se rendre chaque jour à Bordeaux pour travailler à la construction de la base sous-marine, dans un quartier nord de la ville. L'auteur ne cache pas l'orientation communiste qui était la sienne et à laquelle il resta fidèle. Je suis toujours un peu perplexe à l'égard de ces militants qui ont combattu la dictature franquiste au nom d'un idéal dont le modèle n'était guère plus brillant, mais cela importe peu en l'occurrence, car justement un intérêt de ce récit factuel est que l'auteur n'étale guère ses idées, mais livre une quantité d'anecdotes, comme j'aime en lire. Il y en a une frappante dans les premiers moments, quand il est encore en Espagne, et chaparde une poule dans une ferme (p 12). «Je lui jetai la capote dessus et lui tordis le cou avec tant de nervosité pour qu'elle ne me dénonce pas, que la tête me resta dans la main. On ne put la manger car, pour la griller derrière un monticule, on tenta d'allumer du feu (...) mais la maigre fumée nous signala à l'artillerie qui nous délogea de là rapidement.» Un trait qui me plaît chez le narrateur est qu'il n'est pas du genre à se vanter, c'est plutôt un anti-héros assumé. Il fait sur la fin, au moment de la Libération, une réflexion significative à propos d'un de ses compatriotes, «un héros, disait-on alors, mais plutôt un insensé», qui se fait tuer bêtement lors d'une action trop risquée (p 109). Au même endroit il déplore des exactions commises : «Les grands responsables de la collaboration avec l'occupant avaient fui et il ne restait ici que quelques minables sur lesquels assouvir des instincts pervers ou une vengeance personnelle, comme à l'entrée des troupes de Franco dans les villes d'Espagne.» Il a le regard dépassionné d'un juste, qui distingue des hommes

bons et des mauvais, chez les Français comme chez les Allemands. Le texte original a été co-traduit par l'auteur et par son fils José, et brièvement présenté par ce dernier, qui fut de mes amis quand j'avais vingt ans, et que j'ai perdu de vue depuis. Je crois me souvenir qu'il m'avait raconté que son père passait sa vie à ne lire qu'un seul livre, *Don Quichotte*, le reprenant au début quand il arrivait à la fin. Lui n'avait peut-être pas le métier de Cervantes, mais j'ai mieux aimé son style simple que celui de beaucoup de professionnels.

Le bruit d'une tornade s'approchait confusément, puis il s'avéra que ce n'était que celui d'une balayeuse.

Mes néomots de ces derniers temps : fachochotte, gauchochotte, campustule, sortune.

Lundi 8 mai 2017. J'ai beaucoup aimé *L'ami Fritz*, du duo lorrain Erckmann-Chatrian, dont j'ai trouvé une version abrégée tenant sur une centaine de pages, parue dans les années 80 et illustrée à la mode des années 50. Cela raconte l'histoire de Fritz Kobus, orphelin de 36 ans mais héritier prospère, possédant une maison sur la place du village et une ferme dans les environs, dans un coin d'Alsace qui appartenait alors à la Bavière (le roman fut écrit en 1864 mais l'action se déroule en 1832). Fritz mène une belle vie de célibataire sans souci, gérant aisément ses affaires, passant ses soirées à la brasserie du Grand-Cerf avec ses amis Schoultz et Hâan, fréquentant à l'occasion le bon vieux rabbin Sichel et le violoniste gitan Iôsef. Or voilà qu'il tombe amoureux de la fille du fermier, la jolie Sûzel, «simple fille des champs», mais qui a les talents d'une «bonne petite ménagère» et le charme d'une «véritable petite fée». J'adore. Je me suis régalé de cette belle histoire, pleine de bons sentiments et de bonne humeur, et j'éclatais de rire chaque fois que je l'imaginai lue par des féministes ou des socialistes. C'était un bon moment. Mais enfin, maintenant que les voilà mariés, j'espère quand même que Fritz va participer aux tâches ménagères...

L'habitude d'écrire au moins quelques mots, même hâtifs, sur chacun des livres que je viens à lire, même partiellement, a pris maintenant la constance d'une manie, malgré quoi il y a de temps en temps certains cas dans lesquels je n'arrive à rien dire, soit par embarras, par indifférence ou par flemme.

J'ai passé à la Croix un week-end accablant, tout en contrariétés, en pesanteurs, en indécisions, en conversations décousues, par mail et par téléphone. Il y a des fois comme ça. Et pour terminer, Macron est élu, sans surprise. Je lui trouve un air de Boris Vian, dans le visage. Malgré ce trait sympathique, et malgré ses qualités évidentes (inconnu naguère, confortablement élu aujourd'hui, il fallait le faire), rien dans ses propos ni dans son style ne m'inspire confiance. Mais je ne vais pas faire comme les protestataires, déçus d'une élection, qui passent ensuite leur temps à braire «Ce n'est pas mon président». Je ne l'ai pas voulu, je n'ai rien fait pour ça, mais c'est mon président, hélas, et pour un lustre.

Jeudi 11 mai 2017. UNE SEMAINE A BRUXELLES. Pour plaire à mon coach, et pour profiter une dernière fois de l'hébergement dont nous disposons encore là-bas pour peu de temps, j'ai bien voulu l'accompagner à Bruxelles, pour une semaine. Cela voulait dire prendre l'avion, dont je ne raffole pas. J'ai beau faire, cette brusque ascension dans les airs ne me dit rien qui vaille. Qui plus est dans les conditions du voyage low cost, entre autres l'entassement démocratique. A la différence du tram, dans la bétailière du ciel la station assise est non seulement assurée mais obligatoire, et très serrée. Cette fois j'étais installé à côté d'un hublot, d'où l'on a sur l'extérieur une vue plus inquiétante mais plus intéressante. J'étais sur le côté gauche et le temps étant assez dégagé, j'ai pu avoir, peu après le décollage, une vue fugitive de l'ouest du département, dune du Pyla, bassin d'Arcachon, île aux Oiseaux. Puis l'estuaire de la Gironde et, dans un lointain plus fumeux et bleuté, les îles charentaises. Un moment nous survolâmes un grand troupeau de petits nuages blancs, nettement séparés, et je voyais plus bas leur ombre décalée sur le damier des terres, et celle de

l'aéroplane lui-même. Puis nous pénétrâmes dans de hautes montagnes de coton, d'où nous ne ressortîmes que pour atterrir. J'étais bien aise de retrouver le plancher des vaches, ou le pavé des Belges, le Grote Markt et ses dorures, les rues des alentours et les inscriptions bilingues. Nous logeons rue de la Gouttière ou Goot straat, près du coin de la rue des Moineaux ou Mussen straat, dont le nom me plaît.

Vendredi 12 mai 2017. Ce matin en sortant faire quelques courses au Delhaize du boulevard Anspach, j'ai remarqué à deux reprises que l'on trouve ici en pleine ville des pigeons ramiers, et non seulement des bisets. Quelqu'un avait déposé dans la rue un gros sac de livres dans lequel j'avais la flemme de fouiller, malgré l'attrait de la chose, et je décidai d'attendre de voir ce qu'il en resterait le soir. A midi nous déjeunâmes à Fritland, près de la Bourse, d'une carbonade exquisite mais si abondante, que je sacrifiai quelques frites aux pigeons qui venaient mendier, entre autres un biset de belle allure, marron et blanc. L'après-midi nous passâmes trois heures à visiter le très riche Musée royal d'art ancien. Il est bizarrement rebaptisé Musée Old Masters, serait-ce parce que cette appellation anglaise évite de choisir entre le français et le néerlandais? Comme souvent dans ces cas on trouve de grands maîtres mais pas toujours dans leurs meilleures oeuvres, et les oeuvres superbes d'artistes moins connus. Il y a beaucoup de Rubens, qui m'ennuient. Parmi les classiques bienvenus, j'ai aimé voir en particulier *Le banquier et sa femme* de Quentin Metsys, les *Quatre études de la tête d'un Maure* par Rubens, *La tentation de saint Antoine* de Bosch, et bien sûr les Brueghel auxquels une salle est consacrée (de l'Ancien : *La chute d'Icare*, dont j'avais fait un puzzle quand j'avais vingt ans, les scènes hivernales du *Dénombrement de Bethléhem*, le très boschien *Combat de Carnaval et Carême*). En me renseignant plus tard j'ai appris que la famille Brueghel a non seulement comporté une dynastie de peintres bien plus vaste que je n'imaginai, mais qu'en outre les Teniers en étaient parents. Il y avait de très belles natures mortes d'inconnus (de moi) du XVIIe siècle, de très lumineuses scènes de genre d'anonymes du XVe. Parmi les surprises, la meilleure à mes yeux fut une splendide vue de Bruxelles, quasi aérienne, étonnante de méticulosité, d'un certain Jan Baptist Bonnecroy. Ce spectacle à lui seul aurait justifié le prix de l'entrée. Nous rentrâmes épuisés, via le quartier du Sablon. Les livres abandonnés dans notre rue étaient restés quasi intacts, certains mouillés par la pluie. Pour ne pas me charger, j'en piquai un seul, *Octobre rouge*, d'un certain Victor Alexandrov. C'est un documentaire sur la révolution de 1917, de format carré, relié de toile, paru en 1967. Je ne sais ce que vaut le texte, mais le livre est plein de vieilles photos intéressantes, la plupart provenant de collections particulières. Les dames ont préparé un excellent repas, avec notamment de petits croissants fourrés au saumon.

Samedi 13 mai 2017. Comme on avait convenu de se rendre une journée dans une autre ville, dont on me laissait le choix, j'ai opté pour Louvain, destination qui m'intéressait par sa proximité (moins de 20 km de Bruxelles), pour la curiosité de connaître une ville universitaire dont j'avais vu le nom si souvent cité (c'est la plus vieille université du pays), enfin parce qu'elle se situe en territoire néerlandophone, dans le Brabant flamand (encore que le goût pour l'exotisme soit un peu découragé quand on séjourne dans une ville aussi babélisée que Bruxelles, où il est omniprésent). Nous fûmes donc à Louvain dans un train spacieux, roulant en silence et sans à-coups, en somme le parfait anti-modèle du tram de Bordeaux. Nous marchâmes d'abord jusqu'à la place centrale, où trônent les énormes masses de la mairie et de l'église Saint-Pierre, puis vers le Nord jusqu'au Petit Béguinage, formé d'une seule rue, pas très longue, bordée de maisons de briques peintes en blanc, qui font plaisir à voir. Il règne dans toute la ville un climat de calme et de propreté, qui repose. Au passage nous entrâmes dans un magasin-atelier du genre à m'envoûter, où l'on présentait des insectes pris dans de la résine, des plumes, des papillons, de petits crânes, de grands oeufs, bref toutes sortes d'objets naturels

aménagés pour la contemplation ou la manipulation. De retour au Grote Markt, nous nous restaurâmes de snacks au Volkscafé Leuven Central, entre autres des escargots cuits dans une soupe aux herbes. Je m'amusais de la tête du serveur maussade, qui était un sosie de feu Charles Bukowski. Puis nous descendîmes vers le Sud, via la belle place du Vieux Marché, jusqu'au Grand Béguinage, qui mérite sans doute son inscription au patrimoine universel. Nous circulâmes une bonne heure parmi ces maisons de briques rouges, datant la plupart du dix-septième siècle, séparées par des bras d'eau et des espaces verts entretenus avec grand soin. L'ensemble appartient maintenant à la commune et sert semble-t-il au logement d'étudiants et d'enseignants, qui ne doivent pas s'en plaindre. Chemin faisant, sans rechercher spécialement les églises, nous visitâmes les quatre qui se présentèrent à nous dans la journée. Il y avait très peu de vitraux à voir, mais nombre de peintures et de sculptures. De retour dans la capitale, avant de rentrer à la Gouttière, mon coach nous offrit un chocolat chaud à l'estaminet Polichinelle (Poehenellekelder) dont je connaissais déjà l'ambiance de capharnaüm chaleureux (je recommande l'établissement, 5 rue du Chêne).

Dimanche 14 mai 2017. Journée de relâche dominical, où nous ne fîmes pas grand chose. A midi toutefois nous fûmes vers la gare du Midi, où se tient un vaste marché, principalement animé et fréquenté par des étrangers de tous horizons, surtout des Arabes. Mon coach voulait me faire découvrir l'excellente crêpe que l'on sert à certain stand, une crêpe épaisse, cuite sur place, dans laquelle sont roulés quantité d'ingrédients dont, de mémoire, des oignons, des feuilles de vigne, des figues, des olives, du fromage, de la tomate séchée, du coeur d'artichaut, du poivron, du pruneau et du miel. Cela constitue une sorte de repas végétarien savoureux, qui m'a beaucoup plu, d'autant que nous l'arrosâmes de thé à la menthe, la seule sorte de thé que j'aie jamais eu plaisir à boire. Sans conteste, me suis-je dit, la gastronomie est une des voies par quoi les cultures exotiques peuvent se rendre le plus aisément supportables, voire aimables. Dans l'après-midi, entrecoupé de siestes et de courses, nous consacraâmes un moment à lire in situ les deux pages que l'imbuvable *Guide du routard*, emprunté à notre hôte, consacre à la description des bâtiments entourant la magnifique Grand Place. Ce fut l'occasion de remarquer ou de comprendre certains détails de l'architecture et du décor, et de rêvasser en songeant aux illustres personnages qui ont hanté les lieux, comme Baudelaire ou Karl Marx. Seule la présence de l'auguste Hugo fait l'objet d'une mention gravée dans la pierre. Dans le quartier la foule est très cosmopolite et je m'amuse à essayer de distinguer, dans les bribes de conversation entendues au passage, les langues que je connais, celles que je reconnais, celles que je soupçonne, et celles dont je n'ai aucune idée.

Lundi 15 mai 2017. La grande affaire de la journée fut que j'avais incroyablement rendez-vous avec Geof Huth, un de mes poètes américains préférés, avec qui j'avais été lié principalement dans le début des années 90, mais seulement par correspondance, et que je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer en personne. Comme il raconte volontiers sa vie dans Facebook, j'ai su qu'il venait d'atterrir voilà quelques jours à Bruxelles, d'où il allait participer à une rencontre de poésie visuelle à Aix-la-Chapelle et visiter quelques villes de la région avant de revenir dans la capitale belge. Voulant profiter de la coïncidence providentielle de nos calendriers, je lui proposai un rendez-vous que nous fixâmes pour ce lundi à midi, sur la Grand Place. A l'heure dite mon coach et moi fûmes sur place, et bientôt parmi la foule clairsemée nous rencontrâmes le cher Geof, en compagnie de sa bien-aimée, la très aimable Karen. Geof est un peu plus grand que moi, un peu moins polyglotte, et nettement moins frileux, lui en chemise et moi en veste. Après avoir en vain cherché quelque estaminet de choix où boire et manger, le premier étant impraticable pour cause de travaux, un autre fermé pour cause de lundi, nous finîmes par nous installer rue de Rollebeek à la terrasse d'un établissement au nom ingrat, C'est Bon C'est Belge, mais qui servait des salades potables, devant de

beaux vieux murs de brique rouge. Nous causâmes de chose et d'autre, assez peu de nos métiers, bien que nous fussions tous les quatre plus ou moins collègues, un peu de l'actualité, et de tout ce qui nous venait, comme le traitement du nom Huth, que Geof tient à prononcer à l'allemande, mais que ses compatriotes anglophones soumettent à plusieurs variations sonores. J'évoquai nos rares mais substantielles actions communes dans le passé. Geof et moi nous sommes connus probablement par l'intermédiaire de la revue qu'animait alors Lloyd Dunn, *Photostatic*. Comme nous partageons un penchant pour les mots inventés, j'ai publié dans ma *Lettre documentaire* n° 13, en 1990, un article sur lui avec la transcription intégrale de tous les néologismes jusqu'alors publiés dans sa micro-revue, le *Subtle Journal of Raw Coinage*, puis il fut en 1992 le co-éditeur de la *Ld XX*, où j'ai publié la première version de mon *Verbier*, qui comprenait alors 365 néomots (je continue d'enrichir lentement ce fichier, qui en totalise maintenant quelque 450). Par ailleurs j'ai traduit trois articles de Geof : *Praecisio* (sur la notion de blanc dans le texte, *Ld 49*, 1992), *Après-propos* (sur sa découverte du langage dans l'enfance et sa sensibilisation précoce à la poésie de la lettre, *Ld LIII*, 1993), et plus récemment *De nulle part* (sur son existence cosmopolite et son sentiment de non-enracinement, *Ld 461*, 2009). De son côté Geof a écrit sur moi, à l'occasion de mon cinquantième, un article que j'aimerais traduire un jour. Nous avons aussi évoqué le cas de ses *Paralipomena*, une série de cinquante-deux poèmes qu'il a entreprise voilà longtemps, et qu'il destinait à publier en version quadrilingue anglais-espagnol-portugais-français, avec l'aide de son frère et la mienne, un projet dont j'aimerais beaucoup qu'il soit un jour mené à terme. Après deux ou trois heures passées ensemble nous quittâmes cette charmante compagnie et fûmes passer un moment à l'ombre des arbres, ceux d'abord du Petit Sablon, puis ceux du plus forestier Warandepark, avant de regagner les ruelles centrales.

Mardi 16 mai 2017. Nous fûmes aujourd'hui visiter le musée Fin de siècle, qui présente des oeuvres datant de 1865 à 1914, principalement des peintures, avec quelques sculptures, des photos et du mobilier. L'ensemble nous a paru plus intéressant qu'émouvant. On a la satisfaction un peu vaine de voir quelques signatures célèbres (il y a un Van Gogh, et ceci, et cela)... Il y a un bel ensemble de James Ensor, dont je n'aime pas beaucoup la veine grimaçante, qui fait sa gloire, mais on voit aussi là des oeuvres de lui d'un ton plus austère, dont la belle nature morte à la Raie. Il paraît que cet anarchiste avait fini baron, comme Léon Frédéric, le peintre de ces incroyables avalanches de lardons, qui font sourire. Nous avons convenu que le tableau le plus radieux était un *Verger au printemps*, vibrant de luminosité, d'un certain Isidore Verheyden, auquel les reproductions que je trouve en ligne ne rendent pas justice. Je citerai aussi, mais il faudrait pouvoir les montrer, un beau tableau de vaches devant *L'embouchure de l'Escaut*, par Alfred Verwée, et une vue presque aérienne de Bruxelles en 1868 par Jean-Baptiste van Moer, avec rivière et canal perpendiculaire, petite cour où une dame nourrit des poules, et sur les toits lumière rasante du soleil accrochant l'arête des tuiles. Il y avait une possibilité statistique faible mais que j'avais envisagée, et qui s'est réalisée lorsque tout à coup, dans les escaliers souterrains du musée, nous sommes tombés sur Geof et Karen, qui eux aussi visitaient les lieux, et que nous étions contents de saluer de nouveau. Nous n'avons passé qu'une heure et demie dans cette Fin de siècle, soit moitié moins que l'autre jour avec les Old Masters, mais nous avons quand même fini épuisés. Il y a dans ces longues visites d'abord une phase studieuse, où l'on est encore assez frais pour bien regarder toutes les indications, puis l'attention se relâche, la fatigue venant, et l'on finit par se promener plus distraitemment, en ne s'arrêtant plus que devant ce qui vraiment accroche. Le soir nous avons refait un tour d'adieu dans le quartier, en restant un moment sur la Grand Place. Il y a plusieurs endroits charmants dans Bruxelles, mais cette place est d'une magie sans pareille, je ne me lasse pas de la regarder.

Vendredi 19 mai 2017. Mes regrets de quitter Bruxelles mercredi matin ont été tempérés du fait que j'échappais ainsi à la «Gay Pride», qui devait se dérouler peu de jours après notre départ. L'événement était annoncé à grands renforts d'affiches omniprésentes, de panneaux lumineux, de passages cloutés repeints aux couleurs de l'arc en ciel, et que sais-je encore, tout cela j'imagine aux frais du contribuable, à qui l'on a la prudence de ne pas demander son avis. Autant je suis pour que l'on foute la paix aux homosexuels, autant j'apprécierais qu'en retour ils la foutent également au reste du monde, au lieu de nous assommer avec ces démonstrations d'un mauvais goût ridicule. Je reste attaché à la conception, héritée de mon éducation catholique, selon laquelle on ne peut juger un homme que sur la qualité individuelle de son âme, et non sur son appartenance à quelque troupeau sexuel, social ou racial que ce soit, appartenance dans laquelle je ne vois pas qu'il y ait en soi aucun motif de fierté.

En rangeant mes affaires, de retour au pays, j'ai mis de côté une carte postale achetée un peu par hasard l'autre jour dans l'église Saint-Pierre de Louvain. Je ne collectionne plus les cartes postales comme jadis, mais j'étais incité à emporter celle-ci par le charme de la peinture ancienne qu'elle reproduisait, et par le mystère de la scène représentée, que je n'identifiais pas. Elle montre quelques personnages, hommes et femmes, aux beaux habits et au regard paisible, agenouillés ou accroupis dans un paysage désertique, et occupés à ramasser quelque chose d'invisible. Les indications portées au verso m'apprenaient que l'auteur était Dirk Bouts, peintre du quinzième siècle, mais je ne comprenais pas la légende en néerlandais, *Mannaogst*. J'apprends maintenant qu'il s'agit de la récolte de la manne, épisode rapporté au chapitre 16 du livre de l'Exode, dont je n'avais pas souvenir. A un certain moment, où les Hébreux en exil se plaignent de la faim, voici qu'apparaît chaque matin sur le sol une sorte de dépôt semblable à du givre, que les affamés prélèvent et dont ils se nourrissent. J'aime beaucoup cette image, et j'y distingue en quelque sorte le reflet de ma propre condition d'éternel affamé, s'employant à collecter comme il peut les menues aumônes de la providence. Si au moins je pouvais être aussi bien habillé que les personnages du tableau...

Samedi 20 mai 2003. Je connais maintenant assez de néerlandais pour savoir que *De Dag van de Buren* signifie La Fête des Voisins, et non Le Jour des Bourrins.

Dimanche 21 mai 2017. Ankarachi, capitale du Pakistamboul.

Lundi 22 mai 2017. Deux remarques sur le nom des rêves : 1) En français, on parle de «beaux rêves» et de «mauvais rêves», plutôt que de bons ou de laids. 2) Dans les quelques langues que je connais, il existe un mot bref pour nommer le rêve, et un plus compliqué pour le cauchemar.

Vendredi 26 mai 2017. En feuilletant les *Chroniques parisiennes* d'Alfonso Reyes, j'apprends que l'on possède trois récits de rêves d'un auteur que je n'attendais pas sur le sujet : René Descartes. Reyes a une jolie formule, sur les hommes «qui aiment assaisonner leurs veilles avec le parfum de leurs rêves». Je lis aussi que sa vie nomade de diplomate l'avait contraint de vivre sans ses livres, stockés chez sa famille ou dans des caisses, jusqu'à ce que : «quand je suis rentré définitivement à Mexico en 1938, il m'a été possible de faire construire une petite maison pour mes livres». Il est vrai que de pouvoir y ranger ses livres n'est pas la plus mauvaise raison de posséder une maison. C'est ce que je me dis chaque fois que l'idée me vient de revendre la mienne, les jours de déprime.

Samedi 27 mai 2017. La vie des animaux - et leur mort. A la Croix pour ce pont de quatre jours, je suis allé hier au marché de Loulay. J'ai pris des huitres à l'écailler, qui en vend maintenant certaines non par douzaine, mais par quatorzaine, pour quatre euros, ce qui est raisonnable. Il fait chaud, dans les trente degrés, et dans mon jardin les oiseaux viennent sans

arrêt se rafraîchir au bassin. Je ne suis pas doué pour le bricolage, mais j'ai réussi un beau coup le jour où j'ai eu l'idée d'installer sur un côté du bassin une dalle en pente douce, sur laquelle ils s'avancent dans l'eau à la profondeur qui leur convient, pour boire ou pour s'ébrouer. Je les regarde aux jumelles depuis la maison, quand je suis assis à ma table. Parmi les plus petits, du gabarit des moineaux et des chardonnerets, j'ai remarqué un inconnu au dos brun, à la gorge claire et à la tête grise, qui pourrait être un ortolan. Je n'en avais jamais vu. Ce matin sur la terrasse j'ai trouvé une chauve-souris morte. Le petit cadavre était si discret que je l'ai d'abord pris pour une feuille morte. Je ne connais rien aux chauves-souris mais je me suis déjà dit qu'elles ne sont pas faciles à identifier, car c'est peut-être la catégorie de mammifères européens qui compte le plus grand nombre d'espèces. Ce midi j'ai préparé les huîtres à ma façon, qui consiste à les faire ouvrir sur la braise. Pour ne pas chauffer la maison, j'ai fait du feu dehors, et j'ai revu la chauve-souris. D'après ce que je lis dans mon guide, ce doit être un Oreillard gris (*Plecotus austriacus*). Les oreilles sont démesurées, aussi longues que le corps. J'apprends que l'on utilise comme détail d'observation des chiroptères la longueur de l'avant-bras, ce qui est judicieux car facile à mesurer, même sur un petit défunt recroquevillé comme celui-ci, chez qui il fait 38 millimètres. Le guide m'incite à une expérience : en soufflant sur les poils gris du dos, on les écarte et on voit bien leur base noire.

Dimanche 28 mai 2017. J'ai passé quelques heures à examiner un livre qui m'intéressait, *Arboles y arbustos de al-Andalus*, publié par le CSIC (le CNRS espagnol) en 2004. C'est un ouvrage collectif dans lequel deux arabisantes (J M Carabaza & E García) et deux botanistes (J E Hernández & A Jiménez) ont analysé des textes en arabe datant du XIe au XVIIe siècle et en ont synthétisé les données quant à la description, l'utilisation et la culture de plus d'une centaine d'arbres et arbustes d'Andalousie, indigènes ou importés, en y incluant de petites espèces ligneuses comme les roseaux, les rosiers ou la vigne. (Parmi les absents, bizarrement, pas de tilleul, pas de sureau). J'étais surtout curieux de contempler du vocabulaire. C'était une occasion d'améliorer mon espagnol, car je ne connais pas très bien les noms espagnols des arbres, et de découvrir les dénominations en arabe. (Mes prospections dans cette langue se sont arrêtées à l'époque où je fréquentais une Algérienne et où j'avais acheté un petit guide Assimil, mais j'avais été découragé en constatant que les mots du livre ne correspondaient jamais à ceux de mon interlocutrice. Et puis comme elle parlait bien français...). Je me suis amusé, cela faisait longtemps, à constituer un index quadrilingue dans lequel j'ai reporté les noms latins, arabes, et espagnols, avec si possible leur traduction en français. Cela fera la matière d'une nouvelle *Lettre documentaire*. On y remarque sans surprise quelques emprunts de l'espagnol à l'arabe, comme Ratam / Retama, pour le Genêt. Il y a des mots qui ressemblent au français, lequel les tire je ne sais d'où, comme Kafur / Camphre, ou Murr / Myrrhe. Dans certains cas la ressemblance est frappante entre les termes latins et arabes, mais je n'ai pas le temps d'essayer de savoir qui a emprunté à qui : ainsi le nom du Buis (arabe Baqs, espagnol Boj, latin Buxus) ou celui de l'If (arabe Tajs, espagnol Tejo, latin Taxus, c'est peut-être cet arbre qui donne son nom à la ville du Teich, près d'Arcachon). Il y a le cas étrange de l'Orange, qui oscille entre le Narany oriental (Naranja en espagnol) et l'Aurantium, le doré latin. Malheureusement le livre est plus botanique que linguistique, et ne prend pas la peine de donner certaines explications. Ainsi j'apprécie que les mots arabes soient écrits en caractères latins, mais on ne sait à quoi correspondent tous les points, tirets, accents et apostrophes dont ils sont lardés, et que je n'ai pas pris la peine de transcrire. Les auteurs n'éclaircissent pas non plus le sens des désignations par périphrase. Par exemple, dans l'expression Nasam aswad, pour Peuplier noir, je reconnais l'adjectif aswad (noir) parce que par hasard j'ai su jadis que tel était le sens du nom d'un groupe de reggae, mais le livre n'en dit rien. Autre exemple, on voit que le nom de l'Arbousier, Hinna ahmar, reprend le nom du Henné (Hinna) avec un

qualificatif qui sert aussi pour désigner une espèce de Nerprun (Awsay ahmar) sans explication. J'aime bien la simplicité élémentaire des monosyllabes, comme Rand (le Laurier), Ward (le Rosier) ou Karm (la Vigne). Il y a trois étranges mots doubles : Dardar (le Frêne), Fulful (le Poivrier) et Safsaf (le Saule). Je ne sais si ces mots d'arabe médiéval sont encore ceux de l'arabe actuel, mais lui-même est très variable, paraît-il. En voulant me renseigner à cette occasion, je n'ai trouvé en ligne que des vocabulaires pour touristes, naturellement pauvres en botanique, mis à part quelques noms de légumes, et des dictionnaires plus complets, mais en écriture arabe, pour moi illisible. Et de toute façon, je n'ai guère besoin d'en savoir plus. S'il y a un arabophone parmi mes lecteurs, il me donnera son avis. En dehors de ce safari lexical je n'ai guère lu le texte sinon, très attentivement, les dix-sept pages d'un des plus longs articles, celui sur la Vigne, très intéressant, mais où je n'ai pas trouvé de réponse à la question que je me suis longtemps posée, de savoir contre quels arbres on faisait jadis pousser des treilles, coutume paraît-il des Romains de l'Antiquité, encore pratiquée par les Italiens du seizième siècle, selon l'observation de Montaigne, qui n'a pas eu l'idée de citer l'espèce. C'est par hasard au chapitre de l'Orme (Nasam) que je tombe sur cette allusion : «contre ceux de plus grande taille, on installe les treilles». Cela pourrait se comprendre, parce que l'Orme a une ombre légère. Je m'amuse en songeant que j'avais en quelque sorte la réponse sous les yeux depuis des années, avec le bois de la Rigeasse, petite ormaie broussailleuse, isolée au milieu des champs et envahie de vigne sauvage, probablement semée par les oiseaux, qui ont chié là les pépins de raisin des quelques vignes du secteur. Ce qui ne prouve rien, mais témoigne au moins que les deux plantes font bon ménage.

(PS. Monsieur Damien de Sable me fait savoir qu'ahmar signifie rouge, et me communique cette réflexion : "Il y a quelque chose de curieux, à propos des mots qui désignent les couleurs en arabe, en tout cas les couleurs de base les plus fréquentes. Elles semblent toutes construites sur la même structure : deux syllabes avec la même répartition de consonnes autour de deux a. Noir : aswad. Blanc : abyad. Rouge : ahmar. Bleu : azraq. Vert : akhdar. Jaune : asfar. Le phénomène est trop net pour être fortuit, mais comment l'expliquer ?")

LETTRE DOCUMENTAIRE 504 : ARBRES ARABES.

Index d'après *Arboles y arbustos en Al-Andalus* (par Julia María Carabaza Bravo, Expiración García Sánchez, Jacinto Esteban Hernández Bermejo & Alfonso Jiménez Ramírez. Madrid : CSIC, 2004.)

Nom latin - NOM ARABE - Nom espagnol (Nom français)
 Acacia abyssinica - UMM GAYLAN - Acacia (à gomme arabique)
 Acer - SUFAYRA - Arce (Erable)
 Alnus glutinosa - ZAN - Aliso (Aulne)
 Aquilaria agalocha - QUTR - Aloe, Agáloco
 Arbutus unedo - HINNA AHMAR - Madroño (Arbousier)
 Argania spinosa - ARQAN - Argán (Arganier)
 Arundo donax - QASAB - Caña, cañizo, cañavera (Roseau)
 Berberis - BARBARIS - Agracejo (Epine vinette)
 Betula - NASAM QABRI - Abedul (Bouleau)
 Boswellia carteri - SAYAR AL-LUBAN - Incienso, Olibano (A à encens)
 Buxus sempervirens - BAQS - Boj (Buis)
 Caesalpinia sappan - BUQQAM, BAQQAM - Brasilete
 Cassia - JIYAR SANBAR - Cañafistula (Casse)
 Castanea sativa - SAH BALLUT - Castaño (Châtaignier)
 Cedrus - ARZ - Cedro (Cèdre)
 Celtis australis - MIS - Almez(o), latón, lirón (Micocoulier)
 Ceratonia siliqua - JARRUB - Algarrobo (Caroubier)
 Cercis siliquastrum - DADI - Ciclamor (Gainier, Arbre de Judée)
 Chamaerops humilis - DAWM - Palmito (Palmiste? Palmier nain)
 Cinnamomum aromaticum - DAR SINI - Canelero de China (Cannelier)

Cinnamomum camphora - KAFUR - Alcanfor (Camphrier)
 Cinnamomum verum - QIRFA - Canela (Cannelier de Ceylan)
 Cistus - SAKUS - Jara (Ciste)
 Citrus aurantifolia - LIM - Limero (Limettier, Citron vert)
 Citrus aurantium - NARANY - Naranjo (Oranger)
 Citrus grandis - ZAMBU - (A)zamboa (Pamplemoussier)
 Citrus limon - LAYMUN, LAMUN - Limonero, Limero (Citronnier)
 Citrus medica - UTRUYU, UTRUNY - Cidro (Cédratier)
 Commiphora africana - MUQL - Bedelio africano (Myrrhe africaine)
 Commiphora myrrha - MURR - Mirra (Arbre à myrrhe)
 Commiphora opobalsamum - BALASAN - Balsamero
 Cordia myxa - MUJA(Y)TA, MUJAYTI - Sebestén (Sébestier)
 Corylus avellana - YILLAWZ - Avellano (Noisetier)
 Crataegus azarolus - ZARUR - Acerolo (Azarolier, Epine d'Espagne)
 Crataegus monogyna - MADAG - Majuelo (Aubépine)
 Cupressus sempervirens - SARW - Ciprés (Cyprès)
 Cydonia oblonga - SAFARYAL - Membrillo (Cognassier)
 Daphne gnidium - MATNAN - Torvisco (Garou, Sainbois)
 Diospiros ebenum - ABNUS - Ebano (Ebène?)
 Elaeagnus angustifolia - ALLOHANTA - Arbol del paraíso? (Chalef)
 Ficus carica - TIN - Higuera (Figuier)
 Ficus sycomorus - YUMMAYZ - Sicomoro (Figuier sycomore)
 Fluggea tinctoria - AWSAY SAGIR - Tamujo (Nerprun?)
 Fraxinus angustifolia - DARDAR - Fresno (Frêne)
 Hyphaene thebaica - MUQL - Palmera egipcia (Palmier doum)
 Jasminum - YASAMIN, YASMIN - Jazmín (Jasmin)
 Jasminum fruticans - ZAYYAN - Jazmín silvestre (Jasmin d'été)
 Juglans regia - YAWZ - Nogal (Noyer)
 Juniperus - ABHAL - Sabinas? Enebras? (Genévrier)
 Juniperus - AR'AR - Sabinas? Enebras?
 Laurus nobilis - RAND - Laurel (Laurier)
 Lawsonia inermis - HINNA - Alheña (Henné)
 Liquidambar - MAYA - Estoraque (Styrax? Liquidambar? Copalme?)
 Lycium intricatum - AWSAY - Cambrón, Espino negro (Nerprun? Ronce?)
 Malus domestica - TUFFAH - Manzano (Pommier)
 Melia azedarach - AZADARJAT - Acederaque (Cinnamome?)
 Mespilus germanica - MUSA - Níspero (Néflier)
 Moringa oleifera - BAN - Ben (Moringa)
 Morus nigra - TUT - Moral, morera (Mûrier noir)
 Musa - MAWZ - Platanera (Bananier)
 Myrtus communis - RAYHAN - Arrayán, Mirto (Myrte)
 Nerium oleander - DIFLA - Adelfa (Laurier-rose)
 Olea europea - ZAYTUN - Olivo (Olivier)
 Olea europaea sylvestris - ZANBUY - Acebuche (Olivier sauvage)
 Pandanus odoratissimus - KADI - Pándano (Kaitha)
 Phillyrea angustifolia - KATAM - Labiérnago (Alaterne? Filaire)
 Phoenix dactylifera - NAJL - Palmera datilera (Palmier dattier)
 Phragmites australis - QASAB FARISI - Carrizo (Laîche? Roseau commun)
 Pinus - SANAWBAR - Pinos (Pins)
 Piper cubeba - HABB AL-ARUS - Cubeba (Cubèbe, Poivre de Java)
 Piper nigrum - FULFUL - Pimentero (Poivrier noir)
 Pistacia - DARW - Lentisco (Pistachier lentisque)
 Pistacia terebinthus - BUTM - Terebinto, Cornicabra (P térébinthe)
 Pistacia vera - FUSTUQ - Pistacho, Alfónsigo (Pistachier)
 Platanus orientalis - DULB - Plátano de sombra (Platane)
 Populus alba - HAWR - Alamo blanco (Peuplier blanc)
 Populus nigra - NASAM ASWAD - Alamo negro, Chopo (Peuplier noir)
 Prunus armeniaca - MISMIS, MISMAS - Albaricoquero (Abricotier)
 Prunus avium - HABB AL-MULUK - Cerezo (Cerisier)
 Prunus domestica - IYYAS, INYAS, UYUN, ABQAR - Ciruelo (Prunier)
 Prunus dulcis - LAWZ - Almendro (Amandier)
 Prunus mahaleb - MAHLAB - Mahaleb, Cerezo de Santa Lucía
 Prunus persica - JAWJ - Melocotonero (Pêcher)

Punica granatum - RUMMAN - Granado (Grenadier)
 Pyrus - KUMMATRA, IYYAS, INYAS - Peral (Poirier)
 Quercus faginea - AFS - Quejigos (Chêne faginé)
 Quercus ilex - BALLUT - Encina (Chêne vert, Yeuse)
 Quercus pyrenaica - SINDIYAN - Roble (Chêne tauzin)
 Quercus suber - SUBIR - Alcornoque (Chêne liège)
 Retama sphaerocarpa - RATAM - Retama (Genêt)
 Rhamnus alaternus - AWSAY AHMAR - Aladierno? (Nerprun alaterne)
 Rhus coriaria - SUMMAQ - Zumaque (Sumac des corroyeurs)
 Ricinus communis - JIRWA - Ricino (Ricin)
 Rosa - WARD - Rosal (Rosier)
 Rosa canina - WARD YABALI - Rosal montés, Agavanzo (Eglantier)
 Rubus ulmifolius - ULLAYQ - Zarza, Zarzamora (Ronce)
 Saccharum officinarum - QASAB AL-SUKKAR - Caña de azúcar
 Salix alba - SAFSAF - Sauce (Saule)
 Santalum album - SANDAL - Sándalo (Santal blanc)
 Sorbus aria - MUSTAHA - Mostajo (Alisier blanc)
 Sorbus domestica - GUBAYRA - Serbal (Cormier)
 Styra officinale - MAYA - Estoraque (Aliboufier)
 Syzgium aromaticum - QARANFUL - Clavero (Giroflie)
 Tamarindus indica - TAMAR HINDI - Tamarindo (Tamarinier)
 Tamarix africana, canariensis - TARFA - Taraje, Taray (Tamaris)
 Tamarix aphylla - ATL - Tamarisco oriental
 Taxus baccata - TAJIS - Tejo (If)
 Tectona grandis - SAY - Teca (Teck)
 Terminalia - IHLILAY, HALILAY, BALILAY - Mirobálano (Terminalier)
 Trichilia emetica - RAQ, RUQA - Arbol de la nuez vómica (Vomiquier?)
 Typha - QASAB AL-BUNYAN - Anea, enea, espadaña, bayón (Massette)
 Ulmus minor - NASAM - Olmo (Orme)
 Vitex agnus-castus - HABB AL-FAQD - Sauzgatillo (Gattilier)
 Vitis vinifera - KARM - Vid (Vigne)
 Ziziphus jujuba - UNNAB - Azufaifo, Azofaifo (Jujubier)
 Zizifus lotus - NABQ - Loto, Arto (Jujubier sauvage)

Jeudi 1 juin 2017. Les gérants de journaux gratuits ne se contentent pas d'en disposer des piles sur certains quais du tram, ils paient aussi de jeunes gens pour les tendre aux passants. D'ordinaire je les refuse, car je ne lis pas cette presse. Mais voilà que naguère j'ai reconnu, parmi les distributeurs, une petite Péruvienne, ou que sais-je une Andine, que je croise parfois dans l'université. Je ne la connais pas, mais j'aime bien son air humble et sérieux. Cette Incaette m'attendrit. Je prendrais son journal, si elle me le tendait. Et après tout qu'importe, si je ne le lis pas.

Mercredi 7 juin 2017. Un Andindon mécontent comme José María Arguedas pouvait se plaindre de son sort, quand il fut emprisonné en 37-38 pour avoir pris part à une manifestation anti-fasciste. Mais il eut aussi des consolations, me dis-je en considérant sa médiocre nouvelle *Runa Yupay*, parue en 1939 sous la forme d'une brochure d'une cinquantaine de pages. On lit au colophon qu'elle fut publiée «sous les auspices de la Commission Centrale du Recensement, Service de Propagande», c'est à dire aux frais du contribuable, «à 30.000 exemplaires», ce qui n'est pas rien, et pour «Distribución gratuita», au diable l'avarice...

Jeudi 8 juin 2017. Cette bizarrerie de la psychologie, que le travail soit une aliénation pour les hommes et une libération pour les femmes, laisse entrevoir la solution de l'interdire à ces messieurs et de le réserver à ces dames, pour que tout le monde soit content.

Dimanche 11 juin 2017. Hier matin je me suis réveillé à l'issue de rêves dont j'ai presque tout oublié, sauf que j'y entendais deux mots inconnus. La Ralouve, tout d'abord, mais je n'ai plus idée de ce que c'était. Puis dans une scène où je me promenais en ville avec Marie-Emilia (!), à qui je

faisais remarquer la beauté de la vue, elle me répondait : Oui, c'est le Borange. Je ne saurais dire si c'était là le nom propre du lieu, ou la désignation commune de ce genre de lieu. Les deux néomots, Ralouve et Borange, forment un curieux duo : même longueur, même découpage en syllabes.

Lundi 12 juin 2017. Je retombe par hasard sur une plaquette du poète bolivien Nicomedes Suárez Araúz, *Los escribanos de Loen*, parue à Amherst, dans le Massachusetts, en 1982. J'avais déjà vu cet ouvrage il y a quelques années. Les poèmes ne sont pas à mon goût mais j'aime bien la forme visuelle que leur a donnée la calligraphe, une certaine Candace Kelly. En particulier je suis frappé par le travail qu'elle a accompli en couverture, où les lettres du titre sont formées par un ruban de texte. En y regardant de plus près, à la loupe, je vois que le texte choisi pour cela est le début de la préface. Ainsi, par exemple, le premier mot du titre, LOS, est formé par l'écriture en très petites lettres de l'incipit : «El cronista Gonzalo Mendoza / de Arroyos relata en su libro Rel / aciones y comentarios la h /». Je ne sais comment nommer, ou si quelqu'un a déjà trouvé un nom pour ce genre d'écriture dans l'écriture, ou d'écriture par l'écriture. Je me souvenais vaguement que j'avais montré cet exemple à mon ami le regretté Michel Ohl, grand correspondant et excellent calligraphe, qui lui-même avait parfois recouru à cette technique. Il a en effet écrit quelques lettres et cartes postales, dans lesquelles le texte de son message formait le nom et l'adresse du destinataire. En recherchant dans mon courrier, je retrouve le passage où il me disait, le 21 février 2007 : «Je garde précieusement la page Suárez Araúz. Je ne suis pas autrement étonné de découvrir cet ancêtre de la lettre/adresse, si je puis dire.» Dans cette lettre et dans d'autres, de l'année précédente, il parlait de lettre-adresse ou de carte-adresse, parce qu'il employait le procédé à cette fin, comme Candace Kelly l'a fait pour un titre, et on peut l'utiliser à d'autres fins encore. Il nous manque une appellation plus générale. En voulant me renseigner sur la calligraphe, je ne trouve pas grand chose. Il y a bien une Candice Kelly qui opère à Portland (Oregon) sous le nom de Candice Mae, comme graphiste commerciale...

Mardi 13 juin 2017. Coïncidence des acronymes : le CREPAL désigne aussi bien le Centre de Recherches sur les Pays Lusophones, et le Comité Régional des Produits Agricoles du Limousin.

Samedi 17 juin 2017. Enfant j'ai vécu avec l'épouvante de la Guerre, avant même de savoir que ce que j'entendais par là était plus précisément celle que l'on appelle la deuxième Guerre mondiale. Je n'y pensais certes pas sans arrêt, simplement ce spectre restait tapi à l'arrière-plan de mon paysage mental. J'étais pourtant né plus de dix ans après qu'elle eut fini, mais en quelque sorte ses échos vibraient encore dans l'air que nous respirions. Peut-être m'effrayait-elle d'autant plus que ce n'était pour moi qu'une horreur confuse, obscure, dont j'ignorais à peu près tout. Dans ma famille de plébéiens on ne m'en parlait pas, me semble-t-il, mais les remarques laconiques des adultes entre eux suggéraient assez qu'il s'était passé alors quelque chose de terrible. La catastrophe s'est présentée à mes yeux sous une forme plus concrète lorsque mes parents ont eu l'idée de nous faire visiter Oradour sur Glane. J'en ai presque tout oublié mais l'impression de cauchemar est restée. Un des seuls souvenirs que j'en garde est celui d'une vieille machine à coudre noire, posée me semble-t-il sur un bout de mur, au bord d'une rue. Cette image m'a hanté. Entre autres significations, je pense qu'elle confirmait dans mon esprit que cette tragédie était décidément liée aux générations passées, avec lesquelles je n'avais rien à voir. Du moins essayais-je de me rassurer, en me persuadant que j'appartenais à un âge radicalement nouveau, où de telles horreurs ne pouvaient plus avoir lieu. Plus tard dans ma jeunesse une autre mélancolie historique m'a angoissé, relativisant la précédente, au temps de la Guerre froide. A ce moment pourtant j'ignorais tout des atrocités du communisme, et ne m'en souciais pas. Ce qui m'inquiétait, c'était la perspective

vraisemblable que l'affrontement Est-Ouest se résolve par quelque gigantesque cataclysme, qui nous retomberait dessus, si loin de nous qu'il éclate. Je ne sais si les jeunes gens d'aujourd'hui imaginent le poids dont cette menace pesait dans la conjoncture. On aurait alors jugé bien optimiste celui qui aurait assuré que la fin de l'ère soviétique ressemblerait plus à l'écroulement d'un château de cartes, qu'à l'explosion d'une poudrière. Tant mieux, si cela s'est produit sans trop de soubresauts. J'ai bien eu le temps, depuis lors, de me désabuser, pour en venir à considérer qu'il n'y a pas d'horreurs dont on puisse être assuré que l'on ne reverra «plus jamais ça». Sans compter que le cours de l'Histoire en produit régulièrement des modèles inédits, dont on n'avait pas encore idée. Mais j'ai eu beau en voir un assortiment, la peur enfantine de la deuxième Guerre est restée imprimée dans mon esprit plus que toute autre. Le souvenir de ces impressions est maintenant lointain, flou et incertain. J'ai voulu essayer de le fixer, peut-être en vain. Eh bien, j'étais parti pour dire autre chose et finalement j'ai parlé de ça.

Dimanche 18 - Jeudi 22 juin 2017. SUR ANDERS BREIVIK ET SON COMPENDIUM. Le franc-maçon norvégien Anders Breivik s'est rendu célèbre en perpétrant un double attentat terroriste, le 22 juillet 2011. Il était alors âgé de 32 ans. Militant nationaliste, anti-immigrationniste et surtout anti-musulman, mais par ailleurs anti-nazi et judéophile déclaré, il préparait son coup en solitaire depuis des années. Il aurait pu y laisser la peau, et concevait son action comme un possible sacrifice, une mission suicidaire. L'attentat patiemment préparé fut une réussite à sa façon : beaucoup de victimes (77 morts, et les blessés), beaucoup de bruit. Mais pour quels résultats, à part ça? S'il s'agissait de déclencher un vaste embrasement guerrier, cela n'a fort heureusement pas marché, et il ne s'est pas trouvé grand monde, parmi les nationalistes consternés, pour suivre un tel exemple. L'assaut mené par Breivik est absurde à divers égards. La logique consistant à protéger son peuple en massacrant 77 de ses compatriotes, soit à pratiquer la barbarie pour défendre la civilisation, convainc mal. On observera que la première partie de l'attentat, l'explosion d'une bombe au centre d'Oslo, pouvant tuer aléatoirement quiconque n'avait que le tort de se trouver dans les parages, aurait aussi bien pu atteindre, s'il était venu à passer par là, le polémiste anti-musulman Fjordman, dont Breivik ne se cache pas d'être fan. De même la seconde partie, qui a consisté dans le mitraillage de jeunes travaillistes réunis en congrès sur l'île d'Utøya, et coupables d'être supposés pro-Palestiniens, «donc» pro-musulmans, a-t-elle pu compter parmi les victimes quelque futur Fjordman potentiel, puisque celui-ci avait entrepris sa vie politique en militant dans cette mouvance. Enfin il faut considérer que la cause légitime, de ceux qui s'inquiètent des désastres de l'immigration massive et incontrôlée, et de l'islamisation des sociétés occidentales, ne peut qu'être discréditée par une action aussi indéfendable, dans laquelle je vois surtout à l'oeuvre la combinaison fatale de l'appétit de tuer, toujours heureux de se trouver des prétextes, même les plus discutables, et du narcissisme démesuré de celui qui a besoin de se faire remarquer à tout prix. Un but de Breivik était aussi que son exploit fasse de la publicité à son «compendium» intitulé *2083*, l'énorme somme dans laquelle il a compilé toute la documentation et l'argumentation étayant son point de vue, et qu'il a envoyée par e-mail à quelques centaines ou milliers de destinataires dans les heures précédant son passage à l'acte. Malgré mon désaveu total de ses exactions, je ne trouve pas sans intérêt ce long document, dont je possède depuis quelques années une version en pdf, que je n'avais pas encore eu la patience d'explorer. J'ai passé de longues soirées depuis cet hiver à le parcourir, à le lire par endroits, et à en tirer les notes que voici.

(J'ouvrirai ici une parenthèse pour signaler que pendant ce temps j'ai eu par ailleurs l'occasion de consulter l'article que Richard Millet a consacré à un «Eloge littéraire d'Anders Breivik», texte de dix-huit pages paru en 2012 à la suite d'un autre, donnant son titre au petit volume *Langue fantôme* (éditeur P-G de Roux) dont je dirai quelques mots. S'il m'est arrivé d'apprécier les écrits de Millet, j'ai du mal à le suivre

sur ce sujet. Il déclare et répète qu'il «n'approuve pas les actes commis», mais on voit bien qu'il ne les désapprouve pas vraiment non plus, car il se dit «frappé par leur perfection formelle, donc ... par leur dimension littéraire, la perfection, comme le Mal, ayant toujours peu ou prou à voir avec la littérature». Pour ma part, n'étant pas de ceux qui rangent l'assassinat parmi les beaux-arts, je ne sais apprécier la perfection dans le crime, et je ne vois pas ce qu'elle aurait de nécessairement littéraire, il y a là une équivalence qui m'échappe. Par contre Millet fait peu de cas du compendium, dont il juge que «les naïvetés, le caractère composite, la culture Wikipédia, ne sont pas difficiles à souligner, et le rendent indigeste, quoique non dénué d'intérêt par endroits». Je souscris en partie à ces observations, mais je constate qu'en somme leur auteur trouve plus d'attrait aux actes qu'au texte, et que mon point de vue est à l'inverse. Par ailleurs il doute de la «folie» de Breivik (il met au mot des guillemets), moi pas.)

Le compendium de Breivik est donc un document volumineux : 1518 pages (un avant-propos, une introduction, trois parties totalisant 299 chapitres). Aurait-il pu être plus bref? Oui. En recherchant quelques mots de certain passage, qu'il me semblait avoir vu répété, j'ai constaté que ledit passage était reproduit trois fois dans le texte, qui n'est donc pas exempt de redites, et depuis j'en ai trouvé d'autres. C'est dommage, parce que cette dimension démesurée décourage la lecture plus qu'elle n'y incite, et désoriente celui qui s'y aventure. Comme en outre il n'y a pas de table des matières, un de mes travaux d'approche a été de feuilleter l'ouvrage pour en constituer une. Dans cette somme sont compilés des exposés historiques et des analyses politiques, dont de nombreux articles et fragments empruntés à d'autres auteurs, et aussi des renseignements sur la personnalité de Breivik lui-même et la préparation de l'attentat.

Le titre choisi peut s'expliquer de deux manières. D'une part, constitué d'une simple date située dans un futur menaçant, il fait penser au 1984 de George Orwell, auquel il semble faire écho (2083, c'est 1984 plus un siècle, moins un an). Orwell est cité une douzaine de fois au fil des pages, et si son roman 1984 n'est mentionné qu'une seule fois, c'est comme premier de la liste des dix livres préférés de Breivik (1407). D'autre part, celui-ci se réfère plusieurs fois à l'année 2083 comme devant être la date-butoir à laquelle la «guerre civile européenne» opposant l'Occident et l'islam, touchera son terme. Dans une vision prophétique, il assure que cet affrontement aura traversé trois phases : 1999-2030, 2030-2070, et 2070-2083 (voir p 803, 1257, 1351 et autres). Pourquoi précisément l'année 2083, et non la suivante ou la précédente? Visiblement pour faire écho à 1683, année de la défaite des Ottomans devant les murs de Vienne, marquant l'arrêt de la seconde vague de Jihad, celle des Turcs, comme 732 avait marqué l'arrêt de la première, celle des Arabes. Les mauvais esprits verront dans cette anticipation hasardeuse la marque du délire ou de la naïveté. (Les conspirationnistes examineront aussi son hypothèse plus raisonnable de la p 114, selon laquelle Ben Laden aurait choisi la date de l'attentat du 11 septembre 2001 en référence à celle du 11 septembre 1683).

La page de titre comporte en outre une croix de saint Georges rouge, pattée, et un sous-titre («A European Declaration of Independence», soit Une déclaration d'indépendance européenne : c'est là le titre d'un article de Fjordman, reproduit in extenso au chapitre 2.93, p 717-722, protestant contre la dictature immigrationniste exercée par l'Union Européenne et réclamant son abolition). Suivent deux formules latines. La première, «De Laude Novae Militiae» est le titre d'un texte écrit dans les années 1130 par le moine cistercien saint Bernard de Clairvaux (en français Eloge de la nouvelle chevalerie, en anglais In praise of the new knighthood). La seconde, «Pauperes commilitones Christi Templique Solomonici» (Pauvres chevaliers du Christ et du Temple de Salomon) est le nom complet de l'ordre du Temple, organisation militaire et religieuse des Templiers (en anglais Knights Templar), qui exista du XIIe au XIVE siècle, et qu'AB prétend réincarner (il en parle notamment aux pages 812 sq). Enfin cette première page porte une signature avec une forme anglicisée du nom de l'auteur et une localisation imaginaire («By Andrew Berwick, London - 2011»).

2083 s'ouvre sur un avant-propos de sept pages (3-9) intitulé «About the compendium». L'auteur y annonce les principaux sujets qu'il abordera (la critique de l'idéologie du politiquement correct, qu'il nomme plus souvent marxisme culturel ou multiculturalisme, et la lutte contre la colonisation musulmane de l'Europe, que le multiculturalisme favorise) et donne quelques indications techniques. Il déclare avoir consacré quelque neuf ans à préparer son projet (sans dire que ledit projet doit aboutir à un attentat), dont cinq années à étudier et à accumuler des ressources financières (le jeune surdoué semble avoir exercé son sens des affaires dans le commerce en ligne) et trois passées à temps plein à compiler et à rédiger son «compendium». Il estime y avoir investi 317.000 euros, dont 130.000 versés de sa poche, et 187.500 qu'il considère avoir perdus en arrêtant de travailler pour se vouer à son entreprise spéciale (4, 8. On remarquera régulièrement dans l'ouvrage un penchant pour la quantification (de l'argent, du temps, des matériaux, etc)). J'ai calculé que cela représentait 62500 euros par an, et donc un revenu mensuel supérieur à 5000 euros, ce qui n'est pas invraisemblable. Il dit s'apprêter à envoyer son texte aux quelques milliers de personnes dont il a obtenu l'adresse e-mail par Facebook et déclare que le compendium est sans copyright et peut être reproduit librement. Très au fait des moyens de communication actuels, il appelle ses lecteurs à diffuser son ouvrage sur tous les torrents, blogs, sites, réseaux sociaux et forums possibles, ainsi qu'à le traduire (6). Il précise avoir choisi la forme d'un fichier Word plutôt que d'un pdf car ainsi le fichier est plus léger, plus maniable et plus facilement éditable (mais c'est sous la forme d'un pdf que je l'ai trouvé en ligne) (On le trouve encore facilement en requérant dans Google "2083 pdf"). Il fournit même des conseils détaillés pour lire son texte sur Kindle ou pour l'imprimer par les services de «print on demand», etc (7). Il prévient que l'anglais n'étant que sa seconde langue, il peut y avoir des erreurs dans le texte (il y en a, en effet, même s'il maîtrise la langue remarquablement : on ne trouvera pas là un style recherché, mais une grande clarté d'expression). Breivik signe son avant-propos en présentant de nouveau son nom anglicisé en Andrew Berwick, et en s'attribuant le titre de chevalier templier d'Europe.

L'Introduction au compendium 2083 tient sur 27 pages (11-37) dans lesquelles sont examinés l'histoire et les différents aspects de l'idéologie politiquement correcte qui règne sur les universités, les médias, l'industrie des loisirs et les mentalités en général depuis l'après-deuxième-guerre-mondiale, et plus encore depuis les années 60. Pour qualifier cette idéologie, Breivik reprend l'expression de marxisme culturel, désignant un marxisme non plus limité au seul domaine économique mais reconnaissant et privilégiant l'importance du facteur culturel. Cet exposé n'est pas très original, puisque ses éléments peuvent être aisément retrouvés ailleurs, mais il donne un assez bon aperçu des différents courants de pensée englobés dans cette idéologie (relativisme culturel, multiculturalisme, anti-christianisme, racisme inversé, homosexisme, féminisme, théorie du genre, etc) et présente des portraits intellectuels des principaux maîtres à penser de ce mouvement (Gramsci, selon qui il fallait détruire la mentalité chrétienne des ouvriers pour en faire des révolutionnaires, Lukacs, communiste éminent quoique fils de banquier, Reich le freudo-marxiste fou furieux, Fromm, Adorno, Marcuse, et d'autres) dont la plupart se rattachent à l'Ecole dite de Francfort. Il y a vers le début une page bien tournée (12) où l'auteur imagine ce que serait l'effroi d'un homme occidental des années 50, habitué à un climat de sécurité et de courtoisie, s'il se trouvait soudain plongé dans le monde actuel, marqué par la violence, la pornographie, la drogue et la crasse. Il y a çà et là de bons mots, peut-être originaux, comme cette observation que bien des campus sont devenus «de petites Corées du Nord couvertes de lierre» (14). Sur ces questions de civilisation, je me sens moins conservateur qu'AB, parce que tout en déplorant l'entreprise de démolition systématique de la culture traditionnelle par le marxisme culturel, je reconnais la légitimité de la critique. Le problème étant que la critique marxiste-culturelle tend

à s'imposer comme elle-même incriticable, comme une idéologie qui n'admet pas que la remise en cause puisse à son tour être remise en cause.

La première partie ou Livre 1 (Book 1) longuement intitulée «What you need to know, our falsified history and other forms of cultural marxist / multiculturalist propaganda» (Ce que vous devez savoir (sur) notre histoire falsifiée ...) s'étend sur 241 p (38-278) en 30 chapitres. Elle est essentiellement consacrée à l'islam. Breivik examine d'abord en quelques pages le «négationnisme» dont bénéficierait l'islam en Occident, où l'Orient est en général présenté comme une victime perpétuelle de l'impérialisme européen, et où la propagande pseudo-historique inspirant les livres scolaires passe sous silence ou estompe les invasions, persécutions et massacres perpétrés par les musulmans. Il est vrai que l'idéologie multiculturaliste tend à ne dire que du mal de l'Occident, et que du bien des anciens pays colonisés. L'auteur présente ensuite les principes et les particularités de l'islam (le prophète, le Coran, les sourates bénignes de la Mecque et les belliqueuses de Médine, etc). Enfin la plus grande part de ce Livre 1 étudie l'histoire de la guerre de conquête à peu près incessante que le monde musulman a menée contre le reste du monde, en particulier contre la chrétienté. Là encore le matériau n'est pas très original, ni exempt de redites, ni très clairement ordonné, mais on dispose d'un assemblage d'exposés assez bien faits sur divers points de l'histoire du pourtour méditerranéen et du Proche Orient (Andalousie, croisades, Chypre, Arménie, Grèce, Turquie, Liban, Bosnie, Kosovo, etc, dont 15 pages sur la seule bataille de Poitiers, par exemple). Plusieurs spécialistes et polémistes sont cités plus ou moins longuement (Fjordman, Marc Steyn, Serge Tirfkovic, Robert Spencer, Bat Ye'or, Abdullah Al-Araby, Walid Shoebat et alii). (Il y a un problème technique, le bas de la page 137 (chapitre 1.11) n'étant pas poursuivi à la p 138, mais repris à la p 140 (ch. 1.12)).

La deuxième partie ou Livre 2 (Book 2) sobrement intitulée «Europe burning» (L'Europe en flammes) s'étend sur 485 pages (280-764) en 107 chapitres. Elle rassemble toute une série de réflexions au sujet des problèmes auxquels l'Europe a été confrontée dans le passé récent et dans l'actualité. Il y a des critiques appuyées de l'idéologie multiculturaliste de l'Union européenne, accusée de favoriser l'immigration, et par conséquent l'islamisation du continent, mais aussi contre le «marxisme culturel» en général, contre le féminisme, etc, un examen des actions ennemies (jihad, terrorisme) et un passage en revue des organisations identitaires et conservatrices. C'est dans cette partie qu'apparaît singulièrement l'importance du blogueur norvégien Fjordman, dont trente-cinq articles sont reproduits in extenso. Cette présence évidente de Fjordman a été pour celui-ci un sujet d'embarras sérieux, après les attentats, car la médiatèrie unanime s'est empressée de l'assimiler au terroriste Breivik, ce qui était abuser. Fjordman est un polémiste talentueux, dont certes un sujet de prédilection est la dénonciation des dangers de l'immigration de masse et de l'islamisation, mais qui n'a jamais appelé quiconque à perpétrer des exploits insensés comme ceux dont Breivik s'est rendu coupable. Dans les vues radicales qu'il expose, Breivik envisage la future déportation des musulmans d'Europe (chapitre 2.104).

La troisième et dernière partie ou Livre 3 (Book 3) intitulée «A declaration of preemptive war» (Une déclaration de guerre préventive) s'étend sur 753 pages (766-1518) en 162 chapitres. C'est la plus longue, la plus composite, et par endroits la plus personnelle. Il apparaît dans cette partie comme dans les autres et peut-être plus encore, un contraste entre la volonté d'ordonner, de répartir la matière avec soin dans de multiples chapitres et sous-chapitres, et la confusion des retours et des redites. Certains chapitres sont d'ailleurs signalés comme étant de simples brouillons, ou en chantier. Breivik ouvre cette partie par une curieuse déclaration selon laquelle tout ce qui suit peut ou doit n'être considéré que comme une fiction, une politique-fiction dans laquelle il explore, parfois très en détail, ce qui pourrait advenir si en effet la situation de l'Europe évoluait vers une guerre de civilisation. Il déconseille aux combattants de s'en prendre directement aux musulmans mais recommande de

s'attaquer à l'establishment multiculturaliste. Il envisage toutes sortes d'actions terroristes, allant des «simples» explosions jusqu'aux attaques chimiques (ch 3.55) ou nucléaires (ch 3.56), inventorie des cibles potentielles, donne des explications techniques, tout en présentant son camp comme «nous les conservateurs culturels modérés»! (p 1242). Il imagine certaines conjonctures, par exemple l'état de la France en 2069, à la fin de la deuxième phase de la guerre : «Population de 120 millions d'habitants, dont 60 millions de musulmans. L'intégration et l'assimilation de la majorité des musulmans a échoué. Il y a maintenant quatre grandes enclaves musulmanes dans différentes régions. Le pays est en faillite depuis 2060, le taux de chômage est de 30 % (60 % chez les musulmans). Plusieurs milices musulmanes se sont formées, ainsi que des groupes ultra-nationalistes français. (...) Il y a chaque semaine des attaques terroristes contre les civils français et d'autres cibles (...) Plusieurs organisations musulmanes demandent l'autonomie, et le droit d'appliquer la charia...» (p 1290). Il établit une typologie des traîtres («marxistes traditionnels, marxistes culturels, humanistes suicidaires, carriéristes cyniques, capitalistes globalistes», p 804) qu'il répartit en traîtres de catégorie A, B et C, et fixe les châtiments applicables après la victoire, allant jusqu'à la peine de mort avec confiscation des biens (p 930 sq). Il calcule qu'il y a en France 65650 traîtres de catégorie A (p 932). Il prévoit pour la population musulmane un programme draconien d'assimilation (conversion, changement de nom, interdiction de la langue arabe, etc) sous peine d'expulsion (avec toutefois une indemnisation financière, p 809 sq). Entre ses prophéties hyper-réalistes et ses visions délirantes, il réussit à l'occasion quelques traits d'humour noir, ainsi lorsqu'il envisage une «attaque au lance-flammes du barbecue annuel du parti socialiste» (p 943), ou quand il pastiche le folklore des anciens combattants en énumérant les multiples distinctions et récompenses à attribuer aux combattants méritants, dont le titre de «Destructeur distingué du marxisme culturel» (p 1078, j'avoue que cela m'a fait sourire). On remarque à ce propos un aspect néronien de la personnalité de Breivik, cet incendiaire esthète, qui décrit avec complaisance les diverses décorations, médailles, rubans et insignes, dont il montre des exemples tirés de sites spécialisés. Mais avant que la guerre soit finie, il faut d'abord la déclencher. Il ne voit pour cela rien de mieux que «la terreur comme moyen de réveiller les masses» (ch 3.22) sans trop se demander si la terreur n'aura pas à l'inverse l'effet de les épouvanter et de le discréditer. Il compte agir comme chevalier de l'ordre des Templiers, qu'il prétend avoir refondé à Londres en 2002 avec quelques autres personnes, qu'il s'abstient de citer sous prétexte de protéger leur anonymat (ch 3.12). Selon lui l'organisation ressuscitée a pour but de défendre l'Europe chrétienne, reprendre le pouvoir, chasser l'islam, détruire le marxisme culturel et châtier ses crimes (ch 3.12, 3.20). Il s'arrange comme il peut avec l'idée que le genre d'action qu'il prépare n'est pas très catholique. On comprend que lui-même n'a pas vraiment la foi mais se sert plutôt de la religion chrétienne comme d'une sorte d'étendard culturel (ch 3.139). Toutefois il admet étrangement croire aux anges (p 1333). Entre autres détails curieux, il imagine, en cas de survie à son action, et donc de procès, le discours qu'il tiendrait, discours dans lequel, citant des exemples historiques célèbres, il prend la défense de Sitting Bull contre le général Custer (p 1107, 1110).

Il y a vers la fin du livre deux chapitres singuliers, qui sont les plus personnels et les plus longs, une soixantaine de pages chacun. Tout d'abord le chapitre 3.153, qui se présente comme un entretien avec «un» chevalier justicier de l'ordre du Temple, dont on comprend bientôt que ce n'est nul autre que l'auteur lui-même. Une autre surprise est que malgré le tour réaliste des propos rapportés, par exemple une réponse commençant par «C'est une bonne question...», on devine peu à peu que c'est une fausse interview réalisée en fait par lui seul. La motivation narcissique apparaît quand, après diverses considérations politiques, Breivik se met tout simplement à raconter sa vie et à parler de ses goûts personnels, dans tous les domaines (parmi ses préférences, p 1406-1407, les chemises Lacoste, la bière Budweiser tchègue, le cocktail Red Bull + Absolut). C'est

divertissant. L'autre long chapitre personnel (3.154) est le journal qu'il a tenu pendant les mois précédant l'attentat. Pour disposer d'un local où préparer discrètement une bombe, et pour pouvoir se procurer des produits chimiques explosifs, il a l'idée de créer une société agricole, de louer une ferme et de faire semblant de vouloir cultiver des betteraves. Il y a de longs passages techniques assez ennuyeux, et parfois un peu de suspense, quand il décrit les risques auxquels il s'expose en manipulant les produits dangereux, ou quand arrivent des visiteurs inattendus. Je ne sais ce qui est vrai, dans tout ce qu'il raconte. Il y a un épisode douteux où, après avoir repéré sur Google Earth une région isolée en forêt, il s'y rend au prix d'un trajet de plusieurs heures en voiture, pour enterrer à deux mètres de profondeur une valise dans laquelle il a enfermé son armure pare-balles et divers matériels (pourquoi aller si loin? peut-on vraiment creuser la terre avec juste une pelle et sans pioche, comme il dit? p 1420). Il y a un étrange contraste entre la gravité des activités et le ton parfois juvénile enjoué (il ponctue ses propos de «lol» et termine certaines phrases par des signes graphiques dessinant des visages). Sa dernière note est datée à 12:51 le vendredi 22 juillet 2011, le jour même des attentats (la bombe d'Oslo explosera à 15:26).

Le compendium se referme, après des glossaires, sur sept photos en couleurs de Breivik, dont une où il apparaît habillé en franc-maçon, une en uniforme d'officier décoré, une en combinaison chimique, et une en tenue de combat. Narcissisme et goût de la violence, on en revient là.

Je conclurai ici ce reportage sur une oeuvre curieuse, intéressante sans être passionnante, où l'on trouvera quelque matière à méditer si l'on ne se perd dans la masse. Oeuvre d'un possédé, pas sot mais fou à lier.

Vendredi 30 juin 2017. Le souvenir vague mais certain d'avoir aimé jadis *Le sabbat*, de Maurice Sachs, et sa *Chasse à courre*, m'a encouragé dernièrement à lire *Au temps du boeuf sur le toit*, qu'un esthète recommandait sur le net, et qu'une fée bienveillante a eu la gentillesse de m'offrir (dans l'édition des Cahiers Rouges, Grasset). C'est une chronique du Paris nocturne et festif, bourgeois et bohème, des années de l'après-guerre, allant de juillet 1919 à octobre 1929. Le livre bizarrement construit se présente comme un journal irrégulièrement tenu, dans lequel les deux premières années, 1919-1920, occupent à elles seules presque la moitié du volume (avec visiblement un petit cafouillage chronologique au début de la deuxième année, où les dates du 3 et du 4 «décembre 1919», placées entre celles des 1er et 10 janvier 1920, doivent plutôt être celles des 3 et 4 janvier). Après quoi l'auteur, ayant laissé tomber son journal entre temps, passe tout d'un coup, page 118, à l'an 1928. Mais le reste du livre n'est pas seulement consacré aux deux années restantes, 1928-1929, car en compensation l'auteur y copie aussi, sur quatre-vingt pages (153-232) les notes prises par un ami pendant les années manquantes. Le nom de ce proche, Blaise Alias, porterait à croire qu'il n'est autre que Maurice lui-même, mais alors on comprend mal ce qu'apporterait l'artifice de procédure. Sachs évoque dans ce livre sa vie de gosse de riche, ses fêtes et ses bals, ses divertissements et ses fréquentations, jusqu'à la fin où l'on devine que sa vie va devoir changer, sa famille ayant été ruinée par la crise de 29. Je dois avouer que l'ensemble m'a paru assez fade et inconsistant, sauf en quelques points. J'aime bien sa réflexion désabusée sur l'art moderne, dont sans cesse «l'audace» devient «routine» (p 66). J'aime beaucoup la visite à Jean Cocteau (97-98) dont il retient force détails pittoresques, comme ces «cannes rapportées d'Angleterre après, dit la légende locale, qu'on les a vues en songe dans une boutique anglaise où l'on fut les chercher», et l'impression qu'il «n'a rien écrit, qui vaille une demi-heure de sa conversation». Il y a une longue et belle phrase qui s'étend ininterrompue sur deux pages (145-147) dans laquelle une foule de personnages sont esquissés, chacun en quelques traits ou un seul. On sourit à la remarque politique selon laquelle «Il y a un mouvement républicain anticommuniste qu'on appelle le fascisme» (184) ou à la citation d'un slogan commercial amusant : «Grâce au rasoir de sûreté Gillette, une lady décolletée a

toujours les dessous de bras blancs et veloutés» (191). Mais au bout du compte, la pêche est maigre.

Mardi 4 juillet 2017. HAIKU INSPIRÉ

Un génie, un djinn,
Tapi sous mon oreiller,
Me souffle une idée.

Mercredi 5 juillet 2017. La femme est la «prolétaire du prolétaire», à ce qu'on raconte, sauf quand elle est plutôt sa bourgeoise, voire carrément sa patronne...

Vendredi 7 juillet 2017. Entendu cette phrase, en rêve : «Un homme aime le désordre parmi les aigles».

Jeudi 13 juillet 2017. En fin d'après-midi, hier, pour ma dernière soirée bordelaise de la saison, je suis allé voir deux des oeuvres de Richard Long dont on inaugurerait l'exposition en ville, son *Stone field* à l'Espace Saint-Rémi et sa *Cornwall slate line* au Grand Théâtre. Avec mon esprit chagrin, je ne pouvais m'empêcher de me demander combien avaient coûté ces installations, et aux frais de qui (sur ce dernier point, j'ai ma petite idée). Mais j'aime beaucoup l'oeuvre très originale de cet artiste, pour qui j'ai grande estime. Il était présent dans les deux lieux, et j'étais content de le voir en personne. Un homme de haute taille, avec l'air sérieux que je lui imaginais, et encombré d'un sac à dos, d'où dépassait une bouteille d'eau. Le Grand Théâtre promettait un pot, mais il fallait d'abord se taper le baratin des autorités culturelles et je n'en ai pas eu la patience, je me suis éclipsé vers ma tanière des Chartrons.

Samedi 15 juillet 2017. Mon départ en vacances, et surtout mon arrivée à destination, me donne l'habituelle sensation de découragement. Me voilà sur place depuis avant-hier, avec la flemme de ranger mes bagages, et d'attaquer la longue liste de tâches domestiques, sylvicoles et intellectuelles que je me suis assignées. Au moins ne suis-je pas accablé de chaleur, il fait même plutôt frais, c'est déjà ça. Seigneur, accordez-nous un été bien pourri, afin que nous puissions enfin nous reposer.

Je suis allé voir comment allaient mes deux derniers, le petit châtaignier replanté au Désert et une touffe de figuier plantée à la Rigeasse, que j'avais retrouvés moribonds à ma dernière visite, suite aux violentes chaleurs de juin. Le figuier paraît bien reparti, mais le châtaignier a l'air mort. Comme il a déjà ressuscité une paire de fois, je ne perds pas tout espoir, mais il faudra sans doute attendre l'an prochain pour voir ce qu'il en est.

Le président Macron, dont je n'attendais rien de bon, m'a quand même réservé quelques bonnes surprises. Entre autres il a pris pour ministre de l'Education nationale un type qui n'a pas l'air d'être un rigolo, alors que depuis des lustres le poste n'avait précisément été occupé que par des rigolos, avec les résultats que l'on sait. Cela redonne un peu d'espoir. Par ailleurs le président vient d'inviter à Paris son homologue américain, montrant ainsi qu'il tient Donald Trump pour un interlocuteur fréquentable, ce qui doit bien embarrasser la médiaterie, qui ne parle de Trump que pour lui dégueuler dessus. Et comme tout ce qui embarrasse la médiaterie me met de bonne humeur, je profite de l'occasion.

Dimanche 16 juillet 2017. Ce matin, en feuilletant un site d'illettrés, j'y vois mentionné «le bon saint Maritin», qui fera ma joie de la journée.

Lundi 17 juillet 2017. Hier j'ai trouvé l'énergie d'accomplir quelques gestes pour tâcher de m'arracher au marasme estival. J'ai rangé mes vêtements, j'ai pris ma première douche depuis trois jours, et je me suis rasé. A part ça je n'entreprends rien de sérieux mais j'essaye au moins de me livrer à de petites besognes utiles, pour ne pas perdre mon temps. Je désherbe une bordure, je démousse un bout de trottoir, je monte dans les

bois chercher quelques bûches, je fends les plus grosses en deux et je les range dans mon bûcher de proximité. Hier soir j'ai passé quelques heures à regarder des documentaires sur Staline, en anglais, sur YouTube. Le dernier était une comparaison du destin parallèle de Staline et Hitler, le destin peu marxiste d'hommes nés fort pauvres, parvenus aux sommets de pouvoirs tyranniques. Un détail frappant est qu'ils auraient coexisté quelque temps non loin l'un de l'autre, à Vienne, en 1913 je crois (en voulant vérifier, je ne trouve rien qui confirme cette coïncidence (PS. Un lecteur, Carnif Low, se «rappelle avoir lu dans la biographie de Montefiore consacrée aux jeunes années de Staline, que Hitler et lui se sont trouvés en effet à Vienne à cette période, et c'est sans doute là qu'ils furent spatialement le plus à proximité l'un de l'autre»)). Depuis mon arrivée j'ai aussi passé une autre soirée à chercher des documentaires, cette fois sur la préhistoire. C'était plus laborieux. Souvent on comprend dès les premiers instants, à la musique idiote, au ton de la voix off, que l'émission ne s'adresse pas vraiment à des adultes. Il y a aussi les moments où l'on sent venir les gros sabots de l'idéologie, quand on nous explique d'un air entendu que l'homme de Néandertal prisait la diversité, et pour ainsi dire faisait barrage au Front National, j'exagère à peine. Heureusement YouTube a sa commodité, il suffit de cliquer sur une des options proposées en marge, pour passer instantanément à autre chose. Finalement les docs les plus intéressants que j'ai trouvés ce soir-là étaient aussi les plus austères dans la forme, de simples conférences d'universitaires derrière un pupitre. J'admire leur science à repérer que tel menu fossile est l'os de telle phalange de tel orteil, et les déductions qu'ils parviennent à en tirer. Sur la question de Néandertal, j'ai l'impression qu'on ne sait toujours pas au juste s'il n'était qu'une race d'homme, ou une espèce à part. Il reste encore beaucoup à découvrir dans ces domaines, et qui sait quels beaux génocides retrouvés dans l'Eden. Mais on ne connaîtra sans doute jamais le nom des Hitler ou des Staline des cavernes...

Vendredi 21 juillet 2017. J'aimais bien l'acteur Claude Rich, qui vient de disparaître, hélas, mais à 88 ans, c'est une belle course. Il avait le genre de maintien qui me plaît. Je n'ai de lui qu'un seul souvenir personnel, je l'avais croisé alors qu'il chinait aux Puces de Saint-Michel, un dimanche matin, dans les années 80 ou 90. Il était chic, en chemise blanche, le col ouvert.

Dimanche 23 juillet 2017. J'avais envisagé de participer à la brocante qui se tient aujourd'hui au Plan d'eau de Saint-Jean d'Angély, j'avais même réservé une place par téléphone, mais le temps incertain me faisait hésiter et finalement hier soir j'ai rappelé pour me décommander. J'ai bien fait, car en fait il a plu par intermittences dès ce matin, et je peux traîner tranquillement au lit.

Je n'ai rien accompli de bien mémorable pendant la dizaine de jours déjà passés ici, que les petites besognes de rangement et de nettoyage, qui ne sont d'ailleurs pas les moins aimables. Allées et venues dans la maison, le jardin et les bois. Siestes, courses, etc.

Un jour j'ai trouvé dans un bois une petite plume bleue d'aile de geai, il y avait longtemps que je n'en avais vu, et un autre jour dans le jardin une plume noire et blanche qui d'abord m'a intrigué, puis je l'ai attribuée à une huppe, en repensant au moment où une escadrille de trois huppés avait atterri sur la pelouse. A cette occasion je suis retourné voir la vingtaine de plumes que j'avais collectionnées jadis dans un petit album à photos, très pratique pour cet usage. Il paraît que ces albums, dont les feuilles sont des protège-documents de format carte-postale, se vendent de moins en moins, du fait des progrès de la photo numérique. Je garde une sympathie particulière pour la première de ces plumes, une de pivert, trouvée près d'un lac de Dordogne il y a peut-être un quart de siècle.

J'ai été accablé d'une invasion de fourmis, qui tenaient meeting dans un coin de ma cuisine. La colonie comprenait de petits individus très mobiles et d'autres plus grands, dotés d'ailes et moins vifs. Très vite il m'est apparu que la seule solution était le génocide. Je l'ai pratiqué au

moyen d'un aspirateur. Elles sont réapparues le lendemain, moins nombreuses, et je suis repassé à l'attaque. Depuis lors il semble que la paix règne.

Récemment un copain m'a confié qu'il s'était mis à collectionner les cent premiers volumes de la collection Le Livre de Poche, dans leur édition vintage. J'aime beaucoup cette idée. J'attendais d'être de retour ici pour voir si je n'en avais pas un, que je pourrais lui offrir, mais ce n'est pas le cas.

J'ai voulu me défaire d'un vieil évier en céramique blanche, de 61 x 52 x 13 cm, qui traînait depuis longtemps sous le hangar, et dont il paraissait sans cesse plus évident que je ne ferais jamais rien. Je ne voulais ni le jeter, ni essayer de le vendre. Je l'ai offert gratis sur la page Facebook «Bric à brac dans le 17, vendez se que vous voulez» (sic) où il n'a intéressé personne. Le lendemain je l'ai proposé sur le site Recupe.net et le jour même il a été emporté par un jeune homme, qui retape une maison avec sa femme à Bernay-Saint-Martin. En en parlant le soir avec Derek, il m'a dit que ces vieux éviers carrés sont prisés en Angleterre, où on les nomme «butler sink», c'est à dire évier de sommelier, ou de majordome. Mais pas de regret, le voyage n'aurait pas valu la peine.

Le plus beau spectacle de ces derniers temps a été pour moi la vision fugace d'un beau cheval. J'étais en train d'abreuver le jeune peuplier blanc que je bichonne à la Rigeasse, et qui souffre facilement de la soif, quand au bout du chemin est apparu ce cavalier sur sa monture. Ils se sont approchés et se sont arrêtés un instant, en passant à mon niveau. Le cavalier était une cavalière souriante, dont je distinguais mal les traits, car elle portait une bombe et des lunettes noires. Le cheval était de petite taille, un double-poney me dit-on, avec une magnifique robe blanche tachetée de noir. J'en étais sans voix et je n'ai su que dire Bonjour, à quoi la dame a répondu de même, sans que je distingue, là encore, si la voix était française ou étrangère, comme on m'a ensuite dit qu'il se pouvait. Puis ils se sont remis en marche et se sont éloignés. J'aimerais avoir la chance de les revoir.

Lundi 24 juillet 2017. Les USA sont dans Lausanne et dans Jérusalem.

Mercredi 26 juillet 2017. DISTINGUOS. Je feuillette les dictionnaires pour préciser mon vocabulaire.

Par exemple j'ai du mal à retenir la différence entre le sigle et l'acronyme. Le sigle est l'abréviation d'une formule, réduite aux initiales des mots. Il se prononce lettre par lettre (comme dans CGT, TGV). L'acronyme est un sigle prononcé comme un mot ordinaire (Ovni, Sida). Le Wiktionnaire fait remarquer que certaines abréviations peuvent se prononcer des deux façons, comme l'URSS. C'est aussi le cas de l'ONU, me dis-je.

J'ai longtemps cru que la bille et la grume étaient des synonymes, désignant un tronc d'arbre coupé et dépouillé de ses branches. J'apprends que la grume est la pièce entière, la bille n'étant qu'un tronçon de grume, et le billot un tronçon de bille.

La distinction me paraît plus confuse pour la perche et la gaule. Je lis que la gaule serait une longue perche, ce qui ne me convainc qu'à moitié. Les perches de saut à la perche, qui mesurent entre trois et cinq mètres, sont-elles bien plus courtes que les gaules à gauler les noix ou celles pour pêcher à la ligne?

Mercredi 2 août 2017. L'essentiel de mon temps ces derniers jours a été consacré à la fabrication d'une remise d'environ deux mètres sur quatre et demi, qui me servira entre autres de bûcher supplémentaire. J'en avais longuement conçu les plans pendant mes insomnies de cet hiver, mais au moment de les mettre en oeuvre le courage m'aurait manqué, si mon aide de camp n'était venue m'apporter son aide précieuse pendant une semaine. La construction n'a pas été sans difficultés. Elle m'a aussi donné des satisfactions, entre autres celle d'acquérir une petite visseuse Black+Decker, qui s'est avérée être un excellent jouet, gracieux, maniable

et efficace. Il me reste maintenant à garnir de planches les murs des côtés et du fond, et à espérer que l'ensemble résistera aux tempêtes.

Le dernier jour, comme je m'apprêtais à fixer sur le plancher du toit les sept ondulines bitumées que j'avais achetées, et qui étaient encore empilées par terre dans l'herbe, j'ai vu qu'à celle du dessus pendait une étiquette blanche presque détachée, tenant encore par un bout.

Machinalement je me suis baissé pour l'arracher. Je me suis alors aperçu qu'un petit de lézard était collé sur la face adhésive. Le dos de son corps minuscule y était entièrement scotché, ce qui l'empêchait si bien de bouger que je l'ai d'abord cru mort, mais en le touchant du bout du doigt j'ai observé qu'il frémissait. Il paraissait incertain de pouvoir dégager sans dommage un organisme aussi menu et fragile, mais je me suis mis à l'oeuvre à l'aide d'un clou, grâce auquel peu à peu j'ai réussi à décoller la tête, les membres, le dos, enfin la queue du jeune reptile. Souvent les animaux sont bêtes et celui-ci, qui d'abord ne s'était pas méfié du piège involontaire mais mortel de l'étiquette gluante, ne comprenait pas non plus que je venais à sa rescousse, et dès que sa tête fut libérée, il tentait de mordre le clou, dans de petits accès de furie silencieuse. Mais enfin nous autres, qui sommes plus malins, nous savons qu'il faut faire le bien parce que c'est le bien, et non pour en être remerciés.

Jeudi 3 août 2017. Au cours d'une insomnie dernièrement j'étais sorti prendre l'air devant la maison vers deux ou trois heures du matin, quand il y a eu un bruit à quelques mètres de là, comme si quelqu'un avait heurté une brique ou une ardoise. Il faisait nuit noire et je n'y voyais rien. Avant de retourner me coucher, je suis allé chercher ma lampe électrique pour jeter un coup d'oeil. Il y avait sur le trottoir un lérot mort, qui sans doute venait d'être tué par un chat, et l'assaut n'avait produit que ce petit choc. Je n'avais vu ni entendu de lérot depuis longtemps dans ce jardin, et je me demandais récemment s'il en restait encore. Eh bien, il en restait au moins un. A vrai dire je crois en avoir repéré un nid l'été dernier dans la tuilerie. Le lendemain matin l'animal avait disparu, et j'en étais bien aise, mais quelques heures plus tard je l'ai trouvé qui gisait non loin de là, dans la pelouse. Je ne voulais pas m'en occuper et j'ai traîné une journée avant d'aller saisir le petit corps par la queue et le déposer au compost.

Un de ces derniers jours j'ai trouvé dans l'herbe la moitié d'une coquille d'oeuf blanc, plus petit que de poule, peut-être celui d'un pigeon ou d'une tourterelle. Et par coïncidence le lendemain, en creusant la terre dans un coin que je voudrais terrasser, je suis tombé sur cette trouvaille presque archéologique : un boulet de charbon. J'ai posé les deux objets sur un appui de fenêtre, où ils sont encore. Ils se ressemblent par la forme ovale et la taille, tout en présentant le contraste du blanc et du noir, du fragile et du solide, du biologique et du minéral. Je les montrerais à un visiteur, s'il en passait.

Vendredi 4 août 2017. Parce qu'on m'en avait parlé, j'ai lu trois recueils de Jacques-Marie Dupin, parus entre 1987 et 93 : *Réflexions sur quelques idées reçues et sur leurs contraires*, *La tête entre les mains*, et *L'arbre de Diane*. Ce sont des textes brefs, des aphorismes, des poèmes à teneur philosophique. Il y a de belles formules, parfois trop obscures à mes yeux. Je me suis aperçu que j'avais déjà dû avoir *La tête entre les mains* entre les mains, en y reconnaissant ce passage que j'avais copié, peut-être cité : «Je pousse le portail rouillé, j'écarte les hautes herbes à l'abandon. / Un gros merle noir se lève sous mes pieds, volète un peu plus loin, se retourne et me sourit. / Qui est-ce?» Le début me fait penser à mes arrivées à La Croix, du temps que je n'avais pas les moyens de payer un jardinier pour couper l'herbe. L'idée que le merle sourie ne me plaît pas trop, mais j'aime bien la question finale, supposant que l'animal n'est pas qu'une bête, mais un individu, un être personnel.

Samedi 5 août 2017. J'ai acheté deux livres, le mois dernier.

D'abord *Eglises romanes en Vals de Saintonge*, du docteur Pierre Lavallée.

L'Office du Tourisme de Saint-Jean d'Angély le vendait un euro, un prix de solde, j'imagine, pour cette brochure de quarante pages parue en 1991. Je me demande si l'auteur est le même docteur Lavallée que notre médecin de famille, du temps de mes premières années, quand nous habitions encore là, mais je ne sais à qui en demander confirmation. Puis au magasin Point Vert, à Beauvoir sur Niort, *Faire ses bocaux avec Le Parfait* (Hoëbeke, 2014). Ce pimpant ouvrage, joliment mis en pages et solidement relié, m'a tout de suite tapé dans l'oeil, et je savais exactement à qui l'offrir.

Dimanche 6 août 2017. D'ordinaire c'est au printemps, que des hirondelles s'introduisent dans la maison et volètent autour de la salle à manger, cherchant vainement un endroit propice où installer leur crèche. Mais il en est encore venu hier, un 5 août, fait sans précédent. Peut-être ces animaux, même déjà installés, continuent-ils de prospecter le territoire, à toutes fins.

Je reste un bricoleur maladroit, mais de mieux en mieux équipé. J'ai succombé à une offre irrésistible de Bricomarché, en achetant un Etabli pliant (a Foldable workbench, un Banco pieghevole, enchantement des emballages multilingues) que je n'ai d'ailleurs nulle intention de plier, mais qui me rend de grands services.

Les vacances dans mon ermitage sont pour moi l'occasion de sacrifier à l'un de mes vices, l'exploration des vins de solderie. Les résultats sont inégaux, naturellement, mais ces derniers jours j'ai eu le plaisir d'arroser mes repas de deux excellentes bouteilles lombardes provenant de Santa Maria della Versa, dans l'Oltrepò Pavese (l'Outre-Pô de Pavie, ce nom à lui seul me disposait favorablement) : un Riesling spumante et un Moscato subtil, dont je garderai le meilleur souvenir.

Lundi 7 août 2017. Contre la propagande féministe, qui présente les hommes systématiquement comme des oppresseurs d'une gent féminine à laquelle on n'a rien à reprocher, il faut rappeler que s'il existe des termes comme mégère, dragon, chipie, vipère, virago, harpie, rombière, teigne, etc, pour désigner certaines femmes, ce n'est pas parce qu'ils ont été inventés par des misogynes malveillants, pour ternir la juste image de la perfection féminine, mais parce qu'ils correspondent à des types humains que l'on peut en effet observer, dans le monde réel.

Mardi 8 août 2017. Il entre dans ma sympathie pour le christianisme, le fait qu'on ne soit plus obligé d'y croire.

Mercredi 9 août 2017. HAIKU ADVERBIAL
Indépendamment,
Individuellement,
Personnellement.

Jeudi 10 août 2017. J'avais emporté avec moi le livre *40 preguntas fundamentales sobre la Guerra civil*, de l'historien hispaniste texan Stanley Payne, en comptant seulement le parcourir, mais finalement j'en ai lu d'assez longs passages. Il semble que l'ouvrage ne soit édité que dans cette traduction espagnole de 2006, aux éditions madrilènes La Esfera de los Libros. Le titre a peut-être inspiré le *Franco para antifranquistas en 36 preguntas clave*, publié trois ans plus tard par le polémiste hérétique Pío Moa, lequel est soutenu par Payne. Moa s'était rendu célèbre par son fameux *Los mitos de la Guerra civil* (2003), et je pense qu'il y aurait même lieu de parler de Mystères, à propos de cette tragédie historique. Mystérieux, le succès de cette rébellion militaire (après il est vrai une guerre laborieuse de trois ans) alors que la majorité des généraux en poste étaient restés fidèles à la République ; la mort rapide et successive, dans deux accidents d'avion, d'un des protagonistes, le général Sanjurjo, puis du principal instigateur, le général Mola, laissant à Franco une première place qu'il n'avait pas au départ (comment ne lit-on pas plus que cela de théories du complot à ce propos?) ; la montée en puissance, pendant la guerre, d'un Parti communiste espagnol pratiquement inexistant auparavant ;

l'aboutissement à un régime quasi fasciste d'une insurrection au départ autoritaire, certes, mais républicaine, etc. Un des chapitres qui m'ont le plus intéressé est celui dans lequel Payne répond à la Question 13, à savoir : Le massacre du clergé et la destruction de ses biens constituent-ils la plus grande persécution religieuse de l'Histoire? En comparant avec les chiffres des tueries de la Révolution française (environ 2000 prêtres) et des révolutions russe et mexicaine, l'auteur conclut que l'assassinat de près de 7000 prêtres, moines, nonnes, séminaristes et évêques espagnols représente en tout cas l'un des plus grands massacres de religieux chrétiens sur lesquels on dispose de documentation. Un trait frappant, et semble-t-il rare dans l'abattage de civils, tient à l'acharnement sadique des bourreaux, beaucoup de victimes ayant été soumises à des humiliations et à des tortures avant leur mise à mort, à des mutilations des organes génitaux, après quoi les cadavres étaient fréquemment traînés dans les rues. Si l'on recherchait des preuves que le comportement fanatique, contrairement à ce que croient certains, n'est pas spécifiquement lié à la religion, on en trouverait à la pelle dans ce déchaînement d'hystérie anti-religieuse. Cependant Stanley Payne, quant à lui, considère précisément les idéologies révolutionnaires comme des croyances religieuses (je traduis) : «La terreur anti-cléricale ne fut pas tant l'expression d'une opposition à la religion, que l'expression de religions laïques, politiques et totalement nouvelles : jacobinisme, anarchisme, ou marxisme-léninisme (p 143) ... supprimer le christianisme pour le remplacer par les nouvelles religions politiques et révolutionnaires (146)».

Vendredi 11 août 2017. Il paraît que les biologistes considèrent l'odeur comme une information. Et auprès de certains êtres on se dit que vraiment, trop d'information tue l'information.

Samedi 12 août 2017. Si vous n'arrivez pas à décider si les cornouillers de vos bois appartiennent à l'espèce du Cornouiller mâle (*Cornus mas*) ou du Cornouiller sanguin (*Cornus sanguinea*), que leur seul feuillage permet mal de distinguer le reste du temps, voici venu le moment idéal pour le vérifier, car ils présentent maintenant leur fruits dissemblables : drupes ovoïdes rouges, telles de petites cerises allongées, pour le mâle, et grappes de boulettes noires pour le sanguin. Le bois de cornouiller ne paie pas de mine mais se distingue par son extrême dureté, d'où il tirerait son nom, par comparaison avec la corne. Je lis dans Wiki que celui du Cornouiller mâle est même si dense qu'il coule dans l'eau, ce que j'ai du mal à croire.

J'ai l'impression que comme l'an dernier, je n'aurai pas d'escargots cet été, parce que le temps est très sec. Peut-être pour la même raison, le raisin de ma treille est déjà presque mûr et les oiseaux ont commencé de le piller. Il ne faudra pas que je tarde à le cueillir, si je veux qu'il m'en reste. Et au bois de Volebière, il y a des mûres déjà si mûres, qu'elles se détachent entre les doigts sans qu'on ait besoin de tirer dessus.

Dans un coin d'une parcelle enclavée, où j'étais pourtant déjà passé, j'ai eu la bonne surprise de découvrir un beau Cormier, bien droit, déjà haut de quelques mètres. Jusqu'à présent je ne m'en connaissais qu'un exemplaire, dans une autre parcelle.

Dans le jardin j'ai encore trouvé un jeune serpent, mais celui-ci mort, et quasiment au même endroit que le lérot de l'autre nuit, tout près de la maison, à peine plus d'un mètre. C'était une petite Couleuvre à collier, d'une quarantaine de centimètres, en partie dévorée, par les chats je suppose. Son squelette apparaissait par endroits, laissant voir des os fins comme des arêtes de poisson.

On voit dans les champs différents rapaces, Buses, Faucons crécerelles et Busards Saint-Martin, souvent non loin les uns des autres. On dirait parfois qu'ils occupent chacun leur champ et je me demande s'ils se partagent le territoire selon les lignes humaines, chemins, haies, fossés et autres lisières, ou s'ils ont leur propre cadastre.

En ville, plus précisément à Bricomarché, où j'aurai passé beaucoup de temps cet été, j'ai encore été confronté au péril des rempailleurs

saisonniers. Il me fallait un peu de feutre géotextile, qu'ils vendent au détail, 1,80 euro le mètre linéaire. Pour en avoir d'avance, je décide d'en acheter plus qu'il ne m'en faut, et en demande cinq mètres. Un vendeur très jeune et très serviable commence à le mesurer, mais voilà qu'on atteint le bout du rouleau à 3,60 mètres. Eh bien, dis-je au stagiaire, c'est très bien ainsi, cela fera mon affaire. Il remplit un bon pour la caisse, en précisant qu'il ne me compte que trois mètres. Je le remercie de son amabilité, mais à peine me suis-je éloigné de quelques pas, je m'aperçois qu'il s'est gouré de référence et m'a facturé du voile à 3,50 euros le mètre, soit près du double du prix. Il en est confus. Je le rassure, et m'abstiens de faire observer qu'avec des vendeurs comme lui, la prospérité de la maison est assurée.

Dimanche 13 août 2017. J'ai fait quelques incursions dans le volume de *Voyages* de Tocqueville (*Oeuvres I*, en Pléiade). Lu son *Voyage en Sicile* (1826-27), qui n'est pas passionnant, mais témoigne d'un style remarquablement maîtrisé, chez un jeune homme d'une vingtaine d'années. Lu aussi ses deux voyages en Algérie (1841 & 1847) et une partie de ses rapports officiels sur le pays (mais qui lit en entier des documents aussi soporifiques?). Les relations de voyage en Algérie sont moins des récits personnels, que des recueils de notes sur la sociologie, principalement la sociologie des colons français, prospères et moins prospères (certains sont tout à fait misérables). Dans toutes les propriétés qu'il visite, Alexis se renseigne sur les biens, les gains, les charges, les perspectives. Il s'informe aussi auprès des administrateurs qu'il rencontre. Situation incertaine, dans un «Pays de promission, s'il ne fallait pas le cultiver le fusil à la main», avec des routes que l'on «ne peut suivre plus de trois lieues sans se faire couper la tête» (p 660). L'auteur voit dans la colonisation un bien potentiel, pour les colons mais aussi pour les colonisés. Il analyse avec subtilité les points sur lesquels la France se montre tantôt bienveillante et tantôt rigoureuse envers les indigènes, avec des excès dans les deux sens. Il dénonce naturellement les injustices, notamment les spoliations («Une multitude de titres (de propriété) que nous nous étions fait livrer pour les vérifier n'ont jamais été rendus», 812). A propos de l'islam, il nourrit un optimisme modéré («L'islamisme n'est pas absolument impénétrable à la lumière», 815). Il faut dire qu'on en était à considérer comme de bon augure ce genre de nouvelle : «depuis quelques mois, deux équipages de naufragés n'ont pas été assassinés. On les a ramenés, moyennant rançon, mais après les avoir circoncis et violés» (681). Il estime nécessaire que la France domine cette terre, qui n'est pas encore un pays, et espère que la colonisation remboursera la domination ruineuse. Mais avec l'entretien sur place de plus de 100.000 soldats français dès 1846 (803), sans compter l'administration et les différents investissements publics, on voit déjà se dessiner l'énorme boulet financier que la colonie va représenter pour l'Etat.

Lundi 14 août 2017. J'avais emporté dans mes bagages le *Retrato del artista en 1956*, du poète espagnol Jaime Gil de Biedma (1929-1990). Ce livre m'attirait parce que c'est un journal intime, publié posthument en 1991, et par le millésime du titre. Biedma était cadre à la Tabacalera, la Seita espagnole, et en ce début de 1956 il part en mission aux Philippines. Pendant les escales du voyage, et de même arrivé sur place, il voit partout de jolis garçons, et quand il le peut il ne se contente pas de les regarder. Bien. Le problème est qu'au bout de dix pages il n'a toujours rien vu d'autre, et a déjà utilisé 45 fois l'adjectif «guapo», ce qui est un peu lourdingue.

Je n'arrive pas non plus à m'intéresser au *Coeur pensif* de La Varenne, malgré ma sympathie pour l'auteur et son ambiance Vieille Normandie. Sentant que je ne parviendrai pas à le lire de bout en bout, comme il faut faire avec les romans, je me suis contenté de l'ouvrir au hasard, par ci par là, pour voir si j'y trouvais des passages à mon goût. Il y a dans le début cette anecdote, symbolique des aléas de la Fortune, quand deux personnages viennent à passer devant «une métairie récemment

brûlée», et l'un d'eux explique à l'autre : «Ils ont rentré une seconde coupe de trèfle trop vert, qui a fermenté et pris feu spontanément. En trois heures, tout a flambé...» J'ai aussi remarqué, au chapitre XXII, une terrible scène de tabassage d'un taureau «à l'échine droite comme une table», que j'ai relue.

Mercredi 16 août 2017. Après des expériences désastreuses les 5 et 6 août aux brocantes de Saint-Crépin et de Villefollet, où j'avais battu en retraite dès les premières heures avec un gain misérable, je me suis rattrapé hier à celle de Saint-Jean, où je me suis honnêtement rempli les poches. Et où il m'a rassuré de constater qu'il existe encore dans le pays des gens qui achètent des livres, et peut-être les lisent.

Il y avait à quelque distance un artisan jovial, graveur sur verre, du genre tonitruant, qui ne pouvait prononcer une phrase sans s'esclaffer en grands barrissements. Il était sympathique, malgré cette bonne humeur insupportable.

Parmi mes acheteurs, je me souviens qu'en fin de matinée un type aimable, à l'aspect et à la voix de solide gaillard rural, mais au regard fin, m'a étonné par ses choix, entre autres une biographie de *Mirabeau* de 1926, et *Les Touareg au pays du Cid (les invasions almoravides en Espagne aux XIe et XIIe siècles)*.

Dans l'après-midi un Brit quinquagénaire, un peu dégarni et hirsute, l'air sérieux limite renfrogné, mais poli, se poussant quand un autre chaland arrivait, a passé un bon moment devant mes tables, où il a copieusement bouquiné dans un *Everyman's Dictionary of literary biography* de 1969, puis dans *Defiance at sea (dramatic naval war action)*, confirmant la règle que quelqu'un qui feuillette longuement un livre finit par ne pas l'acheter, et enfin a emporté un petit manuel franco-allemand, en arborant un imprévisible sourire. Il ne se doute pas qu'il a été mon client préféré, j'aurais voulu l'adopter.

Jeudi 17 août 2017. A la campagne ma voiture ne reçoit pas Radio-Classique, et je me contente de France-Musique. Un jour j'ai entendu le troisième mouvement du *Concerto pour violon* de Sibelius. Il y apparaît vers 1'21'' un thème aux accents dramatiques, qui m'a poursuivi plusieurs jours. Parmi mes autres écoutes, le finale de l'ouverture du *Guillaume Tell* de Rossini, qui représente bien le genre d'hystérie musicale que je ne peux pas encadrer. L'interprétation par Yves Montand de la vieille chanson *Aux marches du palais* : après en avoir écouté d'autres sur YouTube, je trouve que c'est de loin la meilleure. Le *Cordoba* d'Isaac Albéniz, version guitare, qui fut un de mes tubes, mais que je n'avais pas entendu depuis des années. Le soir en montant dans les bois ou en en redescendant, j'entends des fragments décousus d'émissions sur la musique hispano-américaine, dont les morceaux me plaisent moins que les commentaires savants et la voix calme du présentateur. Etc.

Samedi 19 août 2017. En considérant dans Wikipédia la liste chronologique des attentats ayant eu lieu dans le monde cette année («Terrorisme en 2017», la même liste existe pour les années précédentes) j'observe que la plupart de ces attaques sont perpétrées dans le monde musulman et par des musulmans, et que la plupart de celles qui sont commises dans les pays non-musulmans sont également l'oeuvre de musulmans. Je ne doute pas que l'on puisse être à la fois musulman et paisible, et je ne tirerai donc pas de conclusions hâtives, mais même sans se presser, il y a peut-être de quoi se poser des questions.

Lundi 21 août 2017. La journée d'hier a mal commencé, quand tôt le matin j'ai trouvé la chatte devant ma fenêtre en train de déjeuner de ce qui s'est avéré être un lérot, encore un, dont il ne restait plus que la tête et un peu plus loin une patte. C'est ainsi, les chats et nous n'avons pas les mêmes valeurs, nous appartenons à des cultures différentes et ne pouvons pas toujours nous entendre.

Par exception ma vie sociale, d'ordinaire indigente, prenait ce jour-là un tour positif, car ayant su par Facebook que des correspondants nordiques étaient en villégiature dans la région, j'ai eu le plaisir de les inviter à ma table. Je recevais donc la très jeune Elisabeth, quatre ans, et ses aimables parents, les ci-devant Fromage Plus et Polyphème. La communication virtuelle sur le net est assez riche en soi et ne requiert pas nécessairement la présence réelle, mais je ne déteste pas, quand l'occasion se présente, rencontrer les gens en personne. Après avoir bavardé quelques heures nous avançâmes, pour divertir la jeunesse, jusqu'à la ferme des Gindreau, où nous contemplâmes les chevreaux et les vaches. Et une fois mes visiteurs repartis le destin voulut, comme pour contrarier cet accès de socialité, qu'une panne d'internet me contraigne à passer la soirée coupé du monde.

Mercredi 23 août 2017. Je ne m'explique pas comment je n'avais encore jamais remarqué l'existence, à Villeneuve la Comtesse, d'un très charmant petit chemin rectiligne, long d'à peine quelque décimètres, et large de moins d'un mètre (95 centimètres d'après ma mesure). Il est situé un peu au Nord du croisement de la grand route et de la rue principale du village, dite rue des Allées. Bordé de murs en moellons qui par endroits sont plus hauts que l'homme, et à d'autres assez bas pour que la vue donne sur des jardins, il paraît propre et bien entretenu. Il est si discret qu'il ne figure pas sur les cartes de Google, bien qu'il apparaisse nettement sur les photos aériennes. Je lui trouve un air magique et je le compte désormais parmi les principales curiosités locales (Villeneuve est à deux km de La Croix-Comtesse).

Vendredi 25 août 2017. C'est la fin de mes vacances, qui décidément auront été marquées par l'hécatombe de lérots. J'en ai trouvé un mort ce matin sur la terrasse, et hier aussi un jeune gisant dans le jardin du fond. Par consolation avant-hier j'ai revu passer, cette fois-ci dans la rue juste devant chez moi, le splendide poney tacheté déjà vu le mois dernier. Mais je ne l'ai aperçu qu'au dernier moment, et n'ai encore pas eu la présence d'esprit d'arrêter la jeune cavalière, afin de pouvoir admirer plus longuement sa belle monture.

Ce jour-là, avec mon aide de camp venue me rejoindre, nous sommes allés visiter, ou revisiter, le château de Dampierre sur Boutonne, à sept kilomètres d'ici. J'étais attiré de nouveau vers ce lieu après avoir lu qu'il avait compté parmi ses hôtes de marque Salvador Dali, qui s'intéressait aux signes alchimiques gravés ou sculptés dans la pierre. L'idée m'amusa que le maître catalan soit venu dans le coin, qu'il ait peut-être aperçu en passant le joli nom de la Croix-Comtesse sur un panneau. Ce château est vraiment une belle maison, avec ses deux tours pointues, ses deux galeries, dont celle de l'étage, au plafond garni des célèbres caissons, et les boiseries des combles, refaites après l'incendie de 2002. Dans cet étage supérieur se tenait une exposition d'art contemporain, avec notamment des sculptures d'un certain Tony Cassius. Le château et ses parcs sont installés sur les îles de la Boutonne, ici divisée en plusieurs bras. Ces jardins ne manquent pas de charme, bien que les sculptures en métal censées les décorer ne soient guère à mon goût. J'ai remarqué que leurs pauvres buis, comme les miens, sont maintenant attaqués par la nouvelle plaie qui se répand et va les détruire. L'exposition permanente d'oeuvres de Salvador Dali était un peu décevante. Des gravures vaseuses, des revues fatiguées, des documents fixés par des agrafes rouillées. Surtout, il s'y avérait ce que laissaient soupçonner les nombreux conditionnels employés par la dame qui nous y avait introduits. Il me semble que si en effet Dali s'est intéressé à ce château, y a envoyé un secrétaire s'y informer, et l'a cité dans une page, la venue du peintre n'est en réalité qu'une légende, que rien ne prouve.

Nous allons repartir avec quelques mirabelles, rares cette année, et les raisins que j'ai réussi à arracher aux frelons et aux guêpes.

Dimanche 27 août 2017. On trouve vraiment de tout dans les boîtes à livres de Taussat et je viens de mettre la main sur un guide de Portland, en Oregon (*The Portland GuideBook*, par Linda Lampman et Julie Sterling). Ce sera le dernier voyage de ce livre obsolète, datant de 1976, et dont la colle ne tient plus, si bien que toutes les pages où je l'ouvre se détachent. Je n'ai nul besoin de me renseigner sur le sujet, mais j'ai feuilleté l'ouvrage pour l'exotisme. Les seules que j'ai lues attentivement sont les quatre pages de «Name dropping» où sont listés des noms propres, pour la plupart des toponymes, avec leur prononciation et quelques explications. Beaucoup proviennent des langues indiennes, avec ici et là une influence du parler des colons français. On voit ainsi qu'une rivière avait été baptisée des Chutes (Deschutes), une autre des Dalles (The Dalles). Quant à celle qui traverse la ville, la Willamette, c'est la déformation d'un nom indigène, Wallamt, qui a hérité d'une terminaison à la française. Les auteurs voient dans Tualitan un mot indien qui peut signifier «paresseux» ou bien «terre sans arbres». Les deux sens ne sont pas si éloignés : elle est en quelque sorte paresseuse, la terre qui ne porte pas d'arbres.

Jeudi 7 septembre 2017. Madame Zorclub-Marxistoff, «professeure émérite en histoire contemporaine, donnera une conférence inaugurale lors de la rentrée des étudiants de première année, sur le thème : Intégrer l'histoire des femmes, de la colonisation et de l'immigration, quels effets dans l'écriture d'un récit national? ... Pratiquer une histoire *from below*, qui s'intéresse aux femmes et aux hommes de toutes conditions et de toutes origines, permet de construire une histoire de France qui ne se limite pas à l'Hexagone, différente et ouverte sur le monde.» Il est inutile de caricaturer l'université contemporaine. La citer suffit.

Samedi 9 septembre 2017. On n'aurait que l'embarras du choix, s'il fallait citer une des innombrables conneries proférées par feu Pierre Bergé. Une de ses perles fut le tweet, ou retweet, déclarant «si une bombe explose sur les Champs à cause de la Manif Pour Tous, c'est pas moi qui vais pleurer» (16 III 2013). Il aurait aussi proclamé être «pour la suppression intégrale de toutes les fêtes chrétiennes en France» (RTL, 26 IX 2013). Il incarnait le type du bourge de gauche, bourré de fric et de grosses idées, fanatique et haineux, incapable d'admettre ou de concevoir que l'on puisse penser autrement que lui.

Dimanche 10 septembre 2017. Sans l'avoir jamais lu Georges Perros me plaisait bien, par sa réputation d'écrivain du fragment (pourquoi écrire long quand on peut faire bref, hein?) et par son faux air de Harvey Keitel, sur les photos. Cette semaine j'ai eu l'occasion de parcourir un de ses recueils, *Pour ainsi dire* (Finitude, 2004). La première phrase est plutôt décourageante : «J'écris comme je me mouche.» C'est toujours mieux que s'il avait dit «J'écris comme j'éternue», mais ça n'est quand même pas très appétissant. Il y a beaucoup de propos généraux sur l'amitié, l'amour, la poésie, les hommes, les femmes, qui ne m'accrochent pas. J'aime bien ses notes sur des écrivains. Il y a aussi un amusant journal de *Voyage au Caire* (1950), dans lequel il ne parle presque pas du pays, qui ne semble pas lui faire grande impression. J'y note ce propos désabusé : «Voyager rend au moins ce service : celui d'enlever toute illusion sur le bienfait profond du voyage et d'ôter tout préjugé de bourgeoisie au fait de rester dans sa chambre.»

Jeudi 14 septembre 2017. HAIKU DE RENTREE
J'ai repris le mail.
«Destination Pessac Centre.»
Tram, boulot, dodo.

Jeudi 21 septembre 2017. J'aimerais aimer mieux que ça Tocqueville, mais malgré toute ma sympathie je dois avouer que ses *Voyages* ne me passionnent pas. Dernièrement je m'étais enlisé dans ses notes sur l'Angleterre et

l'Irlande, qui ont fini par me tomber des mains. Je remets à plus tard une autre tentative avec son Amérique. En attendant, sur un conseil avisé de mon hôte, conseil que j'avais d'abord négligé, je me suis plongé dans *La morue de Brixton*, d'un certain Bogousslavski. Pour ce que j'en sais à cette heure, le personnage me repousse autant qu'il m'attire, mais son livre est prenant. Je le laisse en ville, où je ne le lis que les soirs de semaine, et je suis chaque fois content d'y revenir.

Jeudi 28 septembre 2017. Avec mon coach vendredi dernier nous fûmes visiter une exposition aux extrémités septentrionales de Bordeaux, dans l'ancienne Base sous-marine, solidement construite par les Allemands jadis, et maintenant dévolue aux Beaux-Arts. Le bâtiment est remarquablement mal desservi par le principal transport collectif, le tram, qui nous laissa sur les quais assez loin de notre destination. Les lieux ne me sont plus aussi familiers qu'à l'époque lointaine où j'y traînais volontiers, en outre ils ont été réaménagés depuis lors, si bien que je jugeai de bonne foi mais à tort, que nous atteindrions au plus vite notre but en contournant les bassins à flot par le Nord. C'était sans compter avec d'interminables dévoiements, qui nous valurent un trek de trois quarts d'heure dans des zones peu amènes, pour arriver sur place. Au retour nous pûmes vérifier que le contournement par le Sud fait gagner un bon quart d'heure de marche. L'exposition de Yannick Lavigne n'était pas facile d'accès, mais elle nous réservait les plaisirs que nous en attendions, connaissant déjà quelque peu les oeuvres du maître, photographe et aviateur. La surprise venait de la quantité, car au lieu de quelques tirages sagement encadrés et accrochés, on voyait là à profusion, par centaines, des vues aériennes distribuées en trois diaporamas simultanés, consacrés l'un à Bordeaux même, un autre à l'agglomération, le troisième au département. Toitures, quartiers, lotissements, rues, routes, places, plages, rives, carrefours, jardins, parcs, chantiers, etc. Par son ampleur, cette *Summa photographica* avait des airs de rétrospective. Il y a au moins deux façons de regarder ces photos. La plus intellectuelle est de les considérer comme les compositions artistiques qu'elles sont en effet, c'est à dire comme des cadrages ou des recadrages, des agencements de lignes, de masses et de couleurs. La plus naïve, qui a aussi mes faveurs, consiste en la joie simple que procurent ces vues prises depuis les airs, d'où le monde paraît soudain lisible, dominable, et innocent comme une miniature. Il faut se méfier de cette jubilation trompeuse, par laquelle une méchante décharge suburbaine se trouve bientôt parée des charmes d'un dripping de Pollock. Mais après tout ces images ne sont pas là pour démontrer quoi que ce soit. Elles ne font que révéler et transmettre ce que le regard d'un artiste a su voir, de son aéroplane.

Vendredi 29 septembre 2017. Cette mode des pantalons déchirés aux genoux ne me plaît pas beaucoup, pour tout dire je la trouve assez ridicule, mais elle me donne l'avantage de pouvoir continuer de porter certain vieux fute usé qui a ma sympathie, et dont la toile commence à céder. Aussi lorsque ma consultante en habillement fustige mon allure de clodo, j'ai beau jeu de lui répondre Mais enfin, Madame, voyez-vous pas que je suis presque à la mode?

Samedi 30 septembre 2017. J'ai feuilleté un album publié cette année à Madrid, où est reproduite une collection d'une centaine de photos en noir et blanc appartenant au peintre Eduardo Arroyo. Le livre s'intitule *A la pata coja*, soit mot à mot A la patte boiteuse, ce qui veut dire en espagnol A cloche-pied. Ce sont des photos d'auteurs connus ou inconnus, qui toutes représentent une personne avec un pied en l'air, soit en train de marcher, ou de poser ainsi. Les photos dans l'ensemble ne me paraissent pas belles, mais l'idée d'une telle collection m'amuse.

Lundi 2 octobre 2017. La collection d'oeuvres exécutées en commun par Joëlle Viaud et 365 artistes en 2015 est mise en vente ces jours-ci chez

Drouot. Celle que j'avais faite (un rendu pictural d'un de mes lettrages-collages) porte le numéro 70. Mise à prix 50 euros, c'est humain.

Mercredi 4 octobre 2017. Il a plus d'argent qu'il en faut, celui qui va boire au café.

Vendredi 6 octobre 2017. Je mourrai probablement sans avoir compris quel intérêt on peut trouver à posséder une montre coûteuse.

Samedi 7 octobre 2017. Dans les jours qui ont suivi la mort de Michel Ohl, en octobre 2014, j'ai consacré quelques soirées à relire ses lettres, que j'avais toutes conservées. Pour les relire avec plus d'attention, et pour pouvoir à l'occasion m'y reporter plus facilement, je les ai copiées dans un fichier d'ordi. Elles forment un ensemble où je retrouve la matière de notre commerce, les affaires et les chimères qui nous ont occupés. Puis je me suis dit qu'elles pouvaient intéresser d'autres lecteurs que moi, pour les considérations littéraires, les anecdotes, ou que sais-je, et je rends maintenant public le fichier où je les ai copiées. Je remercie Nicolas, l'héritier de Michel, de m'y autoriser. Je ne pense pas que ces lettres contiennent rien d'indiscret, ou de blessant pour les personnes citées. Si Michel était volontiers ironique, il n'était pas hargneux. «Cela est gai, cela n'est point méchant», comme disait Voltaire à Palissot. Une correspondance présentée de la sorte, pour ainsi dire à sens unique, sans l'écho de l'interlocuteur, peut paraître obscure par endroits, et moi-même en certains points je ne sais plus très bien de quoi il est question. J'ai apporté quelques notes et références, qui permettent d'éclaircir certains propos. Je peux encore aider les exégètes, si besoin.

Michel a été mon ami dès notre rencontre en 1988, rencontre ou retrouvailles, car nous pensions nous être déjà croisés auparavant. Je l'ai fréquenté surtout les premières années, quand j'étais encore chômeur et libre, lui pas encore malade et reclus. Puis nous nous sommes éloignés quand nous prîmes l'exil vers les banlieues, moi d'abord et lui ensuite, mais nous continuâmes de nous adresser des lettres en papier, si bien qu'au bout du compte nous nous sommes sans doute plus souvent écrit que rencontrés. Un sage a dit qu'il n'y a pas d'amis, qu'il n'y a que des moments d'amitié. Cela est peut-être vrai dans notre cas, il y eut des hauts et des bas, la statistique des lettres en témoignerait. Nous n'étions d'ailleurs pas l'un pour l'autre un alter ego. Nos tempéraments divergeaient en bien des points. Par exemple il se foutait doucement de mon intérêt pour l'histoire naturelle, et je n'adhérais pas toujours à sa passion de la dérision et de la scatologie. Mais nous avions assez de goûts en commun pour bien nous entendre, comme des complices. Je n'aimais pas toujours ses histoires, souvent trop obscures à mes yeux, et pour m'en être fait expliquer plus d'une par l'auteur, je sais que je n'étais pas leur lecteur idéal. Mais j'en aimais certaines et j'en ai même publié quelques unes. J'aimais mieux ses poèmes, ses essais loufoques, ses blagues, ses notes. J'ai parfois publié des extraits de ses lettres. Et je l'ai souvent cité : l'entrée à son nom est une des plus copieuses, dans l'index de mon Journal.

Les lettres de Michel étaient plus brèves et légères, dans les débuts, parfois plus longues et graves, par la suite. En les relisant, je retrouve des sujets récurrents (Céline, Brassens, les cartes postales dessinées par Ducourtioux...) et l'univers de l'auteur (l'enfance, les Landes, les Slaves, les disparus...). Je relis parmi d'autres cinq phrases que je n'avais jamais oubliées et qui pour diverses raisons m'avaient si bien marqué, que je me les suis souvent redites : «Je dors le plus possible» (11 III 1991), «Plus à droite que moi, le mur» (citation d'un certain Ivanov, 12 III 2001), «Tout ça se tassera, tout finit toujours par se tasser» (19 II 2003), «... et les Lettres, oh maman l'aimable refuge!» (une citation de lui, que je l'avais prié de me retrouver, 10 X 2006), enfin «Tout est bien qui finit» (proverbe qu'il avait encore plus magistralement abrégé, ailleurs, en «Tout est qui finit», 31 VIII 2009). Je redécouvre deux belles trouvailles que je n'aurais pourtant pas dû oublier

: l'anagramme «maudite encor», pour «documentaire» (28 IX 1997), et l'adjectif «billéen(ne)» (15 VII 2006). J'éclate encore de rire chaque fois que je relis la scène où sa burlesque lui chante Barbara (17 XII 2008). Michel évoque lui-même par endroits son abondante correspondance («Cette nuée de lettres de toute la vie...» - 26 X 2009, «j'ai expédié 3 quintaux de lettres environ» - 23 I 2011). Je n'en mesure pas l'étendue, que l'on peut supposer vaste, ainsi que l'exposition à lui consacrée ce printemps à Talence en a donné un aperçu. Je ne sais quel statut il accordait à ses lettres, dans le cadre de ses oeuvres. Pour ma part elles sont de ses écrits que j'ai eu le plus grand plaisir à lire - et à relire.

Mardi 17 octobre 2017. En fin d'après-midi, mercredi dernier, ayant un peu de temps devant moi, je descendis du tram en ville et finis le trajet à pied, en me promenant au hasard des rues. Entre autres je passai dans la rue des Remparts, où je visitai une assez belle exposition de photographies, qu'une lectrice m'avait recommandée. A mi-parcours de la visite, je m'arrêtai pour bavarder un peu avec la galeriste, dont le bureau était installé dans un renforcement de la salle. Tout en discutant je m'avisai qu'il y avait au mur, derrière la dame, un tableau sans rapport avec l'exposition, et dont je croyais bien reconnaître le style. Mon interlocutrice me confirma que ce portrait d'un pèlerin d'Emmaüs avait été peint par Michel Ciry. Quelle surprise. Je n'ai jamais été grand fan des peintures de Ciry, je le fus plutôt du Journal de ce ronchon magistral, dont j'ai lu plusieurs volumes, voilà quelques années. Mais enfin je le savais peintre, j'avais vu ici et là des reproductions de ses oeuvres, sans en avoir encore jamais eu une sous les yeux, et cette rencontre soudaine éveillait un flot de souvenirs. J'étais un peu gêné de sentir que pour moi le portrait maintenant ravissait la vedette à l'expo, d'ailleurs charmante, que j'étais venu voir. Cette apparition inattendue avait comme l'aspect d'un signe, dont le sens toutefois pour l'instant se dérobe.

Jeudi 26 octobre 2017. Sur l'index de mon journal. Tout comme je suis sans doute le lecteur et le relecteur le plus assidu de mon propre Journal, de même je dois être le principal usager de son index. Je n'y recourrais pas très souvent mais tout de même régulièrement, pour retrouver telle référence, le souvenir de tel événement, ou les termes dans lesquels j'ai donné un avis. Je n'y reporte pas le numéro des pages, qui peut changer selon l'éventuelle recomposition du texte, mais la date des jours, qui est immuable. Dans certains cas il serait presque aussi simple de ne mentionner que l'année dans laquelle j'ai parlé de tel personnage ou de tel sujet, et ensuite de rechercher ce nom dans le fichier annuel en question, puisque la forme numérique présente cet avantage sur le papier, que l'on peut y retrouver instantanément tel ou tel mot. Quelques entrées prennent des proportions incommodes, comme celle de Bordeaux ou celle des Rêves, et j'ai cessé de les alimenter, puisqu'il en est question chaque année.

J'ai un problème de méthode pour les entrées aux noms communs, notamment les noms d'animaux et de plantes, que j'hésite à inscrire au singulier ou au pluriel, chaque option pouvant mieux convenir selon le cas. C'est sans grande importance, mais cela peut faire changer de place, dans l'ordre alphabétique, les mots les plus brefs. Ainsi le Rat se trouve-t-il avant le Rationalisme s'il est au singulier, mais après s'il passe au pluriel. Je n'ai pas réussi à me fixer de règle sur ce point, et j'opère à l'intuition.

Pour perfectionner l'instrument, et pour le fun, je me suis amusé à y glisser des précisions qui ne figurent pas dans le texte, par exemple en citant nommément un personnage auquel le Journal ne fait qu'une vague allusion. Ainsi m'occupé-je avec mes écrits, aux moments perdus.

Vendredi 27 octobre 2017. Toute femme a en elle un dogue qui sommeille. Et qui parfois s'éveille.

Dimanche 29 octobre 2017. J'ai lu sans grande joie une biographie de Cortázar en bande dessinée parue cette année (par J Marchamalo et M

Torices, Madrid : Nórdica Cómica). C'est une hagiographie très complaisante de saint Julio et je n'aime pas les dessins, sauf exceptions (de beaux nuages p 117, une belle lumière p 168, et des fac-similés bien faits, comme p 70-71 des échantillons du type de notes que l'écrivain traçait en marge de ses lectures). Outre les notes, il avait comme moi la manie de souligner les coquilles. Il y a une anecdote amusante, comme quoi Cortázar aurait repéré dans la première édition (1966) du *Paradiso* de Lezama Lima pas moins de 798 erreurs, puis en aurait préparé une édition corrigée (1968) dans laquelle un autre critique aurait à son tour compté 892 erreurs (p 71-73). On dit (p 29 et 64) que cet Argentin avait gardé de son enfance en Europe un accent, et qu'il prononçait des R gutturaux. J'ai vérifié sur YouTube qu'en fait il en raclait certains mais roulait la plupart normalement. J'apprends qu'il comptait parmi ses nombreux amis écrivains son compatriote Francisco Luis Bernárdez, dont j'avais traduit un poème dans ma Ld XXXII. Un chapitre est consacré au curieux voyage que l'auteur et sa dernière épouse Carol Dunlop, de 32 ans plus jeune que lui, avaient accompli pendant plusieurs semaines sur l'autoroute Paris-Marseille au printemps de 1982. Cortázar en avait tiré le seul livre de lui que j'aie vraiment aimé (*Les autonomes de la cosmoroute*, dont j'ai parlé en mars 2004). J'apprends là que l'expédition avait eu lieu dans des circonstances dramatiques, car les deux voyageurs étaient gravement malades, en le sachant plus ou moins. La dame devait mourir dès l'automne, et lui deux ans après.

Jeudi 2 novembre 2017. Dans les bandes dessinées parlant de la Guerre civile espagnole, du moins dans celles que j'ai lues jusqu'à présent, le point de vue politique se résume plus ou moins à l'opposition manichéenne entre les vilains franquistes infects et les gentils républicains impeccables. On trouve une rare exception à cette règle dans l'album *Cisco : una guerra, un país, un hombre* (Evolution Comics, 2017) où Josep Salvia transcrit en images d'un noir et blanc très arty les souvenirs qu'il a recueillis auprès du vétéran (Francisco) Cisco, âgé de 103 ans. Certes le protagoniste était engagé dans le camp des Bons, plus précisément au POUM, un parti marxiste non stalinien. Mais il réagit parfois en Candide, se fâchant par exemple avec ses camarades quand ils s'amuse à tirer sur des catholiques désarmés qui sortent de la messe (p 34-36). Sa foi communiste ne l'ayant pas rendu aveugle, il rapporte d'autres épisodes peu glorieux dont il fut témoin : exécutions sommaires, atrocités diverses (notamment p 56-70). Cela change un peu du catéchisme habituel.

Vendredi 3 novembre 2017. En feuilletant le *Voyage en Espagne* (en 1840) de Théophile Gautier, qui est un long et attentif reportage sur le pays, je me suis arrêté au chapitre VII, où il décrit une corrida à laquelle il vient d'assister. Je sais bien qu'il ne faut pas trop juger les sentiments de jadis avec les conceptions d'aujourd'hui, mais je ne peux m'empêcher d'être choqué de ce qu'il ne le soit pas davantage devant un tel spectacle. La mort d'un cheval éventré lui procure bien une «sensation pénible», mais il juge que dans l'ensemble «La course avait été bonne : huit taureaux, quatorze chevaux tués...» Il précise que ce jour-là, «un seul taureau en tua cinq» (c'était l'époque où l'on n'avait pas encore eu l'idée de les caparaçonner, comme on le fera à partir de la dictature de Primo de Rivera, à la fin des années 1920). Il nous fait le coup de l'affrontement homme-bête à l'issue incertaine : «cette situation qui vaut tous les drames de Shakespeare : dans quelques secondes, l'un des deux acteurs sera tué. Sera-ce l'homme ou le taureau? Ils sont là tous les deux, face à face, seuls...» Aujourd'hui, les statistiques nous permettent de savoir qu'il ne meurt en moyenne qu'un torero pour plus de trente mille taureaux, ce qui affadit un peu le suspense. Ce chapitre m'a agacé et ne m'a pas donné envie d'en lire plus.

Samedi 4 novembre 2017. De passage à la campagne pour un week-end prolongé, je m'essaie à régler quelques affaires, dont la moindre n'est pas de me procurer une boîte de Xanax. Cette drogue confortable m'est prescrite par mon médecin à chacune de mes visites semestrielles, en début et en milieu

d'année, et j'en use aussi modérément que possible, mais il se trouve que présentement j'en suis à court. Comme il m'est déjà arrivé, je téléphone au cabinet quelques jours avant et prie la secrétaire de demander au médecin de bien vouloir un jour prochain faire tenir à ma disposition une ordonnance pour ledit remède. Ce n'est pas que je veuille à tout prix éviter la consultation, je cherche surtout à me simplifier la vie, et accessoirement à épargner à la Sécurité sociale le remboursement d'une consultation inutile, dont le prix, à vue de nez, est au moins le décuple de celui du malheureux médicament. La secrétaire enregistre ma demande, tout en me faisant remarquer que la chose ne va pas de soi et que le résultat n'est pas garanti. Je m'abstiens des commentaires acides qui me viennent à l'esprit et la remercie bien. Finalement, une fois sur place, il s'avère que l'aimable docteur m'a bel et bien préparé l'ordonnance, avec laquelle je me rends à la pharmacie. Je précise à la pharmacienne, comme l'ordonnance ne l'indique pas, que je souhaite obtenir le vrai médicament, le «princeps», et non l'affreux «générique». Elle acquiesce et me rappelle les conditions : je n'aurais rien à payer pour le générique, tandis que pour le princeps il me faudra d'abord faire l'avance de la somme, puis adresser à la Sécurité sociale une demande de remboursement. Je confie à la dame que de toute façon, je n'ai pas l'intention de demander le remboursement. Sans y mettre aucune ostentation, je dois avouer que l'état de ma fortune personnelle m'autorise au luxe de payer comptant, et à fonds perdu, une boîte de pilules dont le prix s'élève à 2,39 euros. Par curiosité, je m'enquiers de celui du générique : c'est 2,18 euros, soit une différence de 21 centimes. J'ai du mal à croire que si en effet je me faisais rembourser, et si j'optais pour le générique plutôt que pour le princeps, la Sécu gagnerait à cette épargne de 21 centimes, qui ne couvrirait certainement pas le coût du traitement du dossier, comprenant entre autres l'envoi par la Poste d'un compte rendu des opérations. Pauvre France. Il paraît que le monde entier nous envie l'ingénieux système, suivant lequel il convient de payer une consultation à 25 euros pour être autorisé à acheter un remède à 2,39, voire 2,18 euros, et de se faire rembourser le tout. Combien de temps cela durera-t-il?

Mercredi 8 novembre 2017. J'ai acheté un kilo de sucre écologique, équitable, et découpé en petits morceaux bruns et carrés qui font plaisir à voir. Il n'a qu'un défaut, c'est de mal sucrer. Dame! il ne faut pas trop en demander.

Jeudi 9 novembre 2017. Une trouvaille de boîte à livres, *Le séminaire de Bordeaux*, par Jean Dutourd (Flammarion, 1987). Je ne connaissais de lui jusqu'à présent que quelques oeuvres de non-fiction (critiques, essais) et j'ai le plus grand mal à lire des romans, mais celui-ci m'a accroché et j'en suis venu à bout en quelques soirées. Son apparence graphique est austère car le texte se présente comme une grande masse à peine lézardée ici et là par un rare passage à la ligne, les paragraphes sont longs parfois plus que la page, et les dialogues y sont inclus sans alinéas, ce qui augmente l'effet monolithique. Mais l'auteur envoûte par sa voix posée, son français parfait, son ton «moelleux», pour reprendre un adjectif qui lui est cher, puis il amuse par la satire des mœurs du temps, et ses traits d'humour inattendus («... il existe une secrète correspondance entre la religion et les choux à la crème»). Cela raconte essentiellement la vie, les amours et les chamailleries de deux jeunes couples d'intellectuels de gauche, chercheurs en sociologie, dans les dernières années 60 et les premières années 70. Le titre fait allusion à un colloque pour lequel un des couples s'arrête quelques jours à Bordeaux, sur la route des vacances qui les conduit en 2 CV de Paris au Pays basque. La dame, qui avait enragé de rater les événements de mai 68 parce qu'elle était alors en couches à la clinique, vient maintenant d'avoir la révélation de la foi chrétienne en visitant la cathédrale de Chartres. Ils ont pour ami un jeune militant sioniste religieux, qui s'arrange comme il peut avec sa copine goye insupportablement judéomane et son propre père, juif athée gaulliste et goyophile. Il me semble avoir remarqué trois erreurs, dans cette oeuvre

pourtant soigneuse. D'abord dans l'horaire d'une soirée, où l'un des couples s'en va dès «la demie de onze heures» (p 136) tandis que l'autre s'attarde et ne part qu'à «onze heures et demie» (145). Ensuite dans l'évocation à deux reprises (p 176 & 178) du ciel radieux de «l'Ile-de-France», alors que la scène se déroule à Bordeaux. Enfin dans l'analyse contradictoire du caractère de Brigitte, dont on dit d'abord «qu'il ne fallait pas la brusquer, la presser d'honorer un engagement qu'elle avait pris ... avec elle tout venait en son temps...» (176) et plus loin qu'avec elle «rien ne se faisait doucement, dès qu'elle avait pris une décision ou qu'une idée s'était emparée d'elle, il fallait que l'exécution suivît sur-le-champ» (188). Comme Dutourd s'intéresse surtout à la psychologie des personnages, et s'attarde peu à la description de l'espace, l'épisode bordelais, situé au milieu du livre, est à peu près dépourvu de couleur locale. Une seule phrase, page 188, égrène hâtivement quelques toponymes du cru : «... dans leur promenade, qui les mena du quai des Chartrons aux Quinconces, puis à la Bourse, puis au Grand-Théâtre...» Ce sont là, par coïncidence, des lieux où je passe régulièrement, ces temps-ci.

Vendredi 10 novembre 2017. Par une autre coïncidence, j'ai aussi lu ces derniers jours, mais dans le tram, un autre livre racontant des problèmes de couple, *Poncho fue* (Barcelona : Ediciones La Cúpula, 2017). C'est une bande dessinée conçue et réalisée par une artiste argentine, Sole Otero, qui raconte les amours de deux jeunes bobos, Lu, dessinatrice, et Santi, romancier en herbe (leurs prénoms entiers, Lucía et Santiago, n'apparaissent qu'une fois, p 68). Ils s'aiment mais se disputent, se réconcilient et se refâchent, jusqu'à la rupture finale, Santi expulsant Lu. Elle vit très mal la séparation, mais quand ils se revoient, après un certain temps, il lui fait des avances qu'elle refuse, de sorte que c'est finalement la fille qui sort victorieuse du conflit. L'auteuse utilise un procédé ingénieux, dans les scènes de discussion animée, en faisant chevaucher les phylactères des personnages, ce qui les rend partiellement illisibles, suggérant ainsi que dans le feu de la conversation les propos sont en partie inaudibles. Ce livre ne m'a pas apporté de révélation philosophique mais il est assez agréable à lire et à contempler, avec des trouvailles, des détails bien vus. Il y a un peu de fesse et beaucoup de pleurnicherie, ce qui devrait plaire aux féministes et aux adolescents, mais un adulte normal, que le tram ennuie, peut y trouver un honnête divertissement.

Samedi 11 novembre 2017. La circoncision des mineurs est un crime, qui devrait être puni par la loi de la République.

Dimanche 12 novembre 2017. Je repense à une observation faite cet été, à la campagne, au cours d'une de mes insomnies. J'étais sorti prendre l'air quelques instants sur la terrasse, quand j'ai vu qu'un chat venait se poster devant la porte de la maison. A vrai dire je savais que c'était un chat, probablement Minnie, visiteuse assidue, plus que je ne le distinguais réellement, car la nuit était si sombre, que l'animal apparaissait tout juste comme une silhouette floue, à peine plus foncée que l'obscurité environnante. Or j'ai constaté que cette ombre dans l'ombre me semblait un peu plus nette si, au lieu de la regarder directement, je regardais légèrement à côté. Cela m'a rappelé une observation plus ancienne faite il y a des lustres, à l'époque où j'observais souvent le ciel aux jumelles, pour étudier l'astronomie. Je m'étais aperçu de même que les étoiles de plus faible luminosité, ou des objets d'aspect cotonneux comme la galaxie d'Andromède, étaient légèrement plus distincts si je les plaçais non au centre exact de mon champ visuel, mais un peu à côté. Je ne sais s'il y a là un phénomène naturel, ou si cela tient à quelque imperfection de ma vue.

Mardi 14 novembre 2017. Quatrain.

Le temps de savoir vivre, il est déjà trop tard.
Même les plus malins ne sont pas éternels.

Notre stage ici-bas se résume à bien peu.
 Nous en redemandons : Garçon, la même chose !

Mercredi 15 novembre 2017. Un alexandrin utilitaire, relevé à la station-service de Géant-Casino Pessac : Donnez le numéro de la pompe à la caisse.

Jeudi 16 novembre 2017. Je lis en ce moment un livre qui m'épate, *L'énigme de Molière, suivi de vingt récits inédits*, de G Lenotre (Rombaldi, 1971). Je connaissais déjà l'auteur par un article sur les derniers jours de Rousseau et par deux bons livres, l'un sur la guerre des Chouans et l'autre sur les massacres de Septembre. Celui-ci est un recueil d'articles portant sur divers événements de la petite histoire de France et de celle des Belles-Lettres, allant du XVIIe au XIXe siècle. L'ouvrage captive par le choix des sujets (amours, maisons, destins) et surtout par le ton extraordinaire de clarté et de légèreté. Je comprends que cet auteur, pourtant bien peu célinien, ait été des lectures favorites de Céline dans ses vieux jours. Il est vraiment délicieux, et je le lis aussi lentement que possible, pour faire durer.

Vendredi 17 novembre 2017. Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement du livre de Lenotre avec un autre recueil d'articles de petite histoire, que l'on m'a aimablement offert il y a quelque temps, les *Feuillets bordelais* publiés par Maurice Ferrus en 1930. Ce sont trente-six articles consacrés à des personnages, des rues, des places, des bâtiments ou des coutumes de la ville. J'avais déjà eu l'occasion de feuilleter son *Histoire de Talence*, qui fait référence, et je regrette de ne pas mieux connaître cet érudit local sur lequel il est difficile de se renseigner. On ne trouve en ligne aucun article sur lui, ni dans Wikipédia ni ailleurs, mais tout au plus, dans les catalogues des biblis et des libraires, des mentions de ses livres, pratiquement tous consacrés à Bordeaux et aux environs. Ses *Feuillets* sont indéniablement intéressants, même si son style n'a pas la grâce de celui de Lenotre. Le volume est orné de trois belles gravures sur bois, dues à un certain Gautier-Constant, qui joue de chatoyants effets d'ombre et de lumière. La première représente la fontaine de Sainte-Croix, la deuxième une vue surprenante de la tour Pey-Berlan depuis le coin sud-est de la place, c'est-à-dire l'angle de la rue Duffour-Dubergier et du cours Alsace-Lorraine, avec en fond la cathédrale Saint-André, sous un ciel où roulent d'énormes nuages, tandis que les bâtiments sont entourés de toute une buissonnerie fort différente des lignes d'arbres d'aujourd'hui. La troisième gravure m'a plu car avant même de lire la légende, j'y ai tout de suite reconnu l'ambiance unique de ce que l'on appelait jadis le pavé des Chartrons, aujourd'hui le cours Xavier-Arnoz, qui relie les quais au Jardin public. C'est une de mes rues préférées dans Bordeaux, une avenue dont les deux voies de circulation sont séparées par un large terre-plein propice à la promenade, encadré de marronniers et de bancs. Un de ses charmes est que sur pratiquement tout le côté nord, les balcons des maisons sont dotés d'un élégant soubassement de forme évasée. Une grande consolation des inconforts de ma vie actuelle est d'avoir souvent à passer par là.

Lundi 27 novembre 2017. Mes affaires me conduisaient ce week-end à la Croix, où je suis parti en oubliant mon câble d'ordi, si bien que j'ai subi pendant trois jours un sevrage imprévu. Occasion de mesurer, s'il en était besoin, la place que l'informatique et internet occupent maintenant dans la vie quotidienne.

N'ayant plus l'ordi, où est stocké entre autres mon carnet d'adresses, je n'avais plus accès aux numéros de téléphone. Il m'a fallu appeler une connaissance, pour obtenir celui de certaine administration, à laquelle je devais mendier quelques informations. L'administration en question s'est avérée être une de ces forteresses téléphoniques, qui ne se laissent pas pénétrer comme ça. Quel accueil. Des voix enregistrées vous donnent les indications à suivre durant votre «navigation téléphonique». L'expression m'a frappé. Elle donne tout de suite à entendre que vous

n'êtes pas près, ni certain, d'arriver à bon port. Inutile de préciser qu'en effet, j'ai échoué.

N'ayant pas le net, j'étais réduit à écouter de temps en temps les nouvelles sur un vieux transistor crachotant. Il y avait ce matraquage du Black Friday, qui a fini par me convaincre. Eh bien, me suis-je dit, mériterais-je pas de m'offrir un petit cadeau, depuis le temps. J'avais justement reçu un catalogue de vente par correspondance, dans mon courrier en papier. J'en ai donc profité pour commander *L'école des cadavres*, que je n'ai pas relu depuis bien longtemps. Merci, Black Friday.

A un moment il est passé un vol d'étourneaux spectaculaire, comme j'en avais rarement vu, peut-être jamais, si vaste que pendant un instant il a couvert tout le ciel, au-dessus du jardin.

Mercredi 29 novembre 2017. J'aime bien ce que vous écrivez, me dis-je de temps en temps (je me parle en me vouvoyant, pour compenser mon manque de reconnaissance sociale). Surtout votre Journal de ces dernières années, ajouté-je pour faire bonne mesure (entre moi et moi, je ne m'emmerde pas). Il manque à vos écrits d'avoir un éditeur, pardi (Ah ça, mon pauvre ami, c'est une autre paire de manches). Allons, allons...

Jeudi 30 novembre 2017. Je n'ai malheureusement pas le temps d'étudier avec l'attention qu'il mériterait le livre du philosophe sud-africain David Benatar, *The second sexism : discrimination against men and boys* (Wiley-Blackwell, 2012) que m'a signalé mon ami Romain D. L'auteur avait déjà publié un *Better never to have been : the harm of coming into existence* (2006) dont le titre rappelle le *De l'inconvénient d'être né*, de Cioran. Dans *The second sexism*, intitulé par allusion au *Deuxième sexe* de Beauvoir, Benatar ne s'en prend pas au féminisme, mais s'emploie à établir qu'il existe non seulement des désavantages à la condition masculine, mais en outre des discriminations à l'égard «des hommes et des garçons», cet autre sexism étant en quelque sorte éclipsé par la cause féministe, et généralement sous-estimé ou ignoré dans le débat public. Il en examine très précisément différents cas, allant de la conscription militaire à l'attribution de la garde des enfants, avec une argumentation soigneuse. Cet ouvrage apporte incontestablement des idées nouvelles, et présente l'avantage d'être écrit en langue normale (mais anglaise) et non en patois philosophique.

Vendredi 1 décembre 2017. Plus le temps passe et plus mon activité professionnelle, jadis satisfaisante, me donne l'impression de naviguer à vue, à bord d'un rafirot qui tiendrait à la fois du Titanic et de la Nef des Fous. Il faudrait que je songe à me réorienter.

Samedi 2 décembre 2017. Parce qu'on me l'avait suggéré, j'ai voulu lire les *Papiers collés* de Georges Perros (1960) et j'en ai emprunté une réimpression récente, de la collection L'Imaginaire. Je dois avouer que si le livre m'attirait par sa forme (une collection de notes plus ou moins brèves) il ne m'a pas conquis sur le fond. Cela dès la préface, où l'auteur estime que l'aphorisme est «comme un pet du cerveau» (p 14). Cette indécatesse n'étonne qu'à moitié, chez celui qui déclare ailleurs «écrire comme il se mouche», mais elle laisse perplexe, dans la mesure où beaucoup de ses propres notes ne sont justement ni plus ni moins que des aphorismes, si je ne m'abuse. Il est vrai qu'il dit aussi : «Je suis sûrement un type agaçant ... Je n'aime pas ce que j'écris. Mais j'écris» (103). Sur ce coup, je suis deux fois d'accord avec lui : je le trouve en effet agaçant, et je n'aime pas souvent ce qu'il écrit. Par contre, je pense que si on n'aime pas ce qu'on écrit, il vaut mieux ne pas écrire. Nombre de ses notes me sont illisibles car je ne comprends tout simplement pas ce qu'il énonce, soit parce qu'il est trop malin pour moi, soit parce qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde. Et parmi celles que j'arrive à lire, peu me convainquent. Il a un goût du paradoxe, et du développement philosophico-poétique nébuleux, auquel je suis allergique. La plupart de ses formules définitives sur l'amour, l'amitié, la femme, l'homme, l'humain, etc, ne me

disent pas grand chose. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de scènes prises sur le vif, comme la relation d'une conversation amère avec un jeune marin agressif, dans un café (118). Il a le mérite de se méfier du communisme, à une époque où celui-ci était fort en vogue : «Communisme. Pour le moment c'est de la haine pour ceux qui ne le sont pas qui ressort» (102). Pour racheter mes vacheries, je terminerai en citant ce passage, qui m'a plu : «Le moment de bascule. Entre la vie - enfance - et la mort en vue. On vit étant mort, à partir d'un certain âge. Comme on est arrivé, à l'instant même où pour la première fois depuis des semaines, en mer, on aperçoit la terre» (148).

Mardi 5 décembre 2017. J'ai parcouru le livre *Entre aspas* (entre guillemets) : *diálogos contemporâneos*, paru à São Paulo en 2006, dans lequel le journaliste brésilien Fernando Eichenberg, installé à Paris, a recueilli les entretiens qu'il a eus au cours des années précédentes avec vingt-sept vedettes culturelles européennes, la plupart françaises. Cela ne m'a pas beaucoup intéressé, dans l'ensemble, mais j'ai bien aimé les propos circonspects de Tzvetan Todorov à propos de la tarte à la crème du Devoir de Mémoire. Je retraduis ce passage : «La mémoire est en même temps la pire et la meilleure chose au monde. La plupart des guerres auxquelles nous assistons sont faites au nom de la mémoire. "Puisque mon grand-père a été tué par ton grand-père, je vais te tuer aujourd'hui". Il en va ainsi de génération en génération. ... Nous voyons de toutes parts des guerres alimentées par la mémoire». Ardue question, car l'oubli n'est pas non plus une solution...

Vendredi 8 décembre 2017. En y réfléchissant, je me suis avoué que je n'avais jamais été bien sûr de la couleur de mes yeux. On dit qu'ils sont bleus, et c'est assez vrai. J'ai tenté d'y regarder de près, ce qui n'est pas si facile. Mes yeux n'ont pas le bleu évident de certains regards, c'est un bleu vaguement dilué de vert, peut-être de gris. Décidément je n'arrive pas à y voir clair, sur cette question.

Mardi 12 décembre 2017. On m'a passé *L'épuration : 1943-1953*, de Herbert Lottman (1986), et j'en ai lu quelques chapitres, notamment ceux de la fin, sur les milieux des Lettres et des Arts. L'auteur est bien renseigné et a le fair-play de révéler ici et là quelques belles saloperies qui ont été perpétrées au nom de la «justice», mais on sent bien que son but principal est de minimiser leur nombre autant que possible. Il est très politicorrect et ne trouve rien de scandaleux, par exemple, au rôle important joué par les communistes dans le flicage et la répression, alors qu'eux-mêmes étaient les collabos d'un régime de terreur bien pourri, et autrement durable que le national-socialisme. Paulhan fut alors un des rares humanistes assez courageux pour dénoncer ce fait avec intransigeance. Sur le même sujet, j'avais lu jadis et mieux aimé, si je me souviens bien, *L'épuration sauvage : 1944-1945*, de Philippe Bourdrel (Perrin, 1988).

Mercredi 13 décembre 2017. J'ai passé un moment à feuilleter les deux premiers des trois volumes de *Introdução à antropologia brasileira*, d'Arthur Ramos (édition posthume, Rio, 1961-1962). Du même auteur, j'avais déjà lu et peu apprécié, il y a quelques années, son essai sur *Le métissage au Brésil*, oeuvre où l'érudition incontestable cédait le pas à une propagande pro-métis relevant d'un certain racisme «anti-raciste» (les races sont égales, mais les métis valent mieux). Cette *Introdução* me paraît plus factuelle, pour ce que j'en ai vu. Dans le deuxième volume, traitant des populations d'origine européenne, je lis p 217 une estimation selon laquelle, dans l'entre-deux-guerres, les Juifs auraient constitué le tiers de la population new-yorkaise, proportion que je n'imaginai pas. Dans le premier volume, portant sur les populations non-européennes (indigènes et africaines) j'apprends enfin une information que j'avais longuement et vainement cherchée, l'origine du nom de la famille linguistique Gé ou Jê (comme il y a une famille Tupi, Arawak, Caribe, etc). C'est le naturaliste allemand von Martius (1794-1868) qui aurait adopté ce terme, ayant le sens

de «chef» ou «père» dans les langues de cette famille. J'ai lu plus en détail les chapitres sur les Tupis-Guaranis, certes riches d'enseignements, mais je note qu'Arthur réussit l'exploit de leur consacrer plus de cinquante pages sans dire un mot de l'anthropophagie rituelle, qui n'est tout de même pas un trait culturel anodin. C'est encore un cas de cécité humaniste.

Jeudi 14 décembre 2017. Après la mort de Crad Kilodney, en avril 2014, j'ai consacré quelque temps à réunir dans un fichier d'ordi tous les messages, essentiellement des e-mails, qu'il m'avait adressés depuis que nous avons fait connaissance. Ce fut ma façon de me recueillir et de penser à lui. Je ne l'ai jamais rencontré en personne mais nous avons correspondu assez régulièrement, pendant les cinq années et demie où nous avons été en relation. Il écrivait avec soin, avec précision, en orthographiant à l'anglaise des mots comme *rumour*, *humour*, *honour* (et non *rumor*, etc, à l'américaine). Je m'apprête aujourd'hui à rendre publique cette part de mon courrier. En cela j'ai conscience de passer outre à la défense que Crad m'avait faite, le 26 avril 2013, de publier ses lettres. Il faut dire que j'envisageais alors le projet peu raisonnable de consacrer un blog à ma correspondance passive, mais j'eus bientôt renoncé à cette fantaisie indiscreète, qui m'aurait apporté plus de problèmes que de satisfactions. Maintenant que leur auteur n'est plus de ce monde, il me paraît bon de mettre les envois de Crad à l'abri de l'oubli et à la disposition de ses lecteurs fidèles, ou de tout amateur de belles lettres. On me dira ce qu'on en pense.

J'étais entré en contact avec lui à l'automne 2008, après avoir découvert en ligne ses écrits humoristiques, dont je souhaitais traduire certains en français dans mon blog tout d'abord, puis peut-être dans un livre ou plusieurs. De fait, au fil du temps, j'ai traduit une bonne vingtaine de ses écrits, vingt-trois si je ne m'abuse, dans autant de mes *Lettres documentaires*. Pour le projet d'un livre, Crad m'a longuement suggéré de m'intéresser à *Putrid scum* (des mémoires, que j'ai bien aimés malgré leur teneur très mélancolique, du temps où il vendait ses livres dans la rue) puis à sa série de versions abrégées et modernisées des pièces de Shakespeare (qui m'attirait moins, parce que j'ignorais les oeuvres originales à quoi les comparer, et que leur teneur en argot m'aurait créé trop de difficultés). Il y eut d'autres projets annexes, mais c'est finalement sa série de faux reportages sur vingt *Exotic cities*, qui trouva preneur à Paris chez le Dilettante, maison d'édition de Dominique Gaultier, qui leur donna le titre français de *Villes bigrement exotiques* (paru en avril 2012).

Les questions stratégiques et techniques de traduction ont occupé l'essentiel de notre conversation. Crad m'accordait à ce sujet une importance surnaturelle, peut-être exagérée, voyant dans mon apparition inattendue «l'oeuvre des dieux» (curieusement cet esprit rationaliste, formé aux sciences, avait des conceptions mystiques et se croyait réincarné). Il a toujours répondu très attentivement et parfois drôlement à mes demandes d'éclaircissements (j'ai beaucoup aimé son explication du 8 III 2011, selon laquelle il avait emprunté certaines descriptions au *National Geographic* et les avait «embellies avec des absurdités»).

Pour le reste, ces lettres donnent une idée de ce que fut l'existence de cet écrivain solitaire et misanthrope, ayant renié sa famille grecque new-yorkaise, exilé et installé depuis des décennies à Toronto, ville dont il disait n'être plus sorti depuis des années. Il vivait seul, passait les fêtes seul, se plaignait de la chaleur en été, et revivait avec le retour du froid en automne (et encore : «L'hiver ici à Toronto est trop doux pour mon goût. Je veux les conditions arctiques! Pour me sentir vivant!» 2-XII-2011). Il n'avait pas d'ordi chez lui et allait travailler presque chaque jour dans un cybercafé. Je n'ai connu qu'après sa mort son véritable nom, Lou Trifon, mais j'ai su assez tôt que Crad Kilodney n'était qu'un pseudonyme. Interrogé quant à son origine, il déclarait qu'il lui était venu d'une inspiration mystérieuse (29 IX 2011). Je n'ai pas eu l'idée de lui demander s'il savait que le prénom ressemblait à l'argot français

«crade», c'est à dire «crasseux», et que le faux patronyme Kilodney, d'allure vaguement écossaise, résonnait en français comme «kilo de nez». C'était en tout cas un pseudonyme bien trouvé, sonore et si dépourvu d'homonymes, que les moteurs de recherche conduisent exclusivement à sa personne. J'ai remarqué cette bizarrerie, que Crad affirme (le 6 I 2009) que son anniversaire est le 13 février, alors que Wikipédia le dit né un 1er juin.

Il y a dans ces lettres quelques développements notables, qui pourraient être publiés à part, comme l'histoire de Robert le loser (2 IX 2009), l'exposé sur la question de «Comprendre les classiques» (29 XII 2009) ou son Introduction aux *Villes exotiques* (26 I 2011) restée me semble-t-il inédite en anglais. Je retrouve avec gêne, au 6 IX 2011, l'interview de lui que j'avais réalisée au moment où il se déclarait candidat à la présidence des Etats-Unis, et que je n'avais osé publier, par crainte de choquer (précaution inutile, ma mauvaise réputation était faite). Parmi les thèmes récurrents, outre sa théorie de la réincarnation, on trouvera à partir d'avril 2011 le procès qui lui était fait parce qu'il refusait d'être désigné comme juré. Et dans les derniers temps, la déclaration répétée qu'à sa mort, ses écrits seraient libres de droit (7 IX 2012, 4 XI, 4 & 30 XII 2013, 1 II 2014).

Crad Kilodney a terminé sa carrière littéraire par une belle nouvelle, plus longue que ses textes habituels, «Dreaming with Jay». A la fin de l'histoire il est question d'une feuille de sassafras. Dans sa lettre du 6 I 2014, Crad confie que sa grand-mère en avait planté un spécimen dans sa cour quand il était né, et que cet arbre était maintenant grand. Je me suis demandé, puisqu'il avait rompu avec sa famille, si la taille de l'arbre était une supposition, où s'il en avait connaissance par quelque biais.

La plupart de ces messages sont des e-mails. J'ai indiqué par la mention «Lettre postale» les rares cas où il m'avait écrit sur papier (et en français), une ou deux fois par an, notamment au moment des fêtes de fin d'année. La mention «Envoi collectif» signale les envois qui ne m'étaient pas adressés personnellement, mais à un cercle de correspondants, comme les canulars qu'il envoyait aux journaux ou à des institutions, et certaines notes concernant son procès ou sa santé.

Voici donc quelques vues sur le «duc de Sherbourne», ses sympathies et ses impatiences, ses enthousiasmes et ses déprimes, ses illusions et ses lucidités.

Lundi 18 décembre 2017. J'ai essayé de lire *Rosa mystica*, de Louis Calaferte, et n'y trouvant aucun intérêt, j'ai assez vite laissé tomber.

Mardi 19 décembre 2017. Au moment de me rendre à Pau, je me suis demandé si j'y étais déjà allé, comme il me semblait vaguement, or à la réflexion j'étais bien incapable de dire en quelle circonstance, ni de m'en rappeler le moindre souvenir, d'où il est plus vraisemblable de croire que je n'y avais jamais mis les pieds. Mais enfin c'est chose faite, j'y étais ce week-end. J'ai trouvé à cette ville grise mine, peut-être à cause du temps maussade, froid et pluvieux, qui rendait d'autant plus précieux le chaleureux accueil de nos hôtes. Nous fûmes copieusement nourris, entre autres de mets exotiques comme les huîtres de Marennes, et une curieuse découverte fut celle de la sucrerie locale nommée le Russe, parce qu'on y mettait jadis des amandes importées de Crimée. A l'aller, nous arrêtant à la boulangerie de Sabres, nous nous étions aussi procuré un solide «résinier», bien à mon goût. En me renseignant pour l'occasion, j'ai appris que ce n'est pas par hasard si le nom de Pau est le même que celui du bâton en portugais, car il a ici aussi le sens de pieu, comme ceux que l'on voit sur le blason.

Mercredi 20 décembre 2017. Topor est tapi dans l'autoportrait.

Jeudi 21 décembre 2017. Lu *Nous trois*, de Jean Echenoz, trouvaille de boîte à livres (réédition de poche, Minuit Double). Le titre est une référence

amusante à la revue *Nous deux*, j'imagine. C'est l'histoire improbable, mais pourquoi pas, de deux cosmonautes play-boys, qui se trouvent convoiter la même créature, à Paris, en province, et jusque dans l'outre-mer. Je n'en dis pas plus sur ce qui advient. L'ouvrage est très renseigné sur la vie des pilotes de fusées et le destin des satellites, un peu moins sur la Guyane, que l'auteur situe dans la mer Caraïbe (p 125) et où il voit des gavials (159), mais où l'on retrouve le bar des Palmistes (139), qu'avait fréquenté Denis Tillinac. Le livre date de 1992, époque encore proche et déjà si différente, où l'on comptait en francs, où les téléphones avaient des fils, et où internet n'était pas dans l'usage courant. Il y a un charme de cette écriture soignée, dandy, émaillée ici et là d'une tournure popu. C'est un peu agaçant par moments, ceux où un personnage hésite sur la chemise qu'il va choisir sont ceux où j'hésitais à poursuivre la lecture, mais l'ensemble est assez agréable et divertissant.

Mardi 26 décembre 2017. Je lisais l'autre jour dans une gazette le témoignage d'une femme se plaignant de ce que durant un trajet dans quelque métro bondé, ou bus ou que sais-je, un homme se tenant dans son dos lui appuyait entre les fesses son sexe en érection. Je vois très bien ce qu'il peut y avoir de pénible dans cette expérience désobligeante. Mais j'ai du mal à comprendre que ni la dame, ni la gazette n'ait d'abord l'idée de dénoncer, érection ou pas, la promiscuité indigne à laquelle sont réduits chaque jour des millions de gens, obligés de voyager dans des «transports en commun» qui ne sont rien d'autre que d'ignobles bétailières. Il y aurait là matière à protester tout autant que contre le harcèlement sexuel, dont on nous rebat les oreilles, mais la médiaterie ne s'en soucie pas.

Jeudi 28 décembre 2017. Je suis en stage de survie à La Croix-C depuis sept jours et pour encore dix. Il y avait longtemps que je n'avais passé Noël seul, mais je ne déteste pas cette option, loin d'être la pire à mes yeux. L'isolement ne m'empêche pas de goûter le charme de la Nativité. Ce trait de la mythologie chrétienne m'enchanté autant que la Passion m'épouvante. Ma crèche n'est pas très accueillante en cette saison. Il faisait 6 ou 7 degrés dans la maison à mon arrivée. La température a maintenant doublé dans le salon, sous la faible action du feu de cheminée quand je l'entretiens, et de l'aération quand il fait moins froid dehors que dedans. La seule pièce vraiment vivable est ma chambre, où chauffe un radiateur électrique. Je reste beaucoup au lit, à lire, à réfléchir, à ranger les fichiers de mon ordi. Je suis en vacances. J'ai aussi passé du temps à nettoyer le hangar et l'appentis, que les ouvriers ont sali en refaisant la couverture. Jacky m'a dit qu'il avait trouvé un loir en hibernation, quand il a enlevé les vieilles tuiles. Je pense qu'il veut dire un lérot. Au moins un que les chats n'avaient pas encore massacré. L'animal restait endormi malgré le remue-ménage. Je lui ai demandé s'il l'avait tué, comme j'aurais cru, mais il m'a dit qu'il s'était contenté de le réveiller, et de le laisser fuir Dieu sait où, sans doute pas loin. Il y a dans les champs des flopees de petits oiseaux que je ne connais pas, des tarins peut-être. Je connais bien les oiseaux des jardins et des bois, moins bien ceux des champs, moins encore ceux de la mer. Au Nord du village, un jour il y avait cinq chevreuils, je n'en avais jamais vu autant ensemble. Renée aussi en a vu cinq vers l'Ouest, probablement la même famille. En voiture samedi matin je suis tombé sur l'émission de Benoît Duteurtre, une des rares qui me plaisent toujours, sur France-Musique. La musique légère ne me passionne pas, mais il y a matière à sourire, et le présentateur séduit par sa voix et son érudition. Qui plus est il recevait ce jour-là un autre charmeur savant en la personne d'Alain Duault, qui vient de consacrer un livre aux Johann Strauss père et fils, bonne occasion de raconter des anecdotes intéressantes. Duault est aussi poète et je me suis renseigné sur son activité dans ce domaine, laquelle ne m'a pas emballé. Je me suis tapé la corvée de rapporter au Bricomarché de Saint-Jean un lot inutilisé de treize tuiles, et sept qui étaient cassées. J'en tire un avoir de quinze euros, c'est toujours ça. Pour me récompenser je suis allé traîner un moment à Noz. J'éprouve une espèce de satisfaction bizarre à considérer l'énorme

quantité de marchandises dont je n'ai aucun besoin, et qu'en effet je n'achète pas. Mais enfin je me suis laissé tenter par quelques unes, comme des bouteilles de bières exotiques vendues à l'unité : une allemande, une suédoise, deux norvégiennes, et du vin blanc sud-africain. Noz est la porte ouverte sur des mondes lointains, j'en profite pour m'instruire.

Vendredi 29 décembre 2017. Ces jours-ci j'ai remis la main sur un des rares livres de Crad Kilodney que je possède, *Excrement* (1988). C'est l'auteur, qui me l'avait offert en me l'envoyant par la poste, et je suis toujours de bonne humeur quand je repense au message de remerciement que je lui avais adressé, l'assurant que j'avais bien trouvé son *Excrement* dans ma boîte à lettres. Ne me rappelant pas si j'avais déjà lu ce livre mince, de 88 pages, je l'ai lu pour de bon et avec intérêt. Crad y raconte, comme dans *Putrid scum*, des souvenirs de l'époque où il vendait ses livres dans la rue, à Toronto : rencontres, incidents, filles, lectures... Il explique page 80 que c'était en quelque sorte par défi personnel, pour mettre son courage à l'épreuve, qu'il s'imposait cette méthode de vente. Il me semble que l'on comprend mieux sa misanthropie, si on la met en rapport avec la fréquentation quasi quotidienne d'un public le plus souvent indifférent, ou même hostile (voir ses démêlés avec toute une série d'ivrognes et de désaxés). On constate à certaines allusions qu'il avait déjà ses conceptions mystiques, comme p 25 l'évocation des «dieux mineurs» qui lui imposent ses mésaventures. Il laisse apparaître p 30 son véritable prénom, quand un ami l'appelle au téléphone : «Lou, baby! How's it goin'?» Il affirme à deux reprises, dont une p 80, que son anniversaire est le 13 février, ainsi qu'il me l'a écrit dans sa correspondance, et non en juin comme le dit Wikipédia. C'est sans grande importance mais cela fait que lorsqu'il mourut, en avril 2014, il était âgé de 66 ans et non 65. Le style graphique de l'ouvrage est austère, le texte n'est pas justifié sur le côté droit des pages, et la typographie ressemble à de la frappe de machine à écrire. Malgré quoi je me disais en le lisant que l'on pouvait y remarquer un soin extrême de la correction, car je n'y ai pas trouvé de coquille avant d'arriver au bas de la page 69, où tout à coup un mot est indûment répété («... in bed under the the covers...»). Par coïncidence, la seule autre erreur que j'aie décelée se trouve à la dernière page, et c'est précisément le même mot «the», qui cette fois-ci manque dans une phrase («He looks up and down (the) street»). Dans mon exemplaire quelqu'un l'a rajouté au stylo en très petites lettres, dans l'interligne.

Plus d'une fois ces deux dernières années je me suis demandé ce que Crad, qui s'était lui-même déclaré deux fois candidat, aurait pensé de la campagne de Donald Trump et de sa victoire à l'élection présidentielle de fin 2016. Les deux hommes avaient à peu près le même âge et étaient originaires du même quartier de New York, ce qui ne suffit pas à générer l'adhésion. Mais connaissant un peu les idées de Crad, j'imagine que la grande gueule politiquement incorrecte du Donald ne lui aurait pas déplu. J'ai déjà signalé que Trump était mentionné une paire de fois dans le recueil *Villes bigrement exotiques* (aux chapitres sur Kunduz et sur Snoul). A l'époque où j'ai traduit ce livre et où il a été publié (2010-2012) l'homme n'était guère connu du public français, et je m'étais senti obligé, au lieu de reproduire simplement son nom, de préciser dans ma traduction «l'entrepreneur Donald Trump», pour situer quelque peu le personnage, ce qui serait aujourd'hui inutile. Récemment je me suis aperçu qu'il est également cité deux fois dans la série *Roots of German philosophy* (dix portraits de philosophes allemands, mêlant traits réels et données farfelues). Dans l'article sur Hegel on lit que celui-ci «a été démasqué par Donald Trump («invendable»)», et dans celui sur Fichte et Schelling que si ce dernier «avait pu trouver un compagnon comme Donald Trump ou Hugh Hefner, les deux plus grands Américains du XXe siècle, non seulement il aurait acquis un peu de philosophie utile, mais il aurait aussi appris comment gagner de l'argent.» Remarques peut-être ironiques, mais pas exemptes de sympathie.

Samedi 30 décembre 2017. Cherchant à consulter en ligne le *Trésor de la Langue Française*, le fameux TLF, j'apprends que maintenant ce sigle est aussi le pseudo d'un rappeur, par abréviation de la formule *Thug Life Forever* (Vie de voyou pour toujours, voyez-vous).

Dans la série des métaphores populaires hygiéniques, du type «être coiffé comme un dessous de bras» ou «s'être rasé avec une biscotte», j'ai relevé naguère celle-ci, que je ne connaissais pas encore, «avoir essuyé ses lunettes avec une tranche de jambon» (merci Dominique R).

En feuilletant les annonces de demande de livres sur le Bon Coin, je tombe sur celles où l'on recherche une «histoire vrai», des manuels de «classe terminal» (le mec est arrivé en première avec ce niveau de langue), «*Mort à crédit*, livre de la Céline», ou encore des «romans de Bob Morale». On n'imagine pas qu'autant d'illettrés aient envie de lire.

Je me demande souvent par quelle fatalité les arbres des parkings de supermarché sont toujours trop petits pour donner assez d'ombre, précieuse en été. Je ne me pose plus la question pour l'Intermarché de Beauvoir, où j'ai pu constater cette semaine que l'élagage hivernal consiste à réduire l'arbre à la forme d'un poteau.

Ainsi va le monde, en cette fin d'année.